





AMSCHASPANDS

ET

DARVANDS

PAR F. LAMENNAIS.

DEUXIÈME EDITION.



PARIS,
PAGNERRE, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

1843



AMSCHASPANDS

ET

DARVANDS.

PARIS. — Imprimerie SCHNEIDER et LANGRAND,
Rue d'Erfurth, 1.

AMSCHASPANDS

ET

DARVANDS

PAR F. LAMENNAIS.

3e ÉDITION.



PARIS
PAGNERRE, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

1845

Au commencement étoit Ormuzd [1].

Du sein de la lumière, il proféra son commandement : Qu'on accomplisse le Honover [2] !

Ahriman [3] dit : Non !

D'Ormuzd et d'Ahriman naquirent des génies bons et mauvais, auxquels sont attribuées diverses fonctions dans l'univers, soit pour y maintenir l'ordre, soit pour le troubler, pour y répandre le bien, ou y propager le mal, selon la nature de l'Être de qui ils tirent leur origine.

D'Ormuzd émanent les Amschaspands [4] et les

[1] Le roi très-savant, en zend *ahurô-mazdaô.*

[2] L'adoration, la prière.

[3] Le méchant intelligent, en zend *akgro-mainyus.*

[4] Les immortels saints, du zend *amrita çpenta.*

Izeds[1] : d'Ahriman, les Dews, Darvands ou Daroudjs[2].

Perpétuellement en guerre, ces génies se disputent l'empire de la Création. Mais, après un combat dont la durée aura son terme, les génies mauvais et le Principe même du mal, Ahriman, *le chef de ceux qui n'ont point de chef*, vaincus enfin, reconnoîtront la puissance supérieure du Principe du bien, et cesseront de lutter contre elle.

Les génies du bien, comme ceux du mal, correspondent entre eux de tous les points de l'univers, par des moyens dont nous ne pouvons nous faire aucune idée, et, à certaines époques, Ormuzd et Ahriman chargent des envoyés, choisis parmi les plus élevés des Amschaspands et des Darvands, de parcourir les mondes, afin d'être par eux plus exactement instruits de ce qui s'y passe, et de la manière dont les ministres subalternes préposés à chacun de ces mondes, s'ac-

[1] Dignes de sacrifice, du zend *yazata*.
[2] Littéralement *tueurs*.

quittent de leurs fonctions et exécutent les ordres qu'ils ont reçus.

Si les relations de ces envoyés et les mutuelles communications des génies dispersés dans la Création nous étoient connues, et que nous les pussions comprendre, notre science égaleroit la leur, et l'univers ne contiendroit rien d'obscur ni de secret pour nous. Mais notre nature ne le permet pas ; nous ne saurions pénétrer dans une sphère si fort au-dessus de la nôtre.

Cependant, si nous ne pouvons, foibles humains, relégués en un point imperceptible de l'espace, monter jusqu'à eux, ils peuvent eux descendre jusqu'à nous, et c'est ce qu'ils font quelquefois, par des motifs que nous ignorons, car nos ténèbres sont grandes.

Un dernier descendant de Zerdhust, vénérable débris de l'antique magisme, vivoit encore naguère en Orient, au fond des montagnes de la Bactriane. Le vieillard étoit révéré comme un être supérieur au reste des mortels, car on savoit que

les génies le visitoient et se plaisoient à lui révéler des choses mystérieuses pour tout autre. En mourant, il laissa des feuilles éparses, écrites dans la langue sacrée, la vieille langue des mages. Elles furent recueillies religieusement; il s'en trouva beaucoup où l'on ne put découvrir un sens dont on fût assuré : symboles impénétrables à notre débile intelligence.

Quelques-unes parurent être comme une parole intime transmise par des moyens qui n'ont point de nom dans notre langage de la terre, des sortes d'entretiens d'un monde à l'autre entre des génies de divers ordres.

Plusieurs de ces feuilles, traduites d'abord du zend en un idiome oriental moderne, l'ont ensuite été dans le nôtre. Ce sont elles que nous publions.

AMSCHASPANDS

ET DARVANDS.

I

BAHMAN[1] A SCHAHRIVER[2].

Qu'elle est grande, ô Schahriver, la puissance d'Ormuzd, et que ses œuvres sont magnifiques ! Lorsqu'au sein de son repos, épris d'amour pour ce qui n'étoit pas encore, il se résolut à produire, à émettre au dehors, dans l'espace et le temps, ce qu'avant tous les temps il avoit conçu en lui-même; lorsque nous vîmes, nous ses premiers-nés, la Création s'épancher de sa main comme une

[1] Génie de la bonté du cœur.
[2] Roi équitable.

avalanche de mondes, quel soudain transport dans les cieux, et puis quel silence! Les chants du Honover expirèrent sur nos lèvres, et chacun de nous ne trouva en soi qu'une muette adoration

Maintenant qu'envoyé par le Roi suprême, chargé de ses ordres révérés, j'ai, voyageant de sphère en sphère, contemplé de plus près cet univers que sa force soutient et dilate, que sa sagesse ordonne, qu'il anime de sa vie, que te diraije? Les paroles manquent, et la pensée même s'abyme dans ces merveilles.

Saint immortel, représente-toi des astres innombrables, colorés de toutes les nuances dont l'œil peut être ravi, les reflétant sur des globes opaques illuminés de leurs rayons, fécondés de leur chaleur, et peuplés d'êtres d'une variété inépuisable. Attirés l'un vers l'autre par un amour mystérieux, ces vastes corps, suspendus dans l'éther limpide, y décrivent leurs orbites immuablement tracées, et tous ensemble, d'un mouvement sans fin, aspirant au Principe d'où ils sortirent à l'aurore du temps, remontent vers lui par une spirale éternelle.

Quoique, pour accomplir ma mission, j'aie dû m'arrêter en plusieurs de ces mondes, je ne t'en-

tre tiendrai que d'un seul, de celui qu'il m'est ordonné d'observer particulièrement. Ce n'est guère qu'un point, même dans le système imperceptible auquel il appartient. Ses habitants l'appellent la terre, et se donnent à eux-mêmes le nom d'hommes. Tout récents dans la Création, ils sont à peine d'hier. Leur essence immortelle, passagèrement unie à un corps pesant et grossier dont elle se délivre après une certaine période, porte l'empreinte d'Ormuzd, en est l'image, image obscurcie par les ombres que projette sur elle la matière ténébreuse. De là des contrastes singuliers, des contradictions si profondes, qu'elles excitent à la fois les sentiments les plus opposés, justifient tout le bien comme tout le mal qu'on peut dire de cette race étrange. Étonnée d'elle-même, effrayée de ce mélange de tous les contraires, elle en cherche la raison avec anxiété, et souvent elle croit la trouver dans les plus sombres opinions et les rêves les plus fantastiques.

Il y a dans ces êtres indéfinissables quelque chose de l'Ized, et quelque chose aussi du Darvand. Le bien et le mal semblent les attirer à peu près également. On diroit qu'ils ont, au fond de leur cœur, dressé deux autels ennemis, l'un à Ormuzd, l'autre à Ahriman. Celui-ci cependant

n'exerce sur eux qu'un pouvoir étranger, un pouvoir d'obsession, contre lequel, alors même que la volonté fléchit, la conscience proteste. Leur âme a des ailes qui naturellement les élèvent vers Ormuzd.

Des désordres qui règnent parmi eux, une grande part vient de l'ignorance. Ils aimeroient l'ordre s'ils le connoissoient. Quand le crime fermente et bouillonne en eux, c'est presque toujours au sein des ténèbres qu'y répandent les Daroudjs.

Ceci est remarquable encore : réunis ils valent mieux qu'isolés. Non-seulement ils ne veulent pas se montrer les uns aux autres par ce qu'ils ont de mauvais, mais le rapprochement réveille, excite ce que leur nature contient de généreux et de bon. Les plus foibles alors sont capables de tout ce qu'il y a de grand.

Quelques-uns cependant mettent un orgueil stupide à étaler sans voiles les turpitudes de leur pensée et les plaies de leur âme. Mais cet excès d'abrutissement est rare, et, loin d'être contagieux, peut-être a-t-il, par le dégoût inexprimable qu'il inspire, de salutaires effets.

Les êtres inférieurs, réduits au pur instinct, atteignent tous, en vertu d'un développement que règlent des lois nécessitantes, les mêmes limites

de perfection, et ne les dépassent jamais. Sur toute la surface de la terre, à toutes les époques, chaque individu représente également l'espèce invariable. Qui voit l'un d'eux les a tous vus; qui vit l'espèce à son origine, la vit telle qu'elle est aujourd'hui, telle qu'elle sera toujours. L'homme, au contraire, offre dans les races diverses et les diverses contrées, au même point du temps, des différences tellement profondes, qu'on hésite à reconnoître en des êtres si dissemblables une commune nature, les membres d'une même famille. Il touche, d'un côté, à l'animal, de l'autre, à l'Amschaspand.

Des différences non moins prononcées marquent les phases de son évolution, à partir du moment où, réalisé au dehors d'Ormuzd, animé de son souffle, il apparut dans la Création. Sans s'arrêter jamais, plein d'une ardeur qui ne s'épuise que pour renaître, il a parcouru tous les degrés d'un progrès immense, marchant de conquête en conquête vers un terme inconnu de lui, auquel son essence le force d'aspirer éternellement.

Et c'est pourquoi, malgré les écarts où l'entraînent les Darvands et sa propre foiblesse, malgré la fatale dépression d'une foule d'individus égarés par l'erreur, dépravés, pervertis par les

passions mauvaises, la race entière poursuit sur l'océan des âges sa course triomphale, et, se dégageant toujours plus des liens de la Nécessité, domptant la Nature et l'asservissant à sa puissance croissante, accomplit ses hautes destinées.

Bien souvent, à l'aspect des maux qui affligent ces êtres confiés à sa garde, ces êtres à la fois si infirmes et si grands; à l'aspect surtout de leurs vices, de leur abaissement volontaire, Sapandomad[1] gémit et sent l'espérance près de s'éteindre en elle. Mais, se rappelant le passé, comparant ce qu'ils furent et ce qu'ils sont, ses craintes se calment; elle élève avec une foi sainte ses purs regards vers le Roi suprême, et embrasse d'un amour de mère les enfants qu'il lui a donnés.

[1] **Le génie de la terre. Sapandomad, en zend, signifie** *Sainte soumise.*

II

DAHMAN [1] A ARDIBCHESCHT [2].

Tu veux connoître, ô pur Esprit, l'état de la race humaine à cette époque où finit une période de son développement et s'en ouvre une autre. J'obéirai, selon mon pouvoir, à tes ordres qui sont ceux d'Ormuzd.

Si on regarde cet état isolément en soi, tant de désordres, tant de misères viennent d'abord vous frapper, qu'on ne sauroit se défendre d'une tristesse immense et d'une immense pitié. Si l'on considère de quel point cette créature si imparfaite encore est partie, on s'étonne des pas qu'elle a

[1] Qui bénit le peuple.
[2] Pureté excellente.

faits dans les voies qui conduisent à la vivante Lumière d'où émane éternellement le bien.

Protégée par les saints Izeds contre les noirs enfants d'Ahriman, elle a monté, monté constamment, quoique retardée dans ses progrès par les impurs génies sans cesse occupés à la détourner de sa fin, à la pousser vers l'abyme où règne, au sein des ténèbres, celui qui dit : *Non*.

Ils abusent de son ignorance qu'ils cherchent à perpétuer, ils fouillent en elle pour y découvrir les penchants qu'elle doit vaincre et les exciter, corrompant sa raison par d'insidieux sophismes, dépravant ses instincts, lui montrant sa loi dans la loi des brutes, la sagesse dans le doute et la négation, un préjugé dans le devoir, une folie dans le dévouement, et la félicité suprême dans le suprême égoïsme.

A ces suggestions infernales les enfants d'Ormuzd opposent sans doute des inspirations toutes contraires, mais qui n'en détruisent pas entièrement l'impression. Tu vois quels effets doivent produire des actions si diverses exercées sur un être libre, mais foible, que se disputent d'autres êtres plus puissants. L'influence des Darvands apparoît surtout dans le détail, et celle des Izeds dans l'ensemble. Regardez les individus, à part

des exceptions, vous croiriez à une ruine complette ; regardez l'espèce, vous diriez que, encore quelques élans, et elle atteindra les régions célestes qu'illumine la splendeur d'Ormuzd.

Chaque phase de son progrès est caractérisée par une vue des choses, une conception, un dogme, qui, après avoir insensiblement germé dans les esprits, devient tout ensemble et le modèle idéal que les peuples s'efforcent de réaliser, et le principe générateur de leurs actes considérés selon leur tendance générale. Ce dogme épuisé dans ses conséquences, il s'en produit un autre qui n'en est que l'extension, le développement, et par lequel, de la même manière, s'accomplit un nouveau progrès. Telle est la loi dès l'origine établie par Ormuzd, et qui, modifiée suivant la diversité des natures dans les différents ordres d'êtres, s'étend à toute la Création, dont elle règle le mouvement ; loi dérivée de son essence, éternelle, nécessaire, rhythme divin de l'harmonie universelle.

Lorsqu'une ère finit et qu'une autre commence, il y a un temps où l'ancienne croyance étant presque éteinte, et celle qui doit la remplacer, qu'elle portoit en elle-même, n'ayant point achevé de se former, le vieil ordre se disloque,

les liens se relâchent et se brisent, l'unité se dissout, les fonctions troublées cessent de concourir au même but; maintenant une torpeur profonde, puis des secousses convulsives, puis une nouvelle torpeur; de tous côtés, des symptômes de mort, parce que le passé meurt en effet, que l'avenir n'est pas né encore, et que le travail de vie, caché sous le voile qui le dérobe à l'œil des créatures, s'opère invisiblement.

A ces époques de rénovation, le monde social ressemble à une mer qui a perdu son équilibre, qui tantôt submerge ses rivages, tantôt se retire au loin, laissant à découvert de vastes plages stériles et désertes.

Tel est, sur toute la terre, l'état présent du genre humain. Pas une religion qui ne chancelle, pas un empire qui ne croule. Ébranlées, ruinées, les institutions des âges précédents n'offrent plus nulle part aux nations une demeure qu'elles puissent habiter; et si quelques-unes, s'imaginant bâtir pour l'éternité, se sont fait à la hâte de frêles abris pour s'y reposer de leurs fatigues, il leur faut sans cesse étayer, relever ces cabanes misérables que le moindre ruisseau renverse et qu'emporte le premier orage.

Partout règne aujourd'hui un sentiment si vif

de l'instabilité des choses, qu'il ôte toute force réelle aux pouvoirs qui voudroient, pour leur intérêt propre, maintenir l'espèce d'ordre existant. D'ailleurs cet ordre usé, simulacre vide, n'a plus de racine ni dans la raison, ni dans la conscience : il ne représente plus le droit comme les esprits le conçoivent, il en est, au contraire, la flagrante violation. Or, l'idée de durée étant inséparable de l'idée de droit ou de ce qui doit être, de l'idée d'un tout ordonné selon les lois essentielles des êtres, là où les hommes ne voient qu'un arrangement factice opposé de tout point à ces lois, ils voient aussi les signes certains d'une destruction prochaine.

L'affoiblissement du devoir, suite inévitable de l'affoiblissement de la foi, contribue encore à augmenter le sentiment devenu général de l'instabilité des choses. Car c'est le devoir qui unit; sans le devoir, chacun est seul; nul appui dès lors pour aucun, et pour tous la conscience d'une incurable débilité, d'une désolante impuissance d'être.

Toutefois, dans la confusion même et le désordre actuel, on découvre le germe d'une croyance future qui reconstituera le monde, ainsi que la tendance à une grande unité au sein de laquelle

se coordonneront les fractions maintenant si nombreuses du genre humain divisé en soi. Les anciennes religions et les civilisations nées d'elles, achèvent rapidement de se dissoudre en ce qu'elles avoient de passager. Par là s'abaissent les barrières fatales qui séparoient les peuples, et le mouvement de ces mêmes peuples, rapprochés de plus en plus par la croissante facilité des communications, par le commerce, par la guerre même, opère peu à peu leur mélange et prépare leur fusion dans un avenir encore éloigné, sans doute, mais cependant chaque jour moins obscur.

Ainsi s'accomplissent les desseins d'Ormuzd. En dehors du temps qui coule à ses pieds, il voit ce qui sera dans ce qui est, il voit les effets successifs dans leur cause permanente, les phénomènes mobiles dans leur principe éternellement immuable et inaltérable, la Création finie dans son Archétype infini, son modèle idéal, son exemplaire parfait qui réside en lui et qui est lui-même.

III

SEROSCH [1] A AMERDAD [2].

Glorieux et puissant ministre d'Ormuzd, vous dispensez la vie à ses créatures, et aux plus élevées une vie qui n'a de bornes que celles du temps même, qui se prolonge, comme lui, sans fin dans les profondeurs de la durée éternelle, et, en se prolongeant, s'agrandit, se dilate, se rapproche toujours plus de la vie même d'Ormuzd.

Ne sembleroit-il pas que les êtres auxquels il a fait de si hautes destinées devroient, pénétrés d'amour, l'en bénir sans cesse, sans cesse tendre vers lui, aspirer à lui, d'un désir perpétuel, d'un désir insatiable ?

[1] Qui, au matin, donne dans le ciel le signal de la prière.
[2] Qui donne l'immortalité.

Il en est de tels; mais combien d'autres, séduits par les Dews, s'enfoncent, au contraire, avec une sorte de fureur aveugle, dans les voies du monde inférieur, oubliant ce qu'ils sont, ce qu'ils doivent être selon les vues de la Sagesse suprême, enviant la brute et s'efforçant de descendre jusqu'à elle!

J'épanche devant vous ma tristesse, ô saint Amschaspand, je verse en votre sein la douleur qui oppresse le mien, je cherche près de vous l'espérance qui, quelquefois, m'abandonne presque.

Comprenez ce qui se passe en moi, lorsqu'aux premières lueurs qui blanchissent l'Orient, appelant les hommes à renouer le lien qui les rattache au Créateur, je leur donne le signal sacré de la prière, et qu'ils restent muets! Figurez-vous ce que j'éprouve à l'aspect de ces âmes dégradées, éteintes, qui ne palpitent plus, qui ne respirent plus, de ces âmes cadavres!

Est-ce donc qu'Ahriman triompheroit? Est-ce que sa race maudite auroit vaincu les enfants d'Ormuzd? Est-ce que la terre déchue passeroit sous l'empire des génies du mal?

IV

AMERDAD [1] A SEROSCH [2].

Esprit fidèle, pourquoi te troubles-tu? Adore le Maître souverain, le Monarque tout-puissant, et laisse là toute vaine crainte. Ne sais-tu pas que l'homme, trop foible pour soutenir un vol continu, avance comme le passereau qui s'abaisse et se relève alternativement?

Ses déviations, quelquefois moins réelles qu'apparentes, sont encore un progrès, ou une condition du progrès. Le vis-tu jamais s'arrêter, rétrograder jamais? Il ne voyage point dans la plaine. Devant lui est un mont qu'il lui est commandé de gravir, et après celui-ci un autre plus

[1] Qui donne l'immortalité.
[2] Qui, au matin, donne dans le ciel le signal de la prière.

élevé, et ainsi toujours. Parvenu au sommet, il faut qu'il descende pour remonter ensuite, il faut qu'il traverse une vallée profonde, où le sol, recouvert du gravier que charrient les eaux, produit à peine ici et là quelques pâles arbustes et des plantes stériles.

Maintenant les hommes sont dans cette vallée, cherchant avec inquiétude le sentier par lequel ils en sortiront. Comment, au matin, entendroient-ils ta voix, lorsque pour eux il n'y a point de matin, lorsque leur jour, indécis et terne, n'est qu'un crépuscule nébuleux, une phase moins obscure de la nuit ?

Attends qu'ils se soient élevés sur la pente d'où l'aurore leur apparoîtra, et, ranimés par les premiers feux de l'astre où brille la lumière d'Ormuzd, la prière s'exhalera de leur cœur, pure, suave, comme le parfum du lis, lorsqu'effleuré par les brises du printemps, il ouvre son calice virginal.

V

DAHMAN [1] A ASCHESCHING [2].

Auguste Ized, permets que j'appelle tes regards sur le peuple qui m'est confié, et dont l'état m'alarme. Je ne sais ce qui se passe en lui, mais on le voit partout, dégoûté de ce qui fut, se dépouiller de ses croyances comme les arbres se dépouillent de leurs feuilles en automne, briser les antiques lois et les institutions antiques, rompre avec le passé, sans avoir un point ferme, un seul, où rattacher l'avenir. Vaisseau délabré sous un ciel sans astres, il flotte au hasard au sein du présent, ballotté par les vagues, oubliant d'où il vient, ignorant où il va, jouet fatal des vents qui le poussent et de sa propre instabilité.

[1] Qui bénit le peuple.
[2] Qui donne la science et la lumière.

Divisé en agrégations trop souvent ennemies, moins encore à cause de l'opposition des intérêts que de la différence des principes qui présidoient à la vie de chacune d'elles, le genre humain offroit tout ensemble un système variable d'antagonismes ardents et profonds, et une grande unité fondée sur des instincts, des sentiments communs et sur une foi commune, qui, sans détruire les dissidences particulières, les dominoit d'une hauteur immense : pyramide immobile, autour de laquelle des tribus diverses venoient planter leurs tentes errantes.

Aujourd'hui tout semble également ébranlé, et la foi commune qui unissoit les hommes, et les principes qui les divisoient.

De là deux effets inverses : les répulsions morales que créoit entre les peuples une hostilité permanente ne subsistant plus, les hommes de toute race se rapprochent et tendent à se rapprocher toujours davantage, mais en vertu d'une cause en quelque manière négative : non parce que leurs croyances sont les mêmes, mais parce qu'ils n'ont plus de croyances. Et comme cet affoiblissement des croyances s'est étendu jusqu'à la foi commune, le lien réel qui les unissoit dans une sphère supérieure s'est presque brisé, la so-

ciété générale se dissout au sein du rapprochement même qui s'opère entre eux, et la paix, chose étrange, les sépare plus que la guerre ne les séparoit.

Car, privés de toute doctrine, indifférents à toute doctrine, doutant du droit, doutant du devoir, ou plutôt se riant de l'un et de l'autre, ils ne se recherchent qu'en vue d'eux-mêmes, de leurs intérêts respectifs, pour assouvir individuellement leurs insatiables convoitises, chacun s'enfermant dans son égoïsme et, sans souci d'autrui, se concevant comme son unique fin.

L'influence des Izeds et quelque chose aussi d'impérissable dans la nature humaine, atténuent, il est vrai, ce mal d'autant plus effrayant qu'il ôte à ceux qui en sont atteints jusqu'au désir de la guérison. Ils s'y complaisent, ils en sont fiers, ils y trouvent une pâture pour leur orgueil stupide.

L'animal a des lois qui le concentrent en lui-même ; il en a d'autres relatives au tout, et il obéit à celles-ci non moins fidèlement qu'aux premières, soumis qu'il est à une nécessité qui se confond avec le principe même de l'ordre, avec la puissance souveraine conservatrice des êtres.

En s'assimilant à la brute, les hommes ont rejeté celles de ses lois qui, la liant à l'ensemble

de l'univers, la maintiennent dans l'ordre. Ils se sont fait une législation qui les place en dehors de la Création, au-dessous de tout ce que la pensée peut concevoir comme existant : car l'existence implique des relations de mutuelle dépendance, des échanges réciproques où l'on donne pour recevoir, où on reçoit pour donner; elle implique l'amour dont le sacrifice est l'expression.

Et après s'être ainsi mis en lutte avec la vie même, ils s'efforcent de créer une vérité qui justifie leur monstrueuse révolte, labourant le vide avec un travail aussi insensé qu'opiniâtre, creusant les ténèbres, les creusant encore, jusqu'à ce que leur intelligence épuisée s'abyme enfin sous ses propres ruines.

Toi qu'Ormuzd a chargé de répandre la science et la lumière, dissipe les ombres où ils sont plongés, éclaire devant eux les voies où ils doivent marcher, ramène-les vers le terme loin duquel ils s'égarent. Lorsque je les vois, pleins d'une confiance imbécile et d'une joie semblable à celle de l'aliéné, descendre le sentier qui conduit à la mort, je tressaille involontairement, ma foi chancelle, et je ressens au dedans de moi je ne sais quelle tristesse d'une amertume inexprimable.

VI

ASCHESCHING [1] A DAHMAN [2].

Ta douleur, ô Dahman, est juste et sainte, mais rien ne doit ébranler ta foi. Au fond du mal même qui t'effraie, germe un bien plus grand. Ne voit-on pas, quand l'hiver approche, les feuilles tomber, la séve s'arrêter dans ses canaux inertes, la vie s'éteindre en apparence? Mais ranimée bientôt par le souffle de Mithra [3], elle déborde de toutes parts; les arbres dépouillés se parent d'une verdure nouvelle, et, sous leur feuillage odorant, préparent un riche banquet où viendront se rassasier, de toute famille et de toute tribu, des convives innombrables.

[1] Qui donne la science et la lumière.
[2] Qui bénit le peuple.
[3] Qui rend la terre fertile.

Les vérités dont l'homme est capable, toujours incomplettes et mêlées d'erreurs, ont deux ordres de conséquences correspondantes à ces deux éléments de ses conceptions imparfaites. Selon la mesure où il le possède, le vrai le développe dans le bien, et ce bien progressif, altéré par le faux qui se développe également, de plus rencontre tôt ou tard sa limite fixée par le degré de puissance de son principe générateur. Il faut alors qu'un autre principe, une autre vérité, contenue dans la première, en sorte et devienne à son tour la cause active d'un progrès nouveau : comme, après la saison froide et ténébreuse, le soleil monte toujours davantage au-dessus de l'horizon, mais avec des alternatives régulières de jour et de nuit.

Maintenant c'est la nuit, mais la lumière se fera, et déjà elle commence à poindre, elle s'épand au milieu des ombres moins noires, comme les vagues lueurs de l'aube. Une foi, destinée à unir les peuples actuellement privés de liens, se forme peu à peu dans les profondeurs mystérieuses de l'humanité, ainsi que l'enfant dans le sein de sa mère.

Ne t'alarme donc point, ô Dahman. Tout s'accomplit suivant les volontés d'Ormuzd, par un

mouvement semblable à celui de l'océan qui s'avance et se retire et s'avance encore, couvrant chaque fois ses grèves à une plus grande hauteur.

VII

SAPANDOMAD [1] A EIATHREM [2].

Pur et fidèle Ized, la terre par tes soins produit en abondance tout ce qui est nécessaire à l'homme; et cependant une nombreuse partie de la famille humaine languit et gémit dans les angoisses d'un dénûment tel, qu'en cette région de l'univers la plus élevée des créatures en paroît aussi la plus misérable. Je ne saurois t'expliquer ce que j'éprouve à l'aspect des souffrances dont mes regards sont sans cesse frappés; et ce qui m'émeut, ô Eïathrem, le plus douloureusement, c'est qu'à côté de la multitude exténuée d'un labeur stérile pour elle, défaillante de besoin, d'autres, en possession de tous les biens

[1] Sainte soumise. Génie de la terre.
[2] Qui fait croître les fruits et les jeunes animaux.

qui lui sont déniés, regorgent, dans leur oisive mollesse, de jouissances qui fatiguent le désir même.

Je n'ai point pénétré dans les secrets d'Ormuzd, j'adore ses décrets souverains : mais comment n'être pas étonné d'un pareil contraste? Comment comprendre que des frères voient d'un cœur sec et d'un œil tranquille, tant de maux entassés sur leurs frères, que rien ne se remue dans leurs entrailles, qu'à défaut de l'amour, l'équité, la justice, la crainte même des suites inévitables d'un désordre si extrême, ne les ramène pas à des sentiments meilleurs, ne trouble pas leur calme et dure indifférence?

Il y a là un mystère terrible où ma pensée se perd : le vertige me saisit quand je regarde au fond de cet abyme.

Des enfants d'un même père, les uns ne sauroient être nés pour une vie de misère et de travail sans fruit, les autres pour user d'eux comme on use de la brute, et avec moins de ménagements, moins de pitié encore. Est-ce qu'ils n'ont pas été allaités par les mêmes mamelles? Est-ce qu'ils ne sont pas tous libres au même titre? Est-ce qu'il n'a pas été dit au fort d'aider le foible, de le soutenir, de le prendre dans ses

bras quand ses genoux fléchissent? Est-ce que la faim dans la servitude a dû être la destinée des trois quarts de la race humaine?

Eiathrem, je prévois d'effrayantes catastrophes. Puissent les Izeds les détourner par leurs inspirations salutaires et la sainte efficace du Honover [1]!

Lorsque partout dans la nature resplendit un ordre merveilleux, pourquoi l'homme seul rompt-il la divine harmonie des choses? Pourquoi se fait-il, en violant ses lois, l'ennemi de lui-même, l'allié des Darvands qui le poussent à sa ruine?

Mais tous ne les violent pas, mais beaucoup ne les violent que par ignorance, mais il est encore des âmes pures et des consciences droites, mais si des pleurs coulent, il se trouve aussi des cœurs pour les recueillir et des mains pour les essuyer. Cette foible créature encore au berceau peut-elle donc être maintenant ce qu'elle doit devenir un jour?

Quand je l'enveloppai de ses premiers langes, quand je reçus son premier sourire et que, sur mon sein maternel, Dahman la bénit, je sentis en moi un grand amour et une grande espérance : rien jamais ne les éteindra.

[1] La prière.

VIII

BAHMAN[1] A KHORDAD[2].

J'ai parcouru la terre, j'ai conversé avec les Izeds préposés à la direction du monde des corps et de ses secrèttes puissances, et j'ai reconnu que, quelque obstacles que cherchent à leur opposer les Darvands, ils ont su, remplissant leurs sacrées fonctions avec un zèle infatigable, maintenir l'harmonie de tant d'éléments divers, et les ordonner suivant les lois qui les unissent entre eux dans l'éternelle pensée d'Ormuzd.

Que la Nature est belle, ô Khordad, et qu'elle déploie de magnificence, quand ton souffle la pénétrant, tout s'anime en elle, et les savanes et

[1] Génie de la bonté du cœur.
[2] Qui produit tout.

les forêts, et les fleuves et les mers profondes!

Source de la vie, elle s'épanche de toi et coule à torrents dans l'univers, bondissant de monde en monde, comme en été les eaux des montagnes sur les crêtes des rochers.

Il n'est point de molécule, d'imperceptible gouttelette où elle n'engendre à l'existence des êtres aussi nombreux que les globes semés dans l'immense éther; et chacun de ces êtres reflette au sein du temps un rayon de la Beauté suprême qui resplendit au-dessus de tous les temps.

Ils s'enchaînent l'un à l'autre depuis l'atome inanimé jusqu'à la forme la plus parfaite qu'ait encore produite un développement qui ne s'arrête jamais, et, dans cette sphère indéfinie, chacun d'eux conservant son inaltérable essence, se renouvelle soi-même par un mouvement ininterrompu, dont chaque pulsation, une en soi, quelle que soit l'apparente opposition des phénomènes, s'appelle la vie et s'appelle la mort.

Mais de ces êtres, sur le globe où me retient ma mission présente, l'homme a dû surtout attirer mes regards. Seul doué d'intelligence, s'il obéit à ses destins liés à ceux de l'univers, si, dans l'évolution générale des choses, il accomplit, selon des lois qui atteignent certainement leur fin, sa

propre évolution, il en modifie l'action perpétuelle, il la contrarie même par sa volonté libre : d'où la lutte entre le bien et le mal, qui révèle en lui des contrastes si étranges, qui le montre à la fois sous tant d'aspects divers, si riche de clartés et si ténébreux, si infirme et si grand.

Divisés en groupes qu'ils appellent tribus, nations, peuples, séparés d'origine, de religion, de langues, de mœurs, de lois, les hommes, au lieu de se rapprocher pour concourir ensemble au même but, vivent partout en des rapports hostiles, et le même antagonisme, à différents degrés et sous différentes formes, préside aussi à leurs relations dans chaque société particulière. Cependant, au sein même de cette guerre intestine, on discerne aisément une commune tendance et comme l'annonce lointaine d'une harmonieuse unité future, que prépare insensiblement un principe supérieur.

Le progrès général apparoît clairement depuis les premiers âges jusqu'à celui-ci. Il ne s'opère point en vertu d'une même cause immédiate agissant toujours, mais d'une suite de causes liées l'une à l'autre, dérivées l'une de l'autre; de sorte que, continue comme celle de la Nature, l'évolution de l'Humanité offre, comme elle aussi, des

phases successives, des époques que caractérisent de nouvelles manifestations de l'énergie plastique, qui, par un développement éternel, tire de ce qui est tout ce qui doit être.

A chacune de ces grandes époques, le centre de l'action d'où émane le progrès se déplace ; il passe d'un peuple chez un autre peuple, de sorte que tous semblent destinés à marcher tour à tour à la tête du genre humain, à le guider dans son long voyage vers le terme où il tend, comme, en leurs migrations, les oiseaux de passage se succèdent à la tête de la colonne, dont la pointe aiguë ouvre à la troupe qui suit une route plus aisée à travers les airs.

Née en Orient, la civilisation s'étendit peu à peu vers les régions occidentales, en Égypte, en Grèce, en Italie, pour user des noms que les hommes leur donnent. Se développant toujours, elle prit en ces contrées des formes diverses, qui, successivement modifiées, ont comme disparu dans la trame dont chacune, en son temps, fut un élément nécessaire.

Après des siècles de travail, il vint un moment où le principe générateur du progrès étant épuisé, le monde social sembla près de sa fin. Alors apparut un principe nouveau, jusque-là renfermé,

caché en celui qui l'avoit précédé, et dont il n'étoit que l'expansion. Dans une partie de l'Asie, dans l'Europe presque entière, la société se transforma sous son influence salutaire. L'esprit humain s'élevant à la source éternelle de l'Être, dans la sphère des idées et des essences immatérielles, se détacha de la Nature, réagit contre elle, aspirant à s'en affranchir complettement. Il acquit dans cette lutte des forces extraordinaires, et surtout une notion plus parfaite, un sentiment plus vif du devoir et du droit, qui ont leur racine dans les lois absolues des êtres.

Par sa pensée, par ses désirs, par tout ce qu'il y a d'élevé en elle, cette créature sublime ne tendoit pas seulement à s'unir de plus en plus au Créateur, elle tendoit à se perdre, à s'absorber en lui, à sortir de la Création. Elle y fut ramenée par la puissance indéfectible de la Nature, qui, des hautes régions où elle planoit comme l'aigle au-dessus des nues, la rappelant à soi, la força d'entrer en une autre voie de développement, du développement, nécessaire aussi, qui s'opère au sein du fini, relève immédiatement de ses lois propres. A la contemplation des pures idées, des formes logiques et de leurs rapports abstraits, succéda l'observation du monde physique et de

ses phénomènes. On rassembla de toutes parts, avec une ardeur fiévreuse, les matériaux de la science des réalités contingentes, et bientôt, oubliant tout le reste, oubliant, dans le dédale des causes dérivées, la Cause première, on voulut se se passer d'elle, et l'on tomba dans un abyme de doute et de ténèbres. Les faits, désormais sans origine saisissable par l'esprit, n'aboutirent plus qu'à je ne sais quelle nécessité indéfinissable, éternellement aveugle, éternellement esclave d'elle-même. La vie spirituelle et morale s'affoiblit. On se plongea dans la matière, dans un vide sombre où l'âme privée d'air descendoit, descendoit toujours, agitant vainement ses grandes ailes. Chacun s'isolant d'autrui, se repliant en soi, n'aimant que soi, tous les liens sociaux se rompirent, et l'égoïsme régna seul sur les ruines du devoir et du droit. Comme elle avoit tendu à s'absorber en Dieu, l'humanité tendit à s'absorber dans la Nature, et ce mouvement subsiste encore; mais elle commence à s'en effrayer, elle y résiste, elle cherche un point ferme où se prendre pour arrêter sa chute; ses yeux se relèvent, un instinct puissant la presse de remonter. Elle aspire derechef au Principe de qui elle émane, en qui est sa raison et la raison de l'univers; elle

sent qu'une conception moins incomplette unira ce qu'elle avoit séparé, la Cause absolue et les effets relatifs qu'elle doit les embrasser dans une vaste synthèse, qui, comprenant les lois de tous les ordres, les ramènera toutes, sans les confondre, à l'unité. Elle découvre, à travers les premières lueurs du jour qui se fait, un avenir, il est vrai, obscur encore, mais plein d'espérances magnifiques.

Que les fils d'Ormuzd se réjouissent! qu'ils entonnent à ses pieds l'immortel Honover! Ahriman sera vaincu, je le vois déjà fuyant dans la nuit avec ses ministres.

IX

ZARETCH [1] A AKOUMAN [2].

Quoique tout ne soit pas ici comme nous le voudrions, il me semble, Akouman, que le chef des Dews n'a pas trop lieu de se plaindre. Les Daroudjs ont bravement combattu ces pauvres Izeds d'un sérieux si burlesque, et ces fiers Amschaspands qui affectent de nous dédaigner du haut de leur majesté solennellement idiote. Je n'ai pu encore, à la vérité, rien examiner en détail, mais l'ensemble des choses offre un aspect de confusion et de désordre profond qui m'a plu tout d'abord.

Figure-toi que d'un bout à l'autre de ce glo-

[1] Qui gâte le bien. Rival d'Amerdad.
[2] Celui qui est toute inutilité. Rival de Bahmau.

bule où s'agite et pullule, et pleure, et rit, et s'admire gravement dans ses folies les plus bouffonnes, cette ridicule espèce qu'ils appellent l'homme, on ne trouveroit pas un coin où l'œil ne soit réjoui par le spectacle d'une décomposition universelle, de ruines accomplies et de ruines menaçantes. Aussi faut-il entendre les soupirs et les gémissements, et les sanglots de Sapandomad. La pauvrette! J'aurois, je crois, essayé de la consoler, mais je riois trop. Pourquoi aussi étoit-elle si drôle?

Des religions sur lesquelles reposoit, chez les différents peuples, la société humaine, pas une aujourd'hui ne tient debout. Nous y avions bien mis la main, mais nos ennemis encore plus. Le fonds venoit d'eux après tout, et quoique modifié par nous, un peu plus, un peu moins, selon les temps, les circonstances; quoique nous y eussions joint des accessoires assez notables, il en sortoit toujours un certain ordre désolant, un lien mutuel dérivé de l'amour, ce quelque chose enfin d'antipathique à notre nature, qu'ils nomment devoir.

Maintenant il ne reste guère de ces religions que des formes vides, de vains mots qu'on répète par habitude, du bout des lèvres, sans y attacher de sens, ou en y attachant un sens dont on se

raille. Cette sotte race humaine a pourtant, grâce à nous, de bons côtés. Sur deux autels, formés des débris de tous les autres, elle adore aujourd'hui deux seules divinités, l'Indifférence et la Moquerie.

Quoi donc, dis-tu, est-ce que, sur toute la terre, les hommes n'ont plus de croyances?

Au contraire, Akouman, jamais ils n'en eurent tant; chacun a la sienne, chacun croit en soi et ne croit que soi. Oh! les plaisants symboles que parfois cela fait! Tu en jugeras, je t'en donnerai quelque jour des échantillons.

Les religions croulant, tout croule avec elles. Les idées se détachent de leur tige séchée, et le vent les emporte au hasard; partout changent les notions du droit; les lois se culbutent sur les lois, les peuples sur les peuples; c'est un pêle-mêle général.

L'Occident se rue sur l'Orient affoibli depuis des siècles; on diroit qu'il va l'absorber, le transformer en soi, mais on se trompe. Son action ne descend pas dans les profondeurs où s'organise l'avenir, elle s'exerce tout entière à la superficie. L'Orient n'a plus de feuillage, plus de tronc même, plus de végétation apparente; mais il a toujours dans les entrailles du sol, de fortes et

vivantes racines. Ce sont les racines, au contraire, de l'Occident, qui sont pourries. Rien n'y est établi, on n'y veut rien de ce que l'on a, et l'on n'a rien de ce qu'on voudroit. Aucun pouvoir qui ne branle, roi aujourd'hui, vagabond demain, et quelquefois pis. Quatre planches sur une fosse, voilà le trône. Mettez donc le pied dessus. Il ne manque pas de gens néanmoins prêts à s'y risquer; mais aussi, quand les planches craquent, et elles craquent partout, quelles comiques grimaces!

Guerre continuelle, guerre implacable entre les gouvernants et les gouvernés, et entre ceux-ci guerre encore. Toutefois ils se disent frères, c'est reçu; mais la fraternité n'a pas dégénéré, je t'en réponds, de ce qu'elle fut à l'origine selon leurs histoires.

Il faudroit que tu visses combien, dans ces contrées bruyantes, chez ces vaines nations grotesquement bouffies, tout est creux en dessous. Elles se rengorgent, et soufflent, et gloussent, et font la roue, épanouies d'une béate admiration à la vue d'elles-mêmes, de ce qu'elles s'imaginent être, de ce que Tarmad [1], en goguenardant, leur a persuadé qu'elles sont.

[1] Esprit d'orgueil.

Elles se vantent avec le sérieux le plus réjouissant de leurs lumières, et tout chez elles est nié, ou au moins mis en doute; autant de têtes, autant d'opinions vacillantes et fluantes, coulant sur l'esprit sans y pénétrer, sans même y laisser de traces. Elles sont fières de ce qu'elles nomment leur civilisation, et tout se détraque dans leurs lois, leurs institutions, leurs vieilles mœurs, et chaque jour amène quelque ébranlement, quelque secousse nouvelle, et sur le sol où elles se trémoussent, on ne sauroit faire un pas sans heurter quelque ruine, et pour l'honneur et le bonheur commun, elles s'épuisent à creuser philanthropiquement des cachots et à inaugurer des bourreaux : c'est leur titre le plus clair à la supériorité qu'elles affectent. Elles parlent gravement de leur liberté en se traînant sous les chaînes rivées par le plus rusé, ou le plus fort à leurs pieds, à leurs mains, à leur cou pelé; de leurs richesses, et la moitié de ceux dont elles se composent meurt de froid et de faim dans le ruisseau des rues, lorsque l'autre moitié veut bien, chose rare, leur permettre d'aspirer à la dernière heure un peu d'air et quelques rayons de soleil.

Toutefois, entre les convulsions qui les saisissent quand la souffrance dépasse certaines bornes,

ou les efforts qu'elles tentent pour améliorer leur misérable condition, quand, par miracle, une lueur de bon sens illumine leur épaisse cervelle, c'est plaisir de voir comme elles acceptent tout, se soumettent à tout, pourvu que tout se fasse aujourd'hui comme hier, que le bâton se lève et retombe selon la même cadence, meurtrisse le corps aux mêmes endroits et dans la même mesure. Cette régularité les charme, les ravit, ils la nomment loi. On les bâte, on les bride, c'est la loi; on les déchire à coups de lanière, c'est la loi: seulement qu'on ne change ni le fouet ni le licou, c'est ceci qui vraiment seroit intolérable. Et toujours leur licou est le plus beau licou, leur fouet le plus beau fouet : quel autre peuple en a de semblables?

Les choses vont de la sorte tant qu'elles peuvent aller, et très-commodément pour ceux qui réussissent à se jucher sur le dos de ces placides bêtes aux larges flancs, aux membres robustes, qu'on appelle nations. Ceux-là sont le gouvernement. Chaque bête a le sien, et telle est la puissance incroyable de l'habitude, que l'idée de s'en passer, de se conduire elle-même, ne lui vient même pas; il faut à toute force un cornac à cet éléphant.

Quant aux cornacs, ils ont soin presque tous de s'attribuer une origine à part, le plus souvent mystérieuse, mystique. Cela leur sert beaucoup, et nous les y aidons, car ils sont pour nous d'excellents instruments. L'espèce, d'ailleurs, en est variable; elle renferme plusieurs types originairement divers, qui, quels qu'ils fussent d'abord, dégénèrent bien vite, malgré les croisements. Le premier de chaque souche est d'ordinaire rusé et violent : sans cela, comment passeroit-il l'anneau dans les narines du buffle? Ceux qui suivent, trouvant l'opération faite et le buffle dompté, s'ensevelissent dans un repos stupide, dans les jouissances, dans la mollesse, et ne tardent guère à s'abâtardir. Tu ne saurois, Akouman, te faire une idée de cette collection d'imbéciles, parsemée de natures farouches, de cette corbeille de fruits avortés ou pourris, qu'on présente aux peuples comme l'image d'Ormuzd, de sa perfection, de sa beauté, de sa bonté suprême, pour parler leur langage. C'est à en pâmer de rire. Ne fût-ce que pour admirer une fois, une seule fois, cet incomparable idiotisme, cela vaudroit le voyage que je fais.

Tu peux bien croire que nos Darvands n'ont pas négligé cette race supérieure, supérieure

vraiment puisqu'elle est à cheval sur l'autre. Ils lui ont persuadé, sans trop de frais d'éloquence, qu'elle n'étoit pas soumise aux mêmes lois que la race chevauchée, ni liée par les mêmes devoirs; que la loi, au contraire, c'étoit elle-même, elle seule qui la faisoit en vertu de son droit primitif, absolu; qu'elle n'en avoit dès lors aucune autre que sa volonté, son caprice et son intérêt. Grâce à cette claire et solide maxime, il y a eu deux lois, deux morales, la morale et la loi d'en haut, la morale et la loi d'en bas, celles-ci émanées d'Ormuzd, celles-là d'Ahriman : et ces dernières on les a nommées la raison d'État, la raison politique; bien beau mot, Akouman, et qui produit ici un étonnant effet. Avec ce magique mot, tout se transforme; le mensonge, la fraude, le pillage, le meurtre, devenus licites et même honorables, forment une sorte de guirlande dont les grands se couronnent, et qui semble superbe aux petits. Ni des uns ni des autres, pas un ne s'avise de trouver étrange cette contradiction : les deux lois et les deux morales reposent dans leur conscience quiètement côte à côte, comme deux sœurs dans le même berceau. N'est-ce pas une chose à voir? Qu'en dis-tu, Akouman?

Toutefois, des deux sœurs, l'une préférée, au

moins secrètement, mieux soignée, mieux nourrie, grandit aussi plus vite, et notre affaire est d'arriver à ce qu'un beau jour elle étrangle l'autre. Il y aura bien à cela quelque difficulté, car les Izeds veillent sur leur fille, comme nous sur la nôtre. On ne doit cependant désespérer de rien. Habilement conduits et tentés, on peut, leur bêtise aidant, tout se promettre de ces gens-ci. Oh! la précieuse race!

X

EGHETESCH [1] A ASTOUÏAD [2].

Fils d'Ahriman, nous ne saurions aimer. Chacun de nous vit en soi, cherche en soi l'unique béatitude digne d'un être ennemi de toute dépendance, qui, trop sage pour s'épandre au dehors, pour se donner bêtement comme une source dont la terre altérée boit les eaux, se concentre en lui-même, reçoit, attire, absorbe, sans jamais rien rendre, volontairement du moins, et jouit au dedans de soi d'une félicité d'autant plus pleine, plus inaltérable, qu'elle est plus solitaire. On ne craint point les tempêtes dans le vide.

Je n'aime, Astouïad, ni toi, ni nul autre; je ne

[1] Génie de la corruption du cœur.
[2] Qui ne pense que le mal.

veux dissiper, au profit de qui que ce soit, aucune portion de cet amour dont je m'enveloppe avec une volupté que l'ennui seul trouble quelquefois, souvent même, pour être vrai : et c'est, vois-tu, que, quoi qu'on fasse, on ne s'aime jamais assez puissamment, assez exclusivement; on est tenté de sortir de soi, leurré par le désir de quelque chose qu'on ne possède pas, d'une vaine ombre qu'on envie et qui fuit toujours. Il faut de rudes efforts pour être heureux à notre manière.

Je ne te dis rien que tu ne saches, que tu ne saches mieux que personne, ô toi qui ne penses que le mal. Si je te parlois d'affection, tu rirois de la niaiserie, ou du mensonge. Je ne t'aime point, non, certes, mais j'ai su t'apprécier. Il y a des degrés parmi nous, des rangs que le mérite détermine, et le tien est sans doute un des plus élevés. J'ai besoin de quelqu'un dont l'intelligence, supérieure à celle du vulgaire des Dews, ait avec la mienne une certaine harmonie. Voilà pourquoi je t'adresse quelques-unes des observations que j'ai faites dans ce monde où me retiennent des ordres qui me pèsent par cela même que ce sont des ordres. Qui me comprendroit comme toi?

Quelles que soient les diversités qu'on re-

marque entre les peuples, elles n'affectent guère que le dehors, et l'homme au fond est le même partout. Je n'entends pas qu'il ne se produise en lui des changements parfois considérables, mais ils s'accomplissent dans une nature qui ne change point; ils dépendent uniquement du plus ou du moins d'influence que nous et les Izeds exerçons sur lui à un moment donné; celle qui prévaut, et jamais aucune ne prévaut complettement, caractérise son état actuel. Il ne faut donc pas juger de lui par les exagérations imbéciles de ceux qui le représentent ou tout à fait livré à nous, ou appartenant sans réserve à nos ennemis. Eux et nous, selon les alternatives du perpétuel combat dont sa possession est le but, nous avons sur lui un pouvoir ou plus grand ou plus foible. Maintenant la balance, grâces à d'heureuses combinaisons, à une action hardie et savamment conçue, penche de notre côté.

Ce qu'il importoit surtout d'attaquer, c'étoient les bases de sa vie morale, ce qui le relie au système d'Ormuzd, à l'ordre général établi par lui dans son œuvre. Pour cela d'abord nous avons jeté le trouble dans ses pensées, mêlé le vrai et le faux de manière que, celui-ci mis en relief et enveloppant l'autre, cet être débile et vain, après

quelques efforts impuissants pour les séparer, se crût obligé ou de les admettre tous deux, ou de les rejeter tous deux; de sorte que, tenté tout ensemble et par sa raison et par son orgueil, il fût amené à faire le vide dans sa tête et dans sa conscience. Ce moyen nous a réussi; il n'a pas voulu être un sot, et pour n'être pas un sot, il s'est mis à ne rien croire, la dernière des sottises et la plus profonde.

Isolé par le doute, concentré en soi, il a dès lors tendu à tout ordonner par rapport à soi. Les liens sociaux ont été rompus, il n'en est resté que l'apparence, le nom, car nous ne tenions pas à l'ôter; loin de là, le contraste des mots et des choses est amusant au plus haut point. Pour en bien jouir, il faut entendre les pompeuses billevesées que leur souffle Boschasp [1] et qu'ils répètent gravement : devoir, justice, honneur, humanité, fraternité, que sais-je enfin? risibles amphigouris par lesquels ils tâchent d'éblouir, d'abuser les autres et de s'abuser eux-mêmes. C'est à présent la part des Izeds; qu'ils la gardent, nous ne leur disputerons pas des sons.

J'ai observé que cette race des hommes, légère

[1] Esprit de mensonge.

et bavarde, aime les grands mots. Ils en font comme une sorte de voile qu'ils étendent au-dessus de leurs sottises, de leurs vices, de leurs turpitudes, de leurs crimes; et, sous cet abri, il n'est rien qu'ils n'osent, qu'ils ne se permettent avec une facilité si naïve, un goût si vrai, si pur du bien conçu à notre manière, que pour les égaler à nous, il ne leur manque guère que de mieux savoir ce qu'ils font, de le contempler d'un regard plus ferme, de lever un front plus hardi : car se cacher, et si gauchement encore, c'est avouer un reste de honte, c'est une lâcheté, et une lâcheté bête.

Toutefois, je n'approuve pas qu'on les tracasse trop sur ce point, qu'on les pousse brutalement à une perfection que n'admet pas leur nature peut-être : on pourroit les faire reculer, et c'est l'effet que produisent, avec leur zèle impétueux et sot, quelques Darvands écervelés, qui, non contents des actes, veulent encore des paroles, une ouverte profession de notre dogme. Ces âpres exigences gâtent tout, compromettent tout. Quand les hommes ont livré leur âme, leur demander encore leur langue, cela les choque. Ils veulent demeurer maîtres de celle-ci, maîtres, selon le caprice qui les guide, ou le calcul qui les détermine, d'agir

d'une façon et de dire d'une autre. Ils trouvent à cela un certain plaisir que je ne blâme point, tout au contraire; c'est une semence à cultiver; autrement, détachée de notre couronne, l'hypocrisie y laisseroit un vide impossible à remplir. D'ailleurs c'est par elle qu'on arrive le plus aisément à ses fins chez cette bizarre espèce humaine, où chacun dupe les autres et se dupe soi-même par des mots.

Je lui en laisse donc tant qu'elle veut, des mots; je m'en tiens aux choses, je ne m'applique qu'à elles. Pourquoi pour si peu effaroucher ces oiseaux niais? Je leur dis, moi, arrangez vos phrases, criez-les bien haut, remplissez-en toutes les oreilles, puisque ce bruit leur plaît. Montez aux clochers, carillonnez-y vos maximes et vos sentences et vos apophthegmes, assourdissez-en la multitude ravie et béante. Rien de beau, mes amis, comme cette morale en l'air, que promènent les vents et qui va se perdre dans les nuages. Voilà ce que je leur dis : et en effet, Astouïad, je ne vois pas ce que nous gagnerions à leur refuser cette satisfaction innocente, et à nous priver, nous, du spectacle si divertissant de cet ineffable ridicule.

Car, tandis qu'ils exercent sérieusement leur

cervelle à ce jeu bouffon, qu'ils s'y complaisent, qu'ils s'y admirent, s'empêtrant toutefois à chaque pas dans les ignorances et les inepties qui obstruent les détours obscurs de leur piètre intelligence, nous nous emparons facilement des ressorts principaux de leur volonté, et ils nous les abandonnent sans peine, en règle comme ils croient l'être, par de vaines paroles, avec les Izeds.

Sous cette voûte de mots sonore et creuse, je travaille à l'aise. Je m'étends sur leur cœur, je pénètre au dedans, j'y dépose les germes de tout ce qu'Ahriman a mis en moi, je les couve, les échauffe : et quelle joie de les voir prospérer, grandir! quelle volupté de corrompre, ainsi que parlent nos rivaux, l'œuvre d'Ormuzd, sous l'œi des Amschaspands mêmes!

Chaque Dew y concourt selon sa nature, son génie, ses aptitudes. Je dois surtout rendre justice à Savel [1], Eschem [2], Khrou [3], Ashmogh [4], Auder [5], Tarik [6]. Ils ont contribué puissamment à accroître notre empire dans cette région de l'uni-

[1] Esprit de violence.
[2] Esprit de colère.
[3] Esprit de dureté.
[4] Celui dont la gloire est la cruauté.
[5] Esprit d'impureté.
[6] Esprit d'avarice.

vers, et tous les jours ils l'y affermissent, ils y exercent une domination plus étendue et moins disputée.

Cependant, qu'eussent-ils fait sans moi? A quoi tous leurs efforts auroient-ils abouti? Le savent-ils? S'en doutent-ils seulement? J'ai préparé le sol où ils ont semé et où ils récoltent. Ils me doivent leurs succès. Car je suis le père de l'égoïsme; l'être en qui je m'établis, retiré en soi, ne communique avec les autres qu'en vue de lui-même uniquement, comme le poulpe qui étend, pour saisir sa proie, ses bras armés de suçoirs, et dont les embrassements dévorent.

Celui qui vit ainsi séparé, ne songeant qu'à soi, n'aimant que soi, tombe forcément sous l'empire du corps, par lequel seul il subsiste individuellement. Il se matérialise, les sens dominent en lui, et il arrive l'une de ces deux choses; ou il s'abêtit complettement, satisfait des jouissances de la brute solitaire, ou, s'il n'a pu descendre aussi bas, étouffer son âme sous ses propres ruines, si de vagues désirs le tourmentent encore, se méprenant sur leur nature, les confondant avec les appétits sensuels, rien ne l'arrête pour les assouvir; et c'est alors que dans la fièvre d'une soif qu'augmente à chaque moment tout ce qu'il fait

pour l'apaiser, il boit à longs traits les conseils des Darvands. et, poussé par une sorte de frénétique aliénation, aspire avidement leur haleine de feu.

XI

DAHMAN[1] A SCHAHRIVER[2].

Roi d'équité, il se passe ici des choses extraordinaires. L'esprit qui dispense d'en haut la science et la lumière, a daigné rassurer mes craintes[3], et cependant je ne saurois entièrement surmonter la tristesse que m'inspire le spectacle que j'ai sous les yeux. Je ressens à la vue des hommes ce que ceux-ci éprouveroient, si Havan[4] et Atar[5] oubliant leurs fonctions, la nature tomboit peu à peu dans les ténèbres et l'engourdissement.

Quelque grande vérité, quelque dogme fécond cherche à naître ; les peuples en ont le pressenti-

[1] Qui bénit le peuple.
[2] Roi équitable.
[3] VI.
[4] Qui préside au lever du soleil.
[5] Qui entretient le feu.

ment, ils l'entrevoient vaguement au fond de l'avenir obscur ; et en même temps, il semble qu'au lieu de se porter avec amour vers le bien futur dont le germe mystérieux se gonfle chaque jour d'une séve plus abondante, au lieu d'échauffer de leur haleine la plante céleste afin d'en hâter l'épanouissement, ils soient partout livrés à l'esprit de destruction, purs instruments de ruines, manœuvres de la mort, occupés sans relâche à creuser la fosse où doit s'engloutir tout ce qui est.

Quelques races dispersées sur le continent le plus nouveau et dans les îles du grand Océan périssent au contact de races plus fortes. Le souffle de celles-ci les tue. Filles des bois et des eaux, elles auront disparu sans laisser plus de traces que les brises qui passent sur les savanes, et que les flots poussés par une force invisible entre les bancs de corail.

En dehors du mouvement progressif de l'humanité, l'Afrique allaite sous ses palmiers des tribus d'enfants, qui, toujours au même âge, n'ont guère de l'homme que ses instincts, ses primitives inspirations, ses passions natives, à peine initiés à l'intelligence, plongés dans la nature, au sein de laquelle ils se jouent avec insouciance comme en un berceau éternel.

Quatre civilisations diverses, liées à autant de systèmes religieux, se partagent le reste de la terre; et toutes elles déclinent, s'affaissent, chancellent, toutes elles penchent sur l'abyme, comme des rocs dont la mer a sapé les fondements. Des extrémités de l'Asie aux derniers confins de l'Occident, la société se dissout. Les peuples ont perdu leurs croyances : elles ressemblent partout à une lampe presque éteinte, qui à peine jette encore de loin en loin quelques pâles lueurs. Les lois jadis les plus révérées ne sont aujourd'hui pour les esprits qui précèdent les autres, que des dogmes épuisés, et pour les masses qu'une lettre morte. Plus de règle dès lors, plus de devoirs unanimement reconnus, plus de ressort ni de lien moral, plus de vie interne. Aucune foi ne remplaçant chez ces peuples moribonds l'antique foi éteinte, ils languissent tristement dans un stupide abandon d'eux-mêmes, ou s'agitent dans de creuses ombres sans but positif, sans efficace pensée d'avenir, impuissants désormais à s'expliquer leur existence, à la rattacher au plan divin par une conception, quelle qu'elle soit, de l'univers et de son Auteur.

Ils ont néanmoins, à quelque degré, le sentiment de leur misère : mais ne sachant par quelle

voie ils en sortiront, à quel flambeau se rallumera leur intelligence défaillante, ils cherchent l'oubli de leurs maux, un apaisement trompeur de besoins d'un autre ordre, dans la matière aveugle, dans les jouissances qu'elle peut fournir, tournant tous leurs efforts à l'accroissement des seuls biens presque qui, à leurs yeux, aient un prix réel, les biens en rapport avec les sens, que représente généralement ce qu'ils appellent richesse. Mais, à la différence des biens de l'âme qui se communiquent sans se diviser, et dont la possession peut ainsi s'étendre simultanément à tous, les biens du corps, les biens matériels, ne sauroient être possédés à la fois par plusieurs. Ce qu'a l'un, il ne l'a qu'à la condition nécessaire que les autres en soient privés : de sorte que la recherche de cette espèce de biens établit entre les hommes qu'animent les mêmes désirs, un antagonisme permanent, une guerre sourde, qui, née de l'égoïsme, le développe à son tour, et mine la société jusqu'en sa base la plus profonde.

Et comme, à quelque point que l'homme ait corrompu sa nature, il lui est impossible de se soustraire entièrement à ses lois, que toujours il conserve une invincible aspiration à l'infini qui est son vrai terme; incapable de repos dans au-

cune possession actuelle, il faut qu'il l'agrandisse et l'agrandisse encore, tourmenté sans relâche d'une convoitise qu'irrite tout ce qu'il fait pour l'assouvir. Il dévoreroit le monde, s'il en avoit le pouvoir, et se trouveroit après aussi vide qu'auparavant.

Tel est, ô Schahriver, à peu d'exceptions près, l'état présent des hommes sur la surface entière de ce globe que disputent les Daroudjs aux enfants d'Ormuzd. Pas un temple qui ne soit déserté, pas une institution du passé qui ne croule. Là où les gouvernements, attaqués eux-mêmes de toutes parts, dépouillés de leur prestige, réduits pour seul principe de conservation à la force pure, les soutiennent encore, uniquement à cause de l'utilité qu'ils en tirent, leur ruine n'en est pas moins accomplie dans l'esprit des peuples : vains simulacres de ce qui n'est plus, elles restent debout comme ces vieux tombeaux qui rappellent aux générations vivantes un autre âge.

Nulle part on ne découvre l'action d'une énergie organisatrice. Isolé en soi, sans souci d'autrui, chacun travaille exclusivement à dilater le cercle dont il s'est fait le centre, aussi étranger à la justice qui maintient les droits, qu'à l'amour désintéressé qui les subordonne au devoir. Tom-

bées ainsi des hautes régions que féconde le souffle divin, n'ayant d'autre horizon que celui du monde matériel, y renfermant et leur pensée, et leurs désirs et leurs espérances, ces créatures en qui sommeillent les puissances par lesquelles elles se rapprochent de nous, ne s'entendent, ne s'unissent que pour une seule fin, l'extension de leurs conquêtes sur la Nature, de jour en jour plus dominée, plus asservie. De là une activité prodigieuse et un progrès immense de ce qu'ils nomment industrie. Leur orgueil abruti se nourrit de ce progrès, au-dessus duquel, penchés vers la terre, ils n'en comprennent point d'autre. Mais lorsqu'ils ont tiré des corps ce qu'y cherchent leurs insatiables convoitises, la guerre entre eux recommence sur le partage de ce qu'a produit un labeur obstiné. Au foible, ce labeur qui croît sans cesse avec la cupidité jamais satisfaite; au fort, le fruit de ce même labeur, de plus en plus stérile pour ceux qui en portent le poids. Je ne saurois te peindre, ô saint Amschaspand, l'étonnement douloureux, l'amère tristesse qu'inspire ce contraste. Ici toutes les jouissances que peut rêver le caprice, tous les raffinements de la mollesse, toutes les splendeurs d'un luxe effréné : là un dénûment absolu, les dernières angoisses du

besoin, la faim, la soif, la nudité, la privation de ce que l'animal, alors que tout lui manque pour vivre, trouve encore à son heure suprême, un gîte sous le ciel pour y reposer libre, un refuge pour y mourir.

L'égoïsme qui sépare les individus dans chaque société et les arme les uns contre les autres, étendant ses effets aux sociétés elles-mêmes, les établit en des relations plus hostiles durant la paix même, plus funestes, à la longue, qu'une guerre ouverte et franche sous l'empire du vrai droit et du devoir reconnu. Cela se voit surtout chez les nations industrielles et commerçantes où domine plus qu'ailleurs le principe de l'utile, devenu la seule règle, la seule loi. Il existe aujourd'hui un peuple, pour le malheur des autres, tellement absorbé dans le trafic, à tel point tourmenté de la fièvre du gain, qu'il rêve, dans son délire, l'envahissement du globe entier, trop étroit encore pour ses convoitises. La violence, la fraude, la perfidie, la trahison, l'impudence et l'hypocrisie, tout lui est bon, pourvu qu'il parvienne à ses fins. La justice, l'équité, l'humanité, ou il s'en rit insolemment, ou il en tire avec astuce des prétextes d'oppression et de spoliation. Rien, sur la terre dévastée par lui, n'échappe à sa rapacité. De tous

les lieux qu'éclaire le soleil, ses vaisseaux lui apportent des dépouilles tachées de sang, il entasse dans son antre les richesses du monde; et cependant jamais nulle part l'indigence ne fut si extrême, jamais elle n'apparut sous des formes si hideuses, jamais l'âme ne fut contristée par des souffrances aussi profondes, par un assemblage aussi effrayant de toutes les misères, de toutes les douleurs de l'âme et du corps.

Ainsi l'excessif amour, la recherche exclusive des biens matériels, caractère de l'époque présente, premièrement, multiplie le travail pour multiplier les productions, crée par là même un esclavage plus dur que l'esclavage ancien qu'adoucissoit l'intérêt même, un esclavage abrutissant qui fait de l'homme une pure machine et une machine sans prix à force d'être commune; et, secondement, enfante avec une monstrueuse inégalité, l'indifférence barbare, l'envie, la haine, la cruauté froide, la corruption de la richesse et celle de la pauvreté, tous les désordres, tous les maux qu'Ahriman et les siens s'efforcent de répandre dans la Création.

De quelque côté donc que l'on regarde la race humaine, de sinistres symptômes annoncent un vice interne qui altère en elle les sources de la

vie. Elle ressemble à ces corps en décomposition, où chaque molécule détachée des autres n'a plus avec elle aucun lien, inerte amas de poussière que disperse le vent. Auroit-elle accompli sa destinée terrestre? Seroit-elle arrivée au terme fatal que rencontrent enfin tous les êtres? ou n'est-ce qu'un état passager, une crise pénible, mais salutaire, une phase de son évolution?

XII

SCHAHRIVER[1] A DAHMAN[2].

Ministre du souverain Maître, de l'éternel Principe du bien, comment peux-tu craindre que le mal triomphe au sein de son œuvre? Ne désespère jamais des hommes, toi qu'Ormuzd a chargé de les bénir. La pensée d'Ahriman passe sur la Création comme une ombre fugitive, comme un nuage qu'emporte la tempête.

La vie circule dans le corps immense dont chaque être est un élément, par des pulsations successives, par un mouvement rhythmé, condition de l'harmonie des choses. Tout, dans l'univers, est alternatif : après le jour, la nuit; après

[1] Roi d'équité.
[2] Qui bénit le peuple.

les douces saisons et les brises fécondes, l'hiver stérile qui change en suaire le riche vêtement de la nature, et, de sa froide haleine, tue ce qu'avoit animé le printemps.

Un germe tombe sur la terre; il se développe et croît, et produit ses fleurs et ses fruits, après quoi la plante épuisée se dessèche et meurt. Ce germe, c'est une portion de la vérité infinie, qu'Ormuzd dépose dans l'esprit de l'homme; cette plante est ce qu'il nomme religion : mais la mort n'en est qu'apparente, elle renaît toujours, se transformant chaque fois selon les besoins de l'hu manité dont elle suit le progrès et dont elle caractérise l'état.

Combien de civilisations différentes n'as-tu pas déjà vues périr? Qu'en est-il advenu? Le genre humain a-t-il cessé de vivre? Non, après une époque de langueur maladive, de vertige et d'assoupissement, revenu à lui-même, plein de vigueur et de sève, il est, poursuivant sa route éternelle, entré dans les voies d'une civilisation plus parfaite. Ces révolutions périodiques, assujetties à des lois identiques au fond avec les lois universelles du monde, offrent, en particulier, ceci de remarquable, que, s'accomplissant dans une sphère toujours plus étendue, elles ont une relation visible à l'unité

vers laquelle tout tend, à laquelle tout aspire.

Elles suscitent d'abord de vives alarmes et une tristesse profonde, parce que, de toutes parts, elles présentent des images de mort. Lorsqu'une ère, fille de celles qui l'ont précédée, naît, chose étrange ! les hommes prennent le deuil et croient assister à des funérailles.

C'est qu'en effet ce qui naît, on ne le voit pas encore, et qu'on voit ce qui s'en va, ce qui s'évanouit pour jamais.

D'ailleurs, un système social vieilli, usé, qui ne satisfait plus aux conditions de la vie des peuples, ne disparoît point par cela seul : l'habitude le soutient, le préjugé le défend; beaucoup d'intérêts s'y rattachent, beaucoup de gens dès lors veulent à tout prix le conserver. Il n'est donc point renversé sans lutte, sans une lutte ardente, acharnée, d'où sortent de nombreux désordres et des souffrances nombreuses. Pendant le combat, la pensée des masses, tournée tout entière à la destruction, les rend impuissantes à reconstruire. Tel est partout leur état actuel, et cette période de destruction sera d'autant plus longue, que rien presque de ce que le passé avoit édifié, ne doit rester debout. Mais aussi, sur ces ruines auxquelles tous les peuples auront mis la main, s'é-

lèvera une demeure plus vaste, plus magnifique, à laquelle chacun d'eux apportera sa pierre, et que tous, unis par une même foi, habiteront un jour en commun.

Leur déchéance présente, leur abaissement moral, l'aliénation momentanée qui égare leurs désirs, au-dessous des vrais biens, en des régions obscures que les sens peuplent de vains fantômes, l'égoïsme qu'exaltent ces désirs maladifs, la division, l'antagonisme, la guerre perpétuelle qu'il enfante, tout cela ensemble a deux effets : de hâter la renaissance en hâtant la dissolution qui la doit précéder; de préparer, dans ses conditions matérielles, l'union future des hommes et leur affranchissement, liés l'un et l'autre à l'accroissement de leur puissance sur la nature brute, et au développement de la richesse dont cette puissance est un des moyens. Les relations fondées sur l'utilité réciproque, se multiplient entre les peuples par de plus faciles et plus promptes communications; et si la dureté, la cupidité opposent un obstacle maintenant invincible à une équitable répartition de la richesse produite, ce désordre n'aura qu'un temps; la justice, aujourd'hui véritable moquerie, mot vide de sens, réveillera de son lourd sommeil la conscience éclairée d'une

lumière que l'on voit déjà poindre. Chacun alors recevra sa part du patrimoine commun, et l'extension de la propriété, qui finalement se résout dans l'extension de la liberté, augmentant le bien-être général, restreindra la nécessité du travail corporel, au profit du travail plus élevé de l'intelligence ou de la vie de l'esprit.

Par cela même que les systèmes religieux, d'où dérivèrent jadis autant de civilisations diverses, meurent à la fois, que ces civilisations se pénètrent et se dissolvent mutuellement, semblables à des fleuves qui, mêlant leurs ondes, se gonflent, débordent et dévastent au loin et recouvrent de gravier les contrées qu'ils fertilisoient, quand chacun d'eux suivoit le cours que lui traçoit sa propre pente; par cela même il se formera une doctrine plus complette, plus en harmonie avec le progrès de la raison, le développement de la science; et conséquemment une société moins imparfaite. De ce mélange des antiques croyances, ou plutôt de leurs éléments combinés, modifiés l'un par l'autre, il naîtra une pensée nouvelle, une conception, un dogme, destiné à devenir la base d'une civilisation commune à toutes les fractions de la race humaine que divisent des religions inconciliables; et du dogme, fortement em-

brassé par la foi, sortira le devoir, l'amour qui unit, comme du sein des eaux monte le lotus sacré, dont le calice parfume les tièdes brises.

Laisse donc aux foibles créatures qui s'agitent et se perdent dans une gouttelette du temps, pour eux une mer immense, la défiance et le doute de l'avenir. Ce globe où t'arrêtent les ordres d'Ormuzd, ne s'est-il pas plusieurs fois déjà transformé sous tes yeux? Ne l'as-tu pas vu, tressaillant sous la main créatrice, croître en beauté par de successives catastrophes? N'as-tu pas vu la vie se retirer des formes primordiales, et reparoître ensuite plus élevée, plus puissante? Fouille par la pensée dans les entrailles de ce monde, matrice à la fois et tombeau des êtres, tu y trouveras couchés l'un sur l'autre, les squelettes de plusieurs créations. Lorsque s'accomplissoient ces grandes révolutions, qui n'auroit cru à une ruine totale, au retour du chaos primitif? Ainsi se sont éteintes les sociétés humaines, à mesure que leur principe de durée s'épuisoit; et, dans la mort de chacune d'elles, les hommes éperdus voyoient la mort de l'humanité même. Vain effroi! Laissant derrière elle, au fond de la vallée, sa dépouille vieillie, bientôt elle apparoissoit, brillante de jeunesse, sur les hauteurs, au milieu d'une limpide lumière.

XIII

TARMAD[1] A SAVEL[2].

Je vais, Savel, te dire des choses qu'il me coûte de t'avouer et de m'avouer à moi-même. Il le faut pourtant, puisque chacun de nous doit, pour le succès de l'œuvre commune, s'entendre avec les autres, concerter avec eux son action.

Partout aujourd'hui les Darvands ont sur les Amschaspands, un avantage marqué. De jour en jour leur puissance croît, leurs conquêtes s'élargissent. Que reste-t-il dans l'homme que nous ayons encore à disputer sérieusement aux Izeds? Je parle moins ici des individus que des peuples. Nous avons étendu nos ténèbres entre eux et la lu-

[1] Esprit d'orgueil.
[2] Esprit de violence.

mière d'Ormuzd. Ils y marchent pêle-mêle, troupeau imbécile, sans savoir où ils vont, sans se le demander même, descendant toutes les pentes, et comme attirés vers les lieux bas, où, dans la lourde ivresse que produisent les vapeurs stagnantes, ils perdent leurs derniers souvenirs des régions qu'éclaire l'astre aux rayons duquel nous les vîmes autrefois éclore.

Autant que tout autre j'ai contribué, certes, à cette victoire des fils d'Ahriman. Ce que leur a valu mon concours, aucun d'eux ne l'ignore, je pense. D'où vient donc qu'ayant si longtemps exercé sur les hommes une influence que je puis à bon droit nommer principale, ils s'y dérobent maintenant qu'elle devroit, ce semble, être plus affermie, plus étendue que jamais? Car je ne saurois me le dissimuler, mon pouvoir décline. Que cette race, privée de ce qui la soulevoit au-dessus du monde inférieur et la rapprochoit de nos rivaux, s'enfonce dans la matière, s'y complaise; que, dans sa soif et dans sa faim, elle s'attache avidement à la mamelle qui nourrit la brute; qu'ainsi dominée par les sens, tu la pousses sans peine à toutes les violences; qu'Auder [1] l'enivre de son souffle impur, que Ta-

[1] Esprit d'impureté.

rik [1] aussi, la leurrant des plus sottes illusions, désole ses convoitises par l'excès même de sa convoitise, je le conçois. Mais qu'y a-t-il là qui ait pu diminuer ma puissance sur elle? Cependant je la vois journellement décroître. Plus de cette haute et pleine, et fière estime de soi, de cet orgueil intraitable, qui, passant de moi dans les hommes, les préparoit à tout ce que veulent d'eux les Darvands, en les concentrant en eux-mêmes, en les fixant dans un état de secrète rébellion contre Ormuzd et ses lois.

Les moins dégénérés croupissent dans une vanité ridicule et plate, esclaves d'un regard, d'un sourire, d'un mot, des jugements de la foule inepte, d'un vain bruit qui naît et meurt au même instant. Chacun d'eux, fastueusement enveloppé de ses haillons, s'en va, l'oreille béante, quêtant une louange moqueuse dont se repaît son amour-propre hébété. Pour avoir une idée de l'idiotisme humain, il faut les contempler dans leur béatitude sur l'escabeau boiteux, trône brillant de leur gloire, au pied duquel ils se figurent qu'affluent les hommages et l'admiration de l'univers.

Encore ceux-ci ont-ils conservé quelque chose

[1] Esprit d'avarice.

qui se rattache de loin à mes inspirations. Cette sotte vanité, si méconnoissable qu'en puisse être l'origine, eut l'orgueil pour père, elle est l'orgueil même en démence sénile. Mais le reste, mais la multitude de tout rang, de toute condition, je souffre de le dire, m'échappe entièrement, non par rien de ce qui élève en une sphère au-dessus de la nôtre les créatures d'Ormuzd, mais à force d'abjection. Pour ces êtres tombés dans le servage des sens, plus de pensée, que la pensée de l'or ; de désir, que le désir de l'or; l'or est leur but, leur vie, leur Dieu. A genoux devant quiconque leur en montre une parcelle, il n'est point de lâcheté qui leur coûte, de dédain, de mépris qu'ils n'acceptent pour l'obtenir, race abâtardie, flatteuse, rampante, façonnée à la honte, à l'humiliation, sortie de l'égout et y rentrant comme par un instinct naturel.

Les exemples qui la poussent sur cette pente, partent souvent du sommet même de la société. Un jour, en parcourant la terre, j'arrivai près des lieux où naquit le genre humain, chez un peuple qui jadis remplissoit l'Orient de sa splendeur. Ce n'étoit, parmi les Darvands, qu'une voix sur le chef de ce peuple : tous l'exaltoient, relevant à l'envi ce qu'il tenoit de chacun d'eux; car tous,

à les entendre, avoient concouru, avec un rare concert et un succès plus rare, à faire de lui un modèle achevé. Je voulus voir et juger moi-même. On ne m'avoit point menti; l'œuvre étoit digne des ouvriers. Je me reposois dans cette vue quand quelque chose d'étrange se souleva tout-à-coup en moi. Le mal est notre essence, et le mal étoit là rayonnant de toute part : eh bien, te le dirai-je, je me sentis pris d'un profond dégoût, non pas à cause du crime, il me plaisoit, mais de la bassesse.

Ce n'est pas seulement sur les hommes individuellement pris, que s'est affoiblie mon influence, mais sur les nations mêmes. Elles aussi, complettement absorbées dans leurs convoitises, n'aspirant qu'à les satisfaire, indifférentes à tout le reste, se plient et se replient dans la boue, pour peu qu'elles y rêvent quelque gain, supputent froidement les bénéfices qu'elles retireront de la honte, se courbent sous l'insulte, boivent l'ignominie, en épuisent la coupe, si elles croient entrevoir quelques pièces d'or au fond.

Plusieurs fois j'ai, Savel, essayé de les réveiller, et j'ai rougi de mon impuissance. Elles en sont à peu près réduites au pur instinct de l'animal. Ma voix ne remue rien en elles : ou elles ne

l'écoutent point, ou elles rient sans comprendre, du rire de l'idiot. Prenons-y garde, il se pourroit qu'en pesant sur l'homme de tout le poids de la matière, nous le fissions descendre si bas que ce ne fût plus l'homme, que nous l'eussions détruit au lieu de l'asservir. Il faut qu'il subsiste et nous obéisse. Que nous importe la brute? C'est l'être intelligent que nous disputons aux Izeds. Ne le dénaturons point, ce seroit ensevelir notre victoire dans notre victoire même.

XIV

ZARETCH [1] A AKOUMAN [2].

Je voudrois, Akouman, t'expliquer ce que c'est en ce monde-ci qu'un gouvernement. Tu me comprendras mieux qu'un autre, car, à voir cette étrange machine, on seroit souvent tenté de la croire de ton invention. C'est, selon moi, ce qui frappe d'abord ; non que, dépourvus de toute espèce d'effets, les gouvernements soient, en ce sens, inutiles et stériles, mais parce que, plus vains encore, ils ont presque en tout des effets opposés aux fins pour lesquelles on affecte de les dire établis. Peut-être, à ton tour, me feras-tu honneur de cette piquante contradiction. Eh bien,

[1] Qui gâte le bien.
[2] Qui est tout inutilité.

non, vraiment. Les hommes valent mieux qu'on ne pense : en cette occasion, du moins, il a suffi de les laisser agir. Je n'ai trouvé, quel que fût mon zèle, rien à réformer dans leur œuvre; nos rivaux diroient à gâter. Les pédants! Au reste, j'aime autant ce dernier mot.

Par elle-même, et nos soins aidant, la race humaine n'a pas un penchant trop marqué à se contenir strictement dans les sévères prescriptions d'Ormuzd. La règle la gêne, et la gêne la pousse à tout instant hors de la règle. Les gouvernements donc, institués pour porter secours à celle-ci, conservent l'ordre dont bientôt sans eux disparoîtroient jusqu'aux dernières traces, assurent le règne de la justice, le maintien des droits, l'observation des devoirs; au moins c'est ce que disent les gouvernants, et le plus curieux est qu'à force de le dire, ils ont réussi à le persuader aux gouvernés.

Remarque bien que l'unique but des gouvernements, leur unique raison, suivant cette superbe théorie, est de restreindre la libre action de l'homme ou le pouvoir dont son égoïsme le porte sans cesse à abuser, et qu'un gouvernement n'est qu'un pouvoir plus grand accordé, de droit et de fait, à certains hommes, d'ailleurs semblables

en tout aux autres. Ah ! vous n'êtes pas plus sages que cela ; dix fois le jour, il vous arrive de vouloir désordonnément et de pouvoir ce que vous voulez ; soyez en repos, nous y remédierons ; nous vous mettrons sous la discipline de gens qui, voulant pour eux-mêmes ce que chacun de vous veut pour soi, pourront tout ce qu'ils voudront sans contrôle et sans résistance. On vous gouvernera, canaille, on vous gouvernera.

Sur ce, ils ont imaginé, presque dès l'origine, trois principales sortes de gouvernements, qui, plus tard, combinés ensemble, en ont produit un quatrième, le plus drôle de tous.

Souviens-toi qu'il s'agit de maintenir la justice ou d'empêcher la violation du droit, je parle leur langage. Ils y réfléchissoient profondément à leur manière en s'embrouillant de plus en plus, quand l'un d'eux leur dit : « Vous n'êtes que des niais. « Commençons par poser un principe, un principe « divin. Je suis le plus fort, et la preuve en est « qu'il n'est pas un de vous à qui je ne puisse « tordre le cou, pour peu que la fantaisie m'en « prenne. Ou je n'y entends rien, ou c'est là une « supériorité qu'il seroit pour le moins très-ridi- « cule de contester. Reconnoissez-la, consa- « crez-la par un assentiment dont je me passerois,

« après tout, fort bien; convenez entre vous et « avec moi, que la justice, le droit, ce sera ma « volonté, mon caprice, et haro sur quiconque re- « fusera d'obéir. Alors plus de violation possible « du droit et de la justice; car enfin, ou je me « trompe beaucoup, ou je voudrai toujours ce que « je voudrai. »

Là-dessus ébahissement d'admiration, et tous d'applaudir, honteux de n'avoir pas aperçu tout d'abord une vérité si claire. Voilà donc le problème résolu.

Il ne l'étoit cependant pas de manière à satisfaire tout le monde longtemps. L'ordre régnoit, mais on s'en lassa. Quelques-uns se dirent : « Mais si nous faisions à notre tour la justice et le « droit? C'est une si bonne chose, et si commode, « et si agréable, et si profitable! Que nous man- « que-t-il pour cela? N'avons-nous pas aussi notre « volonté? C'est presque tout, et ce sera tout « quand nous aurons encore la force. » Ils s'entendirent, se concertèrent; la force alors fut de leur côté, et avec elle la justice, le droit.

Ce moment vit naître le gouvernement de plusieurs, seconde solution du problème. Innombrables furent les formes de ce gouvernement. Il me convenoit à moi pour le moins autant que

l'autre, car c'étoit le même fonds avec plus de mouvement, d'activité dans les passions, de roideur, de dureté, d'envie, de colère, de haines, de querelles, de noises, et partant de culbutes. Eghetesch[1] seulement regrettoit un peu, me disoit-il, la tranquille corruption du régime antérieur. Il trouvoit qu'elle menoit sans bruit à une dissolution plus sûre et plus profonde.

Quoi qu'il en soit, l'exemple donné, chacun voulut le suivre, chacun voulut faire pour sa part la justice, le droit, et après de longs et violents combats, un grand nombre y parvinrent : d'où les gouvernements populaires, troisième solution. Ceux-ci, Akouman, offrent généralement une instabilité qui te plairoit. C'est plaisir de voir la justice, le droit, changer d'un jour à l'autre, et quelquefois du matin au soir, avec les mobiles majorités, ou selon les intérêts qui prévalent momentanément; et même diversité, selon celle des pays, quelle que soit d'ailleurs la forme du gouvernement. Justice ici, injustice là; justice aujourd'hui, injustice demain. Leur droit est une roue qui tourne sans cesse : figure-toi combien ces pauvres Izeds assis dessus doivent être étourdis quelquefois.

[1] Génie de la corruption du cœur.

Pour moi, ma jouissance toujours nouvelle, mon ravissement est de contempler l'ineffable bêtise de cette race d'innocents qui, au milieu de ces variations sans fin, sans nombre, ne laisse pas de croire la société régie au fond par je ne sais quel principe effectif du juste, dont le caractère, s'il existoit, seroit d'être immuable, indépendant des lieux et des temps. Enfin, n'importe comme, ils y croient : et bien en prend à ceux qui gouvernent; cette croyance, qui dépasse en absurdité les plus absurdes, fait leur seule vraie sécurité. Car, là même où sont établies des institutions populaires, elles ne le sont certes pas, à beaucoup près, au profit de tous. En dehors des possesseurs de l'autorité publique, il reste toujours une masse énorme de simples gouvernés, qui, sous le nom d'esclaves, de serfs, de prolétaires, de plébeyens, de vilains, sont comme le troupeau de la classe gouvernante, sa propriété, sa matière exploitable et rudement exploitée, je t'en réponds.

Si donc cette masse venoit à comprendre que la justice dont on la leurre, n'est qu'un son, un mot, et que ce mot signifie la force; possédant constamment la plus grande force, elle auroit bientôt mis sa propre justice à la place de celle qui l'écrase de son poids. Ceci deviendroit pour

nous assez embarrassant; car si tous substituoient leur commun intérêt à l'intérêt des dominateurs, aux intérêts individuels, isolés ou coalisés, cet intérêt commun, qui exclut l'égoïsme, détruisant l'inégalité, détruiroit également l'iniquité, la tyrannie des uns, l'oppression des autres, et ressembleroit extrêmement au juste dans le sens où l'entendent nos rivaux. Heureusement nous n'en sommes pas là, et il faudra bien du temps encore, avant que nos idiots s'en avisent. Alors nous aviserons nous-mêmes.

En général, ici les choses durent parce qu'elles ont duré. Avoir été est une raison d'être, et la meilleure : aucune ne prévaut contre celle-là. L'accoutumance est tout, du moins hors des époques de crise. De père en fils, ils se transmettent les mêmes usages, les mêmes idées, faisant, pensant ce qu'on pensoit et ce qu'on faisoit avant eux ; même régime du corps et de l'esprit, si esprit y a. Le droit pour eux, c'est ce qui fut, aussi haut que remonte leur mémoire.

Approche, vilain, et réponds-moi : Ton père n'appartenoit-il pas au mien ? — Oui, Monseigneur. — Ne lui devoit-il pas son temps, ses bras, son travail, sa vie ? — Oui, Monseigneur. — Si tel eût été son plaisir, n'auroit-il pas pu le faire

pendre? — Oui, Monseigneur, à telles enseignes qu'il a été réellement pendu. — Pendu? — Oui, Monseigneur, et pour un lièvre. Le lièvre broutoit ses choux, il le tua, car le pauvre homme n'avoit autre chose pour se nourrir et nourrir sa femme et ses cinq enfants. — Je ne te demande pas ces détails, vilain; mais je suis charmé d'apprendre que ton père a été pendu, et pendu par l'ordre du mien. Le fait prouve le droit. Donc, vilain, en vertu du droit héréditaire, droit sacré et trois fois sacré, tu m'appartiens, tu me dois ton temps, tes bras, ton travail, ta vie, et je puis te faire pendre quand il me plaira. — Oui, Monseigneur.

Voilà toute leur histoire.

Il me resteroit à te parler de cette récente combinaison qu'ils ont imaginée des trois vieilles sortes de gouvernement, laquelle surpasse en bouffonnerie, tout ce qui jamais, en aucun temps, passa par ces têtes bouffonnes. Un peu de patience, cela viendra. En attendant, immortel patron des faiseurs de lois, de codes et de chartes constitutionnelles, repose-toi, Akouman, dans ta sublime inutilité.

XV

SAPANDOMAD[1] A ARDIBEHESCHT[2].

Pur Amschaspand, écoutez ma voix; souffrez que j'ouvre devant vous mon cœur plein de secrètes alarmes, qu'à l'abri de votre paix inaltérable et sainte, ma timide foi se ranime et mon espérance affaissée se relève.

Déjà, depuis quelques heures, Odiren[3] veilloit à la place de ses frères. Fatiguée de la joie sauvage et des rires moqueurs des Darvands, j'avois gagné, pensive et triste, à travers le vaste silence de forêts vierges encore, les bords de l'immense océan. Là, sur un rocher, au pied duquel, avec

[1] Sainte soumise. Génie de la terre.
[2] Pureté excellente.
[3] Qui préside au coucher du soleil, ou à la nature après le coucher du soleil.

un murmure foible, onduloient les flots assoupis, je contemplois la mer profonde, que, dans le calme de la nuit, l'astre aux douteuses clartés blanchissoit de sa molle lumière. Puis, mes regards se perdoient dans l'étendue sans bornes, où se déploient, de sphère en sphère, les merveilles innombrables de la puissance d'Ormuzd.

Mon amour l'adoroit dans une pieuse extase, quand tout à coup des sons lamentables, des accents désolés, suspendant ma prière, me firent tressaillir involontairement. Il y avoit une douleur inénarrable dans la voix qui poussoit ces gémissements funèbres. D'où venoit-elle? Je ne le savois. Les échos célestes se renvoyoient, comme en pleurant, ces plaintes lugubres. Palpitante de frayeur et d'anxiété, je respirois à peine; un poids mystérieux m'oppressoit. Mon oreille enfin saisit cette parole : Il n'est plus! Il n'est plus!

Alors je compris qu'un monde venoit de mourir, et que l'esprit de ce monde remplissoit l'espace de son deuil.

Dois-je aussi voir un jour la mort de celui qu'à sa naissance Ormuzd commit à mes soins? Le plus parfait des êtres qu'il renferme, l'homme, à qui j'ai souri dans son berceau avec une tendresse de mère, seroit-il destiné à disparoître de la Créa-

tion? J'entends les Darvands, pleins de la joie du mal, se vanter de l'empire qu'ils ont acquis sur lui, et les Izeds eux-mêmes déplorer l'aveugle entraînement qui le précipite en des voies funestes, l'égarement et l'engourdissement de son intelligence obscurcie, ses misères morales. Les esprits de lumière et les esprits de ténèbres semblent également découvrir à l'horizon des présages sinistres. Tous prévoient, tous annoncent un vaste écroulement, d'immenses ruines. La société humaine, minée par le doute et la corruption, leur paroît approcher de sa fin. Les uns le craignent, du moins, et les autres l'espèrent. Pur Amschaspand, peins-toi mon angoisse!

Le dirai-je cependant? quelque chose en moi repousse cette pensée fatale. Non, l'être en qui reluit l'image de la suprême Essence, n'est point condamné. Que l'Humanité soit atteinte d'un mal dont les graves symptômes se manifestent de toute part, qu'elle aille s'enfonçant de plus en plus dans la nuit des sens, dans le sombre abyme de la matière, que l'égoïsme soit devenu sa loi, la force et l'intérêt ses dieux, je ne le saurois nier, du moins en ce qui touche les gouvernements et les classes qui, de près ou de loin, participent au pouvoir. Là, généralement, nulles croyances, nul souvenir du

devoir, nul amour, nul instinct même des choses élevées, nul autre but qu'un but personnel, sans souci du vrai et du bien, nul désir qui ne soit renfermé dans l'existence présente et n'ait le corps pour terme. Que de larmes n'ai-je point versées sur cette dégradation!

Mais si tel est l'état d'une portion trop nombreuse de la famille humaine, de cette portion surtout dont l'exemple est le plus contagieux; si cet exemple a propagé le désordre et la corruption parmi ceux même qui n'en recueillent d'autre fruit qu'une pesante oppression et des souffrances chaque jour renaissantes : toutefois, malgré l'affoiblissement déplorable de la foi, le peuple conserve encore, dans ses chaînes et sous ses haillons, le sacré dépôt des lois immuables et des sentiments inspirés par Ormuzd à ses créatures, afin de les unir entre elles, et toutes ensemble à lui. Si l'absence d'un dogme accepté laisse dans l'esprit du peuple un vide que l'avenir, j'en ai la confiance, un avenir prochain comblera, du moins la justice et la charité vivent encore au fond de sa conscience. Je voudrois que tu visses cette multitude, étrangère sur le sol qu'elle arrose de ses sueurs, déshéritée, mulctée, ployant sous le faix du labeur que lui imposent, à leur profit, les

classes puissantes, nue, sans asile, sans pain souvent; on s'étonne qu'elle subsiste, on se demande comment ces infortunés peuvent soutenir leur vie misérable. C'est là, saint Amschaspand, ce qui te pénétreroit d'une émotion profonde. Ils vivent par leur mutuel et naïf dévouement, par le secours qu'ils se prêtent les uns aux autres dans leur détresse; ils vivent parce qu'ils s'aiment et partagent en frères.

Que plusieurs, déclinant sur les traces de leurs maîtres, étouffent en leur cœur la pitié, n'aient de règle que leurs penchants et leurs intérêts égoïstes : qu'est-ce que ces tristes exceptions, au milieu de la masse animée de sentiments d'un tout autre ordre? Ce qui manque à celle-ci, une doctrine arrêtée qui tranquillise l'intelligence et ajoute la force d'une foi précise et nette, à la force propre de l'amour, elle en sent le besoin, elle l'appelle de ses vœux, elle aspire avec une vive ardeur à ce divin complément de sa vie.

Pourquoi donc, en accusant l'homme, oublie-t-on le fonds même de l'humanité, qui se résume dans le peuple? Que de secrets trésors de commisération, de tendresse généreuse, de bonté qui s'ignore elle-même, découvriroit en lui le regard qui les y chercheroit! On remarque les vices, on

ne voit point les vertus. Ne faut-il pas pourtant tout voir, tout apprécier ? Rien ne se perd en présence de la suprême Justice. Un simple mouvement vers le bien, si foible, si fugitif qu'il soit, a son poids dans la balance d'Ormuzd.

Quels sont ses décrets souverains sur les enfants qu'il m'a donnés? Que dois-je attendre? Qui l'emportera des saints Izeds, ou des noirs Darvands? Que produira le travail interne qui agite et tourmente aujourd'hui les hommes de toute race et de tout pays ? Le genre humain est-il destiné à mourir, ou à renaître? Que cache l'avenir mystérieux sous le voile que le temps lèvera? Est-ce un berceau ? Est-ce un cercueil ?

XVI

ARDIBEHESCHT [1] A SAPANDOMAD [2].

Qui connoit, ma sœur, les pensées d'Ormuzd, les secrets de sa sagesse? Il conduit toutes choses à leur fin par des voies que nous ignorons. Dirigées invisiblement vers le terme qu'elles doivent atteindre, ses créatures ressemblent à ces troupes innombrables d'habitants des mers, qui, des muettes profondeurs où ils viennent d'éclore, s'en vont chaque printemps, avec un sûr instinct, aborder aux mêmes plages, sans être arrêtés par les écueils ni détournés par les tempêtes.

Ne sondons point l'impénétrable. Adorons et croyons, prosternés devant le trône de celui qui

[1] Pureté excellente.
[2] Sainte soumise. Génie de la terre.

sait tout et fait tout, et dont la bonté n'a point de bornes.

Éternellement la vie germe dans son amour, et quand la Justice, gardienne sévère de l'ordre universel, envoie la mort, l'Amour qui embrasse tout, s'élève au-dessus de tout, la féconde, et fait d'elle encore l'élément d'une vie plus parfaite.

Le mal qui se multiplie rapidement sur la terre, effraye les Amschaspands, ils en redoutent les suites, ils prévoient de grandes destructions. Se trompent-ils? Non, certes. Comment le mal, qui n'est que l'âme du vide, la négation de l'être réel, n'auroit-il pas dans l'homme son naturel effet? Mais le mal jamais n'est absolu; fini par son essence, il se limite lui-même. Ses triomphes ne sont qu'apparents : il recouvre le bien, comme la glace sous laquelle le fleuve continue de couler. Ainsi, quel que soit l'abaissement, la dégradation de l'homme, votre regard maternel discerne en lui, comme en un sanctuaire inaccessible aux fils d'Ahriman, les sacrés symboles de sa céleste origine, les semences de bien, qui, n'en doutez pas, croîtront un jour et fructifieront.

Il descend, il est vrai; mais savez-vous s'il existe d'autre route pour arriver au but qui lui est assigné? Maintenant il se traîne sur un sol fan-

geux : bientôt il remontera la pente, et, purifié dans une eau limpide, il s'avancera sur l'herbe en fleurs vers le sommet du mont.

Rien ne périt, tout se transforme. Vous me demandez, ô Sapandomad, ce que l'avenir cache sous son voile, si c'est un berceau, ou un cercueil? Fille d'Ormuzd, ignorez-vous donc que le cercueil et le berceau ne sont qu'une même chose? Les langes du nouveau-né enveloppent la mort future; le suaire du trépassé enferme dans ses plis la vie renaissante.

Le pouvoir des Daroudjs n'est pas ce qu'ils le croient être. Lorsqu'ils renversent et brisent les sociétés humaines, lorsqu'ils y versent leur venin pour en hâter la dissolution, ils concourent encore aux desseins de la Puissance même qu'ils combattent. Ce qu'ils détruisent, ce n'est pas le bien, mais la sèche écorce du bien, qui opposoit à son expansion un obstacle invincible. Pour que la plante divine refleurisse, il faut qu'auparavant ce qu'a usé le travail interne se décompose.

Considérez, ô Sapandomad, et les vieilles opinions des hommes, inconciliables entre elles, et le droit sous lequel ils ont jusqu'ici vécu. Ces opinions, est-ce donc le vrai? Ce droit, est-ce donc le juste? Et pourtant c'est là tout ce qu'ils

appellent l'ordre social. Que cet informe édifice croule, y a-t-il lieu de s'en alarmer?

Craindroit-on que ces ruines n'entraînassent celle des principes salutaires qui ne laissent pas de subsister au milieu des désordres nés des fausses croyances et des institutions vicieuses? Illusion. Qu'ils soient obscurcis momentanément, cela peut, cela doit être, à cause du lien factice qui les unissoit à l'erreur destinée à disparoître tôt ou tard. Mais, vous l'avez remarqué vous-même, inaltérables au fond de la conscience du peuple, ils s'y conservent immuablement. Quand tout le reste passe, ils demeurent; ils sont comme l'or qu'on retrouve, séparé de ce qui le souilloit, sur le lit du torrent qui emporte l'impur limon.

Quand donc, attentifs au cours des choses, les Izeds annoncent d'inévitables catastrophes, de grandes et prochaines révolutions, ils annoncent par cela même un renouvellement certain, une magnifique évolution de l'Humanité en travail pour produire au dehors le fruit qui a germé dans ses entrailles fécondes. Si elle n'enfante point sans douleur, c'est que rien ne se fait sans effort; c'est qu'enfermée dans le corps qui se dissout, l'esprit qui aspire à le quitter, à prendre possession de celui qui bientôt va naître, souffre

à la fois et de son état présent et de son état futur, de son dégoût de ce qui est et de son désir de ce qui sera, car le désir même est une souffrance, et l'espérance aussi, tant qu'elle n'a pas atteint son terme.

Plaignez, Sapandomad, les générations sans patrie que des souffles opposés poussent et repoussent dans le vide, entre le monde du passé et le monde de l'avenir. Elles ressemblent à la poussière roulée par Vato[1]. Mais, nuage ténébreux, ou trombe qui dévaste, cette poussière retombe sur le sol, où, pénétrée des feux du ciel, humectée de ses pluies, elle se couvre de verdure.

[1] Esprit de l'ouragan.

XVII

BAHMAN [1] A ASCHESCHING [2].

En observant les peuples divers, j'ai vu, Ascheschîng, que les hommes ont partout une certaine notion instinctive du juste, qui les guideroit assez sûrement, si, d'une part, elle n'étoit faussée par les institutions arbitraires et factices sous lesquelles ils vivent, et, d'une autre part, obscurcie par leurs efforts pour établir entre elle et ces institutions un accord impossible. De là, d'innombrables théories du droit, lesquelles varient d'une époque à l'autre, d'une nation à l'autre, suivant la différence des religions, des lois, des coutumes, des gouvernements. Il arrive même,

[1] Génie de la bonté du cœur.
[2] Qui donne la science et la lumière.

qu'entre les mains de ceux à qui la garde en est confiée, le dogme religieux, quelquefois opposé, du moins par sa tendance, au principe politique, se ploie, se tord, se modifie dans ses conséquences, pour s'harmoniser avec lui. Cela est visible chez plusieurs peuples, particulièrement chez les plus avancés, où la pratique contraste davantage avec la doctrine. Ainsi que la Création entière, l'homme gravite naturellement vers l'unité : la contradiction le désole; ne peut-il ramener les actes à la règle, il s'efforce d'assouplir celle-ci pour la modeler sur les actes.

Il n'est point de législation qui n'implique un principe de justice distributive, le même partout, comme il n'est point de pouvoir qui n'en maintienne l'application dans une limite que détermine l'intérêt propre des gouvernants. Ils sont justes jusqu'au point où ils n'ont nul motif personnel de ne pas l'être, jamais au delà; et même ils en ont fait leur principale maxime d'État.

Mais, si quelques traces de justice réelle subsistent dans les lois secondaires, sans quoi la race humaine ne vivroit pas un jour, l'organisation de la société même relève d'un principe tout différent, d'un principe non-seulement étranger au juste, mais destructif du juste, et ce principe en

tous lieux constitue le droit social, qui n'est que le droit de la force. Aussi tout pouvoir qui la perd, qui perd soit la force matérielle, soit la force d'opinion, tombe-t-il à l'instant; et pendant sa durée, il n'est jamais, quelle qu'en soit la forme, que l'égoïste domination de quelques-uns sur tous. On commande pour soi, exclusivement à son profit, et l'obéissance qu'assure la contrainte, se résout dans l'inéluctable fatalité de la servitude. Car quelle plus profonde servitude que de dépendre en toutes choses, physiquement, moralement, d'un petit nombre de privilégiés dont la seule volonté fait la loi, et à l'égard desquels tous les autres ne sont en réalité que de purs instruments passifs, ce qu'est l'animal domestique dont le maître dispose comme il lui plaît, qui travaille pour lui selon la mesure qu'il fixe, et, dans le produit de son travail, n'a de part que celle qu'il lui fait? Est-ce donc là l'homme? Est-ce là ce qu'Ormuzd, en le créant, voulut qu'il fût?

Il est vrai que, dans le cours des âges, il s'est opéré une réaction de plus en plus active, de plus en plus heureuse, contre cette énorme iniquité, que peu à peu les masses asservies ont, par leurs efforts continus, allégé le poids de l'oppression. Cependant le fond en est resté le même,

et c'est encore du droit de la force qu'émanent chez les nations les plus vantées pour leurs lumières, et les législations et les constitutions. A une époque récente il se fit chez l'une d'elles une sublime tentative d'affranchissement universel, à laquelle toutes les autres, réveillées de leur sommeil, essayèrent de prendre part. On crut un moment que la liberté alloit sortir, immortelle désormais, des ruines de toutes les tyrannies, de l'égalité proclamée avec un enthousiasme impossible à décrire. Cela dura quelques années, les plus grandes de l'histoire. Puis ce mouvement s'affaissa. On resta dans le passé, gardant à peine quelques-uns des fruits de ce labeur gigantesque, et encore les voit-on chaque jour tomber et pourrir sur le sol.

Que les individus, les classes dépossédées de leur pouvoir impie, des avantages qu'elles en retiroient, se soient concertées, aient tout fait pour réparer leurs pertes, pour ressaisir leur domination et la raffermir sur ses bases ébranlées, ce n'est, certes, pas là ce qui m'étonne. Mais l'indifférence, l'abattement des peuples, leur soudain assoupissement, leur lâche inaction après tant de victoires, comment l'expliquer?

Comment expliquer la décadence de l'opinion

elle-même? Chose étrange! Tandis que les hommes du passé, unis à ceux qui ont recueilli la succession immense encore des abus du passé, s'entendent pour perpétuer ces abus à leur bénéfice, pour imprimer à la société un mouvement rétrograde, d'autres hommes, divisés d'ailleurs sur presque tous les points, affectent de se déclarer les défenseurs, les continuateurs de l'œuvre commencée par leurs pères. Chacun d'eux se présente avec ses idées, ses vues, son système, et il n'est pas un de ces systèmes, qui, partant du principe théorique de la liberté, ne conclue de fait au despotisme. Plusieurs même, sous ce rapport, dépassent spéculativement ce que le monde vit jamais de plus excessif, de plus monstrueux. Afin d'établir l'unité, nécessaire en effet, et qui naît de la subordination du droit au devoir, du droit égal en tous, puisqu'il dérive de la nature commune à tous, ils ont imaginé je ne sais quel droit social supérieur et dominateur, lequel n'étant qu'une abstraction tant qu'il ne se réalise pas dans un être effectif vivant, devient dès lors le droit du plus fort, le droit de celui qui gouverne, qui représente la société à quelque titre que ce soit : ce qui justifie radicalement toutes les tyrannies passées, présentes, futures, et n'est autre

chose qu'identifier la tyrannie même avec le droit absolu.

Ces questions de droit social, obscurément posées, résolues moins par de sévères déductions logiques, que par des assertions hardies, n'ont, dans la pensée de ceux qui s'en occupent, de valeur que celle qui s'attache à la détermination du moyen par lequel ils pourroient, en des circonstances données, tenter l'application de leurs doctrines économiques et philosophiques. Y prévoyant une vive résistance, et ne sachant de quelle autre manière la surmonter que par la force, ils font de la force même le droit.

D ailleurs, en l'absence d'un dogme admis, les esprits n'ayant plus aucune route tracée dans les régions intellectuelles, sont descendus dans le monde des corps. Ne regardant, ne comprenant que le côté matériel des choses, le pouvoir séparé de sa règle n'a plus dès lors été pour eux que la puissance de contraindre, comme le problème de l'homme, de ses destinées et de ses lois, n'est que le problème du bien-être physique, tout le reste, et la morale même, étant non pas une fin à rechercher pour elle-même, mais tout au plus une condition qu'implique secondairement la réalisation de ce bien-être, unique but réel de la vie.

Encore parlé-je de ceux qui portent dans les conséquences de leurs principes, une certaine réserve timide; car pour beaucoup d'autres, la loi morale n'est pas un moyen, mais un obstacle, et le premier de tous.

Il résulte de là qu'en ce moment la société se réduit, dans l'ordre de la pensée, à la science de la nature et de ses phénomènes, véritable religion de cette époque matérialiste; et dans l'ordre des faits dépendants de l'activité pratique, à l'industrie : je comprends sous ce mot tous les genres de travaux qui concourent à la production de la richesse.

La science qui n'eut jamais de lien direct avec le dogme dont l'autorité s'éteint, et qui ne dérive d'aucun autre dogme préalablement défini, s'est développée dans sa propre sphère, isolée de celle des causes nécessaires et primordiales : de sorte que, par ses progrès mêmes, qui honorent le génie humain, en même temps qu'ils flattent l'orgueil dangereux de l'esprit, elle a contribué à le détourner des sources éternelles du Vrai et du Bien, à le concentrer dans la connoissance et l'amour exclusif des choses contingentes, n'attribuant de réalité qu'à ce qui se voit, se palpe, se mesure, se pèse.

L'homme ainsi absorbé dans le monde matériel, a dû y appliquer son activité tout entière. Il lui a demandé la satisfaction de ses désirs sans cesse croissants, parce qu'ils ont, quoi qu'il fasse pour en fausser la direction, l'infini pour terme; et par cet aveugle égarement il s'est condamné à un labeur tel, que les Darvands, dans leur haine, n'auroient pu lui en imposer de plus effrayant.

Produire pour jouir, voilà aujourd'hui la seule pensée des peuples. Il leur faut des richesses, et toujours, toujours plus : hors de là, rien ne leur est rien. Honneur, gloire, civilisation, vains mots dont se masque la cupidité, l'insatiable ardeur d'acquérir. Mais tous voulant ce qui ne sauroit être à la fois à tous, leurs relations, forcément hostiles, n'ont d'autre but que de se dépouiller mutuellement, d'attirer à soi, de s'approprier le fruit du travail des foibles par la violence, des puissants par la ruse. Et comme, au sein de chaque peuple, les mêmes passions amènent les mêmes effets, il s'ensuit qu'à l'égard des individus et des nations, semblables sous ce rapport, la production s'accumulant de plus en plus dans les mêmes mains, l'excès du dénûment contraste partout avec l'excès de l'opulence.

Les Izeds s'affligent et s'alarment d'une dés-

ordre si profond, les Daroudjs en triomphent. Aucun signe de changement prochain. De quelque côté que se porte le regard, l'horizon est noir. Comment les hommes sortiront-ils de ces ténèbres où ils se complaisent? Saint Amschaspand, aie pitié d'eux. Que ton cœur s'émeuve au spectacle de tant de misères. Répands sur cette pauvre créature plongée dans la nuit, ta pure lumière. Sauve-la d'elle-même et de ses ennemis, qui sont les nôtres, qui haïssent en elle, tristes enfants de celui qui dit *Non*, l'œuvre d'Ormuzd et son image.

XVIII

ASCHESCHING [1] A BAHMAN [2].

Il est vrai, Bahman, que les hommes s'abusent avec une facilité singulière sur le droit, par ignorance, par légèreté, par l'espèce de fascination qu'exerce sur eux l'habitude d'un certain ordre apparent. Ce qu'ils ont vu toujours leur semble une conséquence des lois de la nature même. Ils l'acceptent au moins comme une nécessité, et il faut beaucoup de temps pour que le juste, obscurci par les faits qui en usurpent la place dans l'organisation de la société, se présente à leur esprit assez clairement pour éveiller en eux le simple désir de sa réalisation : et que de temps encore

[1] Qui donne la science et la lumière.
[2] Génie de la bonté du cœur.

avant que ce désir devienne une volonté effective et inébranlable! Mais, le préjugé vaincu, alors même commence une nouvelle lutte. L'intérêt résiste à son tour. Les classes privilégiées combattent obstinément pour se maintenir en possession des avantages que leur assure le régime ancien, et les prétextes ne leur manquent pas. Car le droit, chez chaque peuple, ayant été défini *ce qui est,* attaquer ce qui est, c'est attaquer le droit, c'est renverser cet ordre apparent dont j'ai parlé d'abord, sans que, dans la première confusion des idées et des choses, on sache nettement ce qu'on y substituera. Les uns, renfermés inflexiblement dans le principe absolu, et en ce sens irréalisable sur la terre où tout est relatif, rêvent l'impossible; les autres se divisent sur la mesure des modifications nécessaires pour le rendre praticable, et tous sur les moyens d'opérer la transformation, quelle qu'elle soit.

De là des hésitations, des conflits, des difficultés de mille sortes, des tentatives partielles mal combinées et mal conduites, qui, échouant plus ou moins, troublent les convictions, suscitent le doute, fatiguent de la guerre originairement entreprise avec enthousiasme. On se retire, on s'isole, on sépare sa cause de la cause commune ; le

calcul succède à la foi, et l'égoïsme au dévouement.

D'ailleurs, en toute révolution, il se produit une race perverse, qui, se parant d'un faux zèle, la suit, à distance toutefois, sans se commettre, et, après le combat, quand le peuple se repose, s'empare de sa victoire, en dénature les conséquences, ramenant, sous d'autres formes, avec hypocrisie d'abord, puis avec audace, les abus qu'il avoit cru détruire, les outrant même, parce que ces fils de la corruption, engeance bâtarde des derniers Darvands, n'aspiroient, dans leur feinte colère contre l'injustice, qu'à la déplacer à leur profit, qu'ils ne haïssoient pas la tyrannie, mais envioient le tyran.

Cependant, malgré les obstacles qui retardent le progrès, il ne laisse pas de s'accomplir irrésistiblement, aussi bien dans l'ordre pratique, que dans l'ordre des idées. Si, portée en avant par chaque révolution qu'a préparée le mouvement général des choses, la société ensuite retourne en arrière, jamais elle ne rétrograde jusqu'au point d'où elle étoit partie. Une certaine notion plus exacte du juste, un certain sentiment plus parfait du droit, restent ineffaçables au fond de la conscience et de la raison publique, et toujours le

peuple conserve une portion de la liberté qu'il avoit conquise, et s'en sert pour reconquérir celle dont les traîtres l'ont dépouillé. C'est une affaire de temps, et le temps qui se calcule en des limites si resserrées pour les individus et pour les nations mêmes, n'est rien pour l'humanité qui grandit et ne vieillit point. Compare son état présent à son état originaire, et vois l'espace qu'elle a parcouru. Sous un ciel pur, ou sous des nuées sombres, à travers les plaines verdoyantes ou les marais fétides, elle marche d'un pas continu, quoique inégal, vers le terme divin qui l'attire.

La science, qui maintenant se développe en dehors du dogme, contribuera plus tard au développement du dogme même. Car la Création, mieux connue dans ses lois immédiates, oblige à remonter aux lois supérieures d'où dérivent celles-ci, et, de cause en cause, conduisant à la Cause première, aide à concevoir ce qu'elle renferme d'essentiel dans son unité. Quoi que plusieurs aient pu quelquefois se persuader, la connoissance de l'infini et celle du fini, qui n'a sans lui aucune raison d'être, sont inséparablement liées pour les créatures.

La science, en outre, accroît incessamment la puissance de l'homme, lui soumet la nature,

domptée par les forces de la nature même. Que si, oubliant ses vraies destinées, il s'absorbe en elle, dominé par ses convoitises, qui le poussent à produire toujours plus pour jouir toujours plus, cela même est, quant au résultat matériel, distinct du vice moral, une des conditions du progrès futur.

Tout progrès, en effet, se résout dans l'extension de la liberté, car le progrès ne peut être conçu que comme un développement plus libre ou plus complet des puissances propres des êtres. Or, dans l'ordre social, nulle liberté sans propriété : elle seule affranchit pleinement l'homme de toute dépendance. Pour que les hommes, relevés de l'esclavage légal, mais asservis par leur position précaire à d'autres hommes, prennent possession de la liberté à laquelle ils ont un droit imprescriptible, il faut donc qu'ils acquièrent une propriété réelle, et conséquemment que la masse des richesses produites, équitablement répartie, suffise à l'affranchissement général. Aucune société n'en est là encore, et aucune société n'y arriveroit jamais, si le mépris, commandé d'ailleurs en une certaine mesure, des biens matériels, détournant les nations des travaux relatifs à l'existence terrestre, les jetoit dans les voies d'un spiritualisme exclusif, qui, par la direction toute mystique im-

primée aux pensées, aux désirs, aux sentiments, à l'activité commune et individuelle, détacheroit trop de la vie présente, rendue stérile dès lors à l'égard d'une des fins principales de l'humanité.

L'ardeur de produire qui t'effraye, bien que viciée dans son principe, et détestable dans ses conséquences actuelles de corruption profonde, de dur égoïsme, d'odieuse tyrannie, aura donc cependant pour effet de réaliser une des conditions de la liberté future, lorsque, ranimés par la foi au dogme, ancien et nouveau tout ensemble, qui se forme en secret, les peuples maintenant semblables à ces malheureux ensevelis dans les entrailles du sol qu'ils fouillent péniblement à la sueur de leur front, revoyant enfin la lumière, procéderont au juste partago de la richesse accumulée.

Ainsi, concourant à leur insu aux bienfaisants desseins d'Ormuzd, la cupidité même et toutes les viles passions dont le spectacle attriste tes regards, préparent au genre humain un âge plus heureux. Sans que pour cela les méchants soient justifiés en aucune manière, leur action, impuissante contre les lois qui régissent l'univers, trompe toujours les calculs et l'espoir des Darvands. Le mal ne sort jamais indéfiniment du mal, et, sous la main du Pouvoir suprême, il sert finale-

ment au triomphe du bien. Lorsque les vapeurs des lieux bas s'épaississent entre la terre et l'astre qui la vivifie, la jeune plante croît dans l'ombre, et y nourrit de sa sève qu'épuiseroit une chaleur trop vive et un développement trop hâtif, le frêle germe des fruits qui mûriront un jour au soleil.

XIX

SREOSCHOCK[1] A ZARETCH[2].

Remarques-tu, Zaretch, l'inquiétude universelle qui a saisi les hommes, l'agitation fébrile qui leur ôte le sommeil, les sauts et soubresauts de leur pensée souffrante, les convulsives angoisses de leurs désirs sans but, les frémissements, les palpitations de leur chair et de leur âme? Voilà où j'ai su les amener, individus et peuples. Pour eux nul repos : le travail après le travail, la fatigue après la fatigue, un stérile mouvement qui renaît éternellement de soi-même.

Combien parmi nous se vantent, qui n'ont rien, certes, de comparable à présenter au chef des Dews! J'aime à croire qu'en son cœur il apprécie mon œuvre, et j'aimerois aussi qu'elle obtînt ton approbation; elle me flatteroit, je le confesse.

---

[1] Qui ôte le repos.
[2] Qui gâte le bien.

XX

ZARETCH[1] A SREOSCHOCK[2].

Tu as, en effet, quelque raison de t'applaudir, d'être satisfait de toi. J'en conviens, le monde paroît peu à l'aise, et les hommes dorment mal aujourd'hui. J'avouerois même, pour te complaire, qu'ils ne dorment pas du tout, si ce qu'ils font et disent et pensent ne ressembloit tant à des rêves, et aux rêves les plus creux, les plus fous, que j'hésite à me prononcer sur ce point délicat.

Veux-tu, Sreoschock, que je m'explique franchement? Je ne doute point de tes succès, et encore moins de ton zèle; mais je n'ai pas une haute idée de ton patient. Je crois voir sous ta main une grenouille écorchée. Tu la galvanises, elle remue les pattes. Quoi de plus simple? Cependant l'expérience est drôle, et puisqu'elle t'amuse, je t'engage à la continuer.

[1] Qui gâte le bien.
[2] Qui ôte le repos.

XXI

MEDIOSCHEM[1] A MITHRA[2].

Je plains, Mithra, en ce moment surtout, ceux de nos frères à qui le soin des hommes a été confié. Leur lutte contre les Darvands, pleine de vicissitudes, ne leur laisse aucun repos : et que de désordres leur vigilance, si active cependant, ne sauroit prévenir ! Quel regret douloureux de voir si souvent leur travail sans fruit et leur amour stérile !

Notre tâche à nous, chargés par Ormuzd de maintenir dans le monde inférieur l'empire des lois saintes en vertu desquelles tout subsiste, est bien moins rude, ou plutôt elle n'a rien que de

[1] Qui donne la verdure.
[2] Qui rend la terre fertile.

doux ; car les êtres sur qui nous veillons se prêtent sans effort, par l'impulsion de leur nature même, à ce que l'ordre exige d'eux. Nous n'avons à combattre que la seule action des Darvands, toujours vaincus quand la créature dont ils conjurent la perte ne se fait pas elle-même leur complice.

Que Khiveh[1] répande sur les campagnes sa malfaisante haleine, qu'il y flétrisse la vie et y glace le mouvement, bientôt tout renaît, reverdit, palpite ; bientôt sont effacées les traces livides du passage de l'immonde Daroudj.

Unis par nos fonctions, Goscheroun[2], Eïathrem[3], Tachter[4], Mediozerem[5] et moi, le temps pour nous s'écoule dans un enchantement continuel.

Loin des lieux où fermentent et bouillonnent les passions humaines, rarement l'aspect du mal vient troubler la joie pure dont nous pénètre incessamment le spectacle de la Création. Que la Nature est belle, ô Mithra ! que ses secrètes puissances sont fécondes, et ses industries merveilleuses, et ses harmonies ravissantes ! On croit la

[1] Qui attaque les plantes et les troupeaux.
[2] Qui a soin des troupeaux.
[3] Qui fait croître les fruits et les jeunes animaux.
[4] Qui veille à la pluie et à l'entretien des fleurs.
[5] Qui donne le lait.

connoître, on croit avoir descendu dans ses profondeurs, et c'est à peine si, après de longs âges, on en a seulement effleuré la surface. L'intarissable vie qui s'épanche de son sein, revêt des formes dont la variété exprime au dehors les pensées d'Ormuzd, inépuisable comme elles. Incarné ainsi dans son œuvre, nous y contemplons les richesses cachées de son être infini, qu'il manifeste dans l'espace et le temps aux regards de ses créatures par un développement éternel. Chaque nature vivante, chaque brin d'herbe, chaque gouttelette liquide, chaque atome gazeux, le révèlent partiellement; chaque couleur est un reflet de sa splendeur interne, chaque son un écho de sa voix.

Lorsqu'au milieu des mondes qui parcourent, voyageurs célestes, les plaines sans bornes de l'immensité, la terre nous apparut pour la première fois, ce n'étoit qu'une légère vapeur où se jouoit une lumière diffuse. Peu à peu nous la vîmes, tendant vers un centre commun, se condenser; un travail mystérieux s'opéra dans les entrailles du globe naissant; il se recouvrit d'une enveloppe solide, que baignoient et pressoient les ondes mobiles d'une vaste atmosphère. Des plantes de toute forme et de toute grandeur brodèrent de leurs fils déliés et de leurs hautes tiges ce premier

vêtement. Puis, dans les eaux, les prairies, les bois, pullulèrent les êtres animés, selon leurs espèces innombrables, de l'imperceptible infusoire aux reptiles gigantesques.

Et le temps couloit, et les générations de ces êtres végétants, respirants, entassoient leurs débris en couches épaisses, mêlées aux successives formations qu'une force intérieure ajoutoit à l'écorce terrestre primitive. De prodigieux mouvements en changeoient périodiquement la face. Les mers émues dans leurs abymes, envahissant les continents, leur lit desséché exposoit aux yeux des continents nouveaux, du sein desquels montoient, comme soulevées par une main puissante, des chaînes de montagnes qui se croisoient et s'entrelaçoient en mille directions diverses. Et l'atmosphère aussi, associée à ce travail universel, se modifioit dans ses éléments, et la vie se transformoit ainsi que le bourgeon se transforme en fleur, et des organismes plus complexes, des êtres plus parfaits venoient, aux rayons de l'astre enflammé qui dissipe les ombres et tire de leur engourdissement les germes assoupis, s'épanouir à l'existence.

Qui pourroit raconter dans ses détails cette magnifique évolution, en rappeler toutes les phases,

liées l'une à l'autre par d'insensibles nuances, comme l'aube et le crépuscule lient le jour à la nuit ? Incapable de comprendre, enivré d'amour et d'admiration, l'esprit se perd dans une muette extase.

Sur les pentes des monts, au fond des vallées, le long des fleuves rapides, près des rivages de l'Océan qui brise contre de noirs rochers, ou glisse sur la plage, partout des bruits vagues, mystérieux, des voix pleines d'émotion, retentissement intime des êtres, des formes tour à tour frappantes de majesté et séduisantes de grâce, des teintes où se fondent et les plus vives et les plus douces couleurs, des contrastes, des mélanges indéfinissables de lumière et d'ombre, des souffles odorants, des effluves aériens, saisissent les sens et ravissent l'âme et la pénètrent, comme une vivante exhalaison de la source infinie où chaque créature désaltère, avec une volupté sainte, la soif du bien que celui qui est le Bien même, le Bien substantiel, illimité, a mise en elle.

Des solitudes glacées qu'illuminent de ses lueurs changeantes un soleil fantastique, aux régions préférées d'Atar[1], une infinie diversité de

[1] Qui entretient le feu.

scènes, d'aspects harmonieusement unis, offre à l'œil fasciné des merveilles sans cesse renaissantes. Ici le calme et le silence, nul mouvement, le sommeil profond de la Nature enveloppé de son manteau de neige : là des flots d'une lumière ardente, des nuées fécondes, des forêts, des savanes verdissantes, d'où s'élève, comme un hymne perpétuel, le murmure confus de myriades et de myriades d'êtres, une poussière dont chaque grain s'anime, une vie qui déborde de toutes parts.

Et ce monde si splendide, cette nature si riche et si variée, varie encore suivant les phases de l'astre qui tantôt l'inonde de ses clartés, tantôt en se retirant la couvre d'un voile opaque, dont la vierge des nuits, dans sa course rêveuse, soulève mollement les bords. A mesure que se succèdent Havan, Rapitan, Odiren, Oschen [1], des perpectives diverses se déploient, elle s'étendent ou se rétrécissent, les objets se transforment et créent pour l'œil, pour l'ouïe, pour tous les sens comme pour la pensée, de nouvelles harmonies et des jouissances nouvelles.

Ainsi se passent, ô Mithra, en des joies ra-

[1] Génies qui président au lever du soleil, à l'heure du midi, au coucher du soleil, à l'heure de minuit; c'est-à-dire qui veillent sur les choses de la terre pendant ces différentes parties du jour.

vissantes, les jours qu'Ormuzd nous a départis sur cette terre, où sa puissance et sa bonté se révèlent si merveilleusement, et qui n'est qu'un atome dans son œuvre. Qu'il soit béni de ses créatures ! Que les plus abaissées le chantent dans leur langue ! Que celles qu'il a douées plus abondamment fassent monter vers lui leurs louanges reconnoissantes ! Que de leur âme palpitante d'amour s'exhale sans fin le céleste, le pur Honover !

XXII

ASTOUÏAD[1] A EGHETESCH[2].

Il m'est revenu que les Izeds s'applaudissoient insolemment de l'ordre qui, disent-ils, règne dans le monde inférieur soustrait par eux à notre action; qu'ils triomphoient avec orgueil de cette victoire remportée sur les fils d'Ahriman. Qu'y a-t-il en cela de vrai ?

Vois-tu, Eghetesch, je me défie de plusieurs des nôtres, et je m'en défierois bien davantage, si leur nature, qu'après tout ils ne peuvent changer, ne me rassuroit. Ils veulent le mal, ils l'aiment, mais ils n'en ont pas assez le zèle. Il y en a de légers comme Zaretch, qui rient de tout, qui se moquent de tout, et d'indolents, comme Akouman, enseveli dans son inertie, n'en sortant que pour étaler sa vaste insuffisance, commencer et

[1] Qui ne pense que le mal.
[2] Génie de la corruption du cœur.

ne finir jamais, se jouer avec le rien et se trémousser dans le vide. Pourtant, ce sont là des chefs. Le conçoit-on? Il y a des moments où je soupçonnerois, je crois, Ahriman lui-même.

Te le confesserai-je aussi? Quand je regarde la foule des Dews, j'éprouve un sentiment dont j'ai peine à me rendre compte, quelque chose qui me chagrine et qui m'humilie; car enfin ils sont de notre race; entre eux et nous, il n'existe guère que des différences de degré. Or, plus je les observe, plus il me semble qu'hébétés par leur fidélité même aux inspirations de celui dont ils émanent comme nous, ils n'ont qu'une sorte de vie sourde et qui va sans cesse s'abaissant. Plongés dans la sensation, ils s'y endorment, s'y figent: leur intelligence affoiblie a je ne sais quoi d'épais, d'obscur, d'obtus; et plus ils descendent, plus, satisfaits d'eux-mêmes, ils s'admirent avec une plénitude de confiance imbécile, qui amuseroit prodigieusement si, par un retour de la pensée, on ne songeoit aux conséquences, si l'on ne se demandoit à quel point ce suprême ridicule, cette dégradation réelle, inaperçue de ceux qu'elle atteint, peut tenir à l'essence de leur être, à l'essence même du mal; et ceci nous touche d'assez près pour mériter qu'on y réfléchisse. Qu'en dis-tu?



XXIII

EGHETESCH [1] A ASTOUÏAD [2].

A quoi bon, Astouïad, s'inquiéter des vaines questions qui tracassent ton esprit? Où mènent-elles? Et que gagneras-tu à tant subtiliser? Nous sommes ce que nous sommes, voilà tout ce que je sais, et peu m'importe le reste. Chaque ordre d'êtres a sa nature ; la nôtre me plaît telle qu'elle est. Penser un peu plus, le bel avantage! Près de la pensée, n'y a-t-il pas le souci? Jouir, jouir, c'est ce qu'il me faut, c'est ma science, ma sagesse, je n'en connois pas d'autre, et celle-ci me suffit amplement. Or, on ne jouit que de ce qu'on

[1] Génie de la corruption du cœur.
[2] Qui ne pense que le mal.

sent. Vive donc la sensation! Elle abêtit, eh bien, la bête qui jouit et s'en tient là vaut mieux que l'Amschaspand tout enflé d'une morgue pédante, qui se creuse la cervelle sur le pourquoi et sur le comment, et je la préfère quant à moi.

Pour ce qui est du monde inférieur, du monde au-dessous de l'homme, il se peut que les Izeds aient quelque lieu de n'être pas mécontents. Nous n'y avons que peu de prise, il échappe à notre influence directe. Les êtres qu'il renferme, sans liberté, sans initiative, y sont comme rivés à leurs lois, entraînés par elles invinciblement dans la voie qu'elles leur tracent, et ces lois puissantes résistent à notre action avec la force de la nécessité même. Tenter et tromper ce sont nos moyens; ils nous manquent ici. Accuse donc les choses, et non les Darvands, qui ne sauroient, quoi qu'ils fassent, en changer l'essence.

Tout ce qui nous est possible, c'est de détourner ces lois inflexibles à des fins conformes à nos vues, d'en corrompre les effets, de transporter le mal dans le bien même, et l'homme, notre vraie conquête, nous sert pour cela merveilleusement. Usant contre Ormuzd des dons mêmes d'Ormuzd, s'il ne peut troubler l'ordre général et l'harmonie de la nature, il y introduit, grâce à nous, des dis-

sonances notables; des choses bonnes en soi, il fait des instruments de ses volontés mauvaises, il les associe au désordre de ses instincts et de ses penchants pervertis.

Sous ce rapport, la terre en ce moment atteste notre pouvoir comme notre zèle, et si tu la voyois d'aussi près que je la vois, je ne doute pas que tes défiances ne fussent au moins très-atténuées, que tu ne ressentisses un peu de cette âpre volupté qu'éprouve chacun de nous lorsqu'il est frappé d'une odeur de mort.

Ce n'est pas que je me soucie outre mesure de ceux qu'actuellement je justifie. Je n'aime que moi seul, tu le sais, et si parmi les autres, il en est à qui je ne saurois refuser une certaine estime, le reste me paroît une assez piètre espèce, pauvres hères tout bouffis d'une brutale et sotte vanité. Je ne les défends donc que sur un point : imbéciles, soit; niais, ridicules, empâtés de bêtise, noyés dans l'ineptie et s'y gonflant d'un stupide contentement d'eux-mêmes, tant que tu voudras; mais traîtres, non.

Moins courts d'esprit, nous aurions plus de peine à les diriger, à les gouverner et tels qu'ils sont, ils nous servent grandement. Je t'ai déjà dit [1]

[1] Eghetesch à Astoniad ; X.

quel étoit l'état présent de la race humaine, et comment, grâce à moi surtout, nous étions parvenus à l'attirer dans la sphère qui nous appartient. Tu ne pourrois contempler sans joie les progrès rapides de la dissolution dans ce vaste corps, où rien maintenant ne concourant à une fin commune, où tous les liens étant rompus, chaque molécule, pour ainsi dire, s'isole et veut vivre uniquement de sa vie propre, absorbant celle des autres, pour se dilater toujours plus. Famille, patrie, humanité, vieux mots qui ont perdu leur prestige et leur sens. A la place des croyances sur lesquelles reposoit toute société réelle entre ces créatures confiées à nos rivaux, j'ai écrit en leur cœur mon dogme suprême : chacun chez soi, chacun pour soi. N'est-ce rien que cela? Comme le soleil que voilent les nuages, Ormuzd a disparu dans notre ombre. Les hommes aujourd'hui creusent le sol, descendent dans ses entrailles pour y chercher leur Dieu. Ils adorent la matière sous la forme qui pour eux représente toutes les autres. Que leur faut-il? De l'or. Et puis encore? De l'or, et toujours et toujours de l'or. Enviée jusqu'à la fureur, sa possession suscite parmi eux des haines dignes de nous, allume des guerres atroces. Nulle autre pensée, nul autre désir. Honneur, gloire,

conscience, qu'est-ce que cela? combien cela vaut-il? combien cela se paye-t-il?

Il y avoit autrefois des centres appelés nations, où se fondoient les unités partielles; il n'en reste plus que l'apparence, le trompeur simulacre. Les lois, les mœurs, les langues, les traditions, les religions, ont cessé de lier les hommes aux hommes. Nous y avons substitué le trafic : et que fait au trafic tout ce qui jadis constituoit une nation? qu'a-t-il besoin de ce vain attirail dont les peuples s'affubloient si risiblement? Il a besoin de sécurité, d'où qu'elle lui vienne, d'acheter, de vendre, de grossir ses gains, n'importe à l'aide de qui, ou aux dépens de qui. Voilà sa vraie nationalité : et ce principe, Astouïad, ce principe qui fait de l'intérêt la seule règle, le seul devoir, qui renverse de fond en comble les maximes des Izeds, vient d'être par mes soins proclamé solennellement.

Que des débris de ces maximes subsistent encore ici et là, je ne le nie pas; mais confinés dans les recoins de quelques têtes opiniâtres, ce ne sont plus elles qui gouvernent le monde. Nous n'y avons pas seulement répandu les nôtres, nous leur avons créé de puissants soutiens, nous avons organisé le mal.

Livrées à elles-mêmes, les masses, cédant à une espèce d'instinct natif, retomberoient comme naturellement dans l'ordre que nos efforts ont pour but de troubler, de détruire s'il se peut. C'est pourquoi, mettant à profit l'habitude qu'elles ont de se ranger sous des chefs, qui disposent d'elles selon leurs vues, leurs passions, leurs caprices, qui les rendent, chose curieuse, les instruments et les garants de leur propre servitude, nous nous sommes emparés de ces chefs, ce qui nous donnoit tout le reste. Le pouvoir quelle qu'en soit la forme, qu'il réside en un ou plusieurs, nous appartient aujourd'hui partout; et vraiment je ne vois guère ce que nous pourrions souhaiter de plus.

Ici, une classe dominatrice pousse la nation qu'elle opprime au pillage du globe, étend sur les contrées où elle promène son insatiable cupidité, l'esclavage, la ruine, et mieux que cela, une corruption que je me suis plu à cultiver, communiquant par le contact à tous ceux qu'elle approche, l'incurable ulcère qui la ronge; et, pendant qu'elle consume en un luxe effréné le fruit de ses déprédations, elle pousse du pied la multitude dans une sorte de cloaque, où, au lieu du pain qui lui est refusé en échange d'un labeur toujours plus

écrasant, elle a pour se repaître le bruit des joies fiévreuses de ses maîtres et la fumée de leurs festins.

Là, une apparition gigantesque couvre de son ombre triste et noire des régions silencieuses comme un immense tombeau. Chéri de Savel[1] et d'Aschmogh[2], cet être sans nom de qui les Izeds détournent leurs regards avec horreur, broie sous son pied sanglant des millions de créatures humaines soigneusement abruties, pour que la pensée de relever la tête ne leur vienne même pas. Un jour, et jamais ce jour ne sortira de ma mémoire, je l'ai vu dévorer un peuple tout vivant.

Ailleurs, Tarik[3], Boschasp[4] et moi, nous avons établi au-dessus d'une société soumise autrefois plus qu'aucune autre à l'influence de nos ennemis, comme un vaste réservoir de corruption et de mensonge. Coulant de là, par une multitude de canaux souterrains, toutes les basses convoitises, telles qu'une séve vénéneuse, ont peu à peu vicié, pourri cette nation presque entière. Amenée par la ruse et la fourberie où nous la voulions

[1] Génie de la violence.
[2] Celui dont la gloire est la cruauté.
[3] Esprit d'avarice.
[4] Esprit de mensonge.

conduire, indifférente à tout ce qui faisoit jadis sa vie, au droit, au devoir, à l'honneur, aux intérêts de l'humanité et aux siens mêmes en tant que nation, déchue volontairement de son antique grandeur, plongée dans la matière, s'y agitant d'un mouvement aveugle sous l'exclusive inspiration de l'égoïsme dont je suis le père, et dont j'ai su, à force d'astuce, constituer la puissance, tu ne pourrois la contempler sans y reconnoître comme une glorieuse empreinte de ton propre génie et du mien, c'est tout dire.

Sur le reste de la terre, la même action, plus ou moins intense, produit de semblables effets, et tu verrois partout dans l'oubli et le mépris universel des lois d'Ormuzd, dans le relâchement complet de tous les ressorts moraux, dans l'isolement des individus et la guerre sourde qui les divise, les symptômes certains d'une irremédiable dissolution, une sorte de fermentation, de liquéfaction cadavéreuse.

Que tes défiances se calment donc : quelle que soit la sottise, assez apparente, d'un grand nombre des nôtres, leurs ridicules incomparables, leurs gaucheries et leurs inepties, les choses ici vont bien, j'y veille.

XXIV

BAHMAN[1] A SCHAHRIVER[2].

Envoyé, Schahriver, en ce monde des hommes, pour en examiner l'état, je cherche à voir les choses telles qu'elles sont, sans me préoccuper des jugements divers qu'en portent quelquefois les Izeds eux-mêmes, car, dans la Création, tout a plusieurs faces, rien n'est absolu.

Par un effet trop naturel de la foiblesse humaine, les mœurs générales, peu variables au fond, offrent constamment un mélange de vices et de vertus, de bien et de mal, à peu près le même chez tous les peuples, à toutes les époques, les désordres grossiers de la barbarie compensant, à

[1] Génie de la bonté du cœur.
[2] Roi équitable.

tout prendre, ceux qu'enfante une civilisation plus avancée et plus raffinée.

Je ne veux pas dire qu'en certains temps, lorsqu'une nation approche de sa fin, elle ne descende au-dessous d'elle-même et ne présente un aspect plus sombre, des signes manifestes de la maladie qui la tue. C'est ce qu'on remarque dans ces grandes crises où, les religions ayant parcouru le cycle de leur durée, la société, flottante au hasard, manque passagèrement de base et de principe régulateur. Hors de là, si le niveau des mœurs publiques s'élève à raison du progrès continu de l'intelligence, qu'accompagne celui du sentiment moral, la proportion entre le mal et le bien change fort peu dans les masses. La loi devient de plus en plus parfaite, mais les violations de la loi reconnue ne sont pas moins nombreuses.

Ce n'est donc point dans ce genre de désordres inhérents à l'infirmité de la nature humaine, qu'il faut, en observant les sociétés, chercher les symptômes de leur décadence. Mais il est d'autres désordres plus significatifs et aussi plus profonds, bien que d'abord ils ne frappent pas comme une transgression directe de la loi. Tout ce qui relâche les liens de la famille en affoiblit l'esprit, en altère la constitution, a surtout ce caractère. Je ne

parle pas des théories effrontément brutales, qu'engendrent, dans l'absence de tout principe religieux admis, le délire et la corruption d'une pensée sans règle ; ni même, quelle qu'en soit la source, des vices de la législation, contre lesquels quelquefois les mœurs protestent et luttent avec une constance qui honore les peuples. Le divorce exista légalement plusieurs siècles à Rome, avant qu'on y eût vu des exemples de divorce.

L'union naturelle qui forme le mariage se fonde sur des convenances fondées elles-mêmes sur des lois de différents ordres, physiques, morales, auxquelles on ne peut le soustraire sans qu'il ne devienne, par cela même, quelque chose d'également funeste et monstrueux.

Or, aujourd'hui, chez certaines nations que consume la fièvre des jouissances, le mariage n'est plus qu'un calcul, un moyen prompt de s'enrichir, une affaire ; on s'achète, on se vend ; le penchant, l'affection, l'amour pur et saint, le rapport des âmes, étrangers aux motifs qui déterminent le choix, n'entrent pour rien dans cet engagement auguste et mystérieux, transformé en un marché infâme.

Qu'un homme décrépit d'âge, usé de débauche, dépourvu de tout ce qui attire, je ne dis pas

la tendresse, mais le respect, l'estime même, possède une grande fortune, acquise bien ou mal, n'importe, il n'aura pas besoin de solliciter un père, une mère avide, pour consommer une sacrilége profanation ; de jeunes filles ornées de tous les charmes et de toutes les grâces, dans la fraîcheur de l'adolescence, dans la plénitude de la vie, se disputeront le cadavre. L'une d'elles, à force de ruses et de faussetés, s'en empare enfin, et, quelle que soit la dérision des serments prononcés tout haut, l'on s'en va se promettre tacitement à l'autel, d'un côté, de lâches complaisances, ou une jalouse et dure tyrannie, et de l'autre, l'adultère

Tu comprends ce que peuvent être, avec de pareilles mœurs, les relations intimes, la concorde, la confiance mutuelle, l'autorité du père et la révérence des enfants. Là même où des unions plus conformes au lien du mariage et à ses saintes lois ont éloigné de leurs yeux ces indignes scandales, ils ne supportent qu'avec regret le poids de la plus douce, de la plus légère dépendance. Le toit qui abrita leurs premières années leur est comme une sorte de prison. Chacun d'eux, impatient de toute gêne, des simples déférences commandées par la bienséance et par l'opinion, s'en affranchit

dès qu'il le peut, cherchant au dehors une vie plus libre. La famille se dissout. Séparés de demeure, d'intérêts, conservant à peine, pour unique lien, le souvenir toujours plus indifférent d'une commune origine, ses membres dispersés deviennent étrangers l'un à l'autre ; et la tige, nue maintenant, d'où ils se détachèrent, blanchie par l'hiver, battue de ses froides brises, se dessèche tristement dans la solitude.

Toutes les fois qu'après un âge de splendeur et de force, la loi fatale du temps marque le terme d'une société, ce fait se reproduit, quel que soit d'ailleurs le principe de civilisation qui ait présidé à sa naissance et à son développement. Quand la famille se décompose, le mal est à la racine, et la mort menaçante. Un autre signe se joint à celui-là, le mépris de la vieillesse. Il y a dans la vieillesse une grandeur morale, que ne sauroit reconnoître ni sentir un peuple matérialiste. Des organes délabrés, il n'y voit, n'y peut voir que cela. Autrefois elle représentoit la sagesse, l'expérience, les vertus transmises et fidèlement gardées, le devoir accompli ; autrefois elle étoit un véritable sacerdoce. Objet sacré de l'affection des siens et du respect de tous, le vieillard recueilloit, près de la tombe, le fruit d'une vie dont il

n'eut jamais à rougir. Il s'honoroit de ses cheveux blancs, se paroit de ses rides : les traces des ans étoient comme les insignes de sa dignité. On se pressoit autour de lui, on se taisoit pour entendre les paroles qui sortoient de sa bouche, pour écouter cette voix solennelle du passé. Mais qu'importe le passé et ses enseignements à ceux qui, ne croyant qu'à eux-mêmes et y renfermant tout, n'ont de souci que du présent et des jouissances qu'il donne? Un vieillard pour eux, qu'est-ce? Une ruine dont l'aspect importune, quelque chose qui déjà appartient à la fosse, qui attriste, dégoûte et qu'on fuit. Le vieillard, à son tour, pour ressaisir ce qui lui échappe, ce qui seul, à ses yeux aussi, avoit un prix réel, essaye de dompter le temps même, prolonge dans la caducité les prétentions de la jeunesse, en affecte les dehors, se dégradant par le ridicule au-dessous même du mépris dont l'inexorable stupidité de la foule enveloppe tout ce qui n'est pas du pur domaine des sens.

Ce genre de désordres, qui renverse les premières lois de la nature humaine, antérieures à toute forme particulière de société, attaque directement les conditions de l'existence même : car l'homme ne subsiste que par la famille et dans

l'état de famille. A moins donc qu'elle ne renaisse, qu'elle ne se reconstitue sur ses bases éternelles, nulle espérance pour les nations que précipite au sein du chaos un effrayant esprit de vertige : il ne leur reste qu'à mourir.

XXV

ZARETCH[1] A AKOUMAN[2].

Je t'ai dit, Akouman, que, dans sa rare imaginative, l'espèce humaine avoit récemment inventé un système de gouvernement des plus curieux et fort en vogue, car elle aime le nouveau.

Lasse du pouvoir d'un seul, du pouvoir de plusieurs et du pouvoir de tous, de tous moins le vrai peuple pourtant, prolétaires, serfs, esclaves, il arriva qu'un jour elle se trouva frappée d'une illumination soudaine.

Chacun de ces pouvoirs, pensoit-elle, est mauvais en soi, cela est clair, une longue expérience ne me l'a que trop appris. Mais que faire? Quel

[1] Qui gâte le bien.
[2] Qui est tout inutilité.

remède? Comment sortir de là? Car encore faut-il bien un pouvoir, quel qu'il soit. Ah! que je suis bête! Mettons-les tous ensemble, ce sera pour le coup un pouvoir parfait, il n'y manquera rien, les vices disparoîtront corrigés l'un par l'autre, il ne restera que les avantages. C'est cela, c'est cela. Et qu'il m'ait fallu tant de siècles pour m'en aviser! Ah! que j'étois bête!

Toute heureuse d'avoir eu, quoique un peu tard, une fois de l'esprit, la voilà donc à l'œuvre. Elle arrange de son mieux sa trinité de pouvoirs. Elle manipule, elle amalgame en un tout magnifique, royauté, aristocratie, démocratie, investies chacune d'un droit pareil et d'une puissance indépendante. Cela fait, elle leur dit : Vous m'êtes toutes trois également chères, toutes trois vous aurez votre volonté également, complettement souveraine, c'est-à-dire que chacune pourra tout ce qu'elle voudra, c'est-à-dire, pour me faire mieux entendre encore, ne pourra rien, absolument rien, à moins toutefois que, par hasard, les deux autres ne veuillent aussi ce qu'elle veut. De la sorte, vous serez trois et ne serez qu'un; c'est la trinité, c'est le mystère.

Tout acte de gouvernement exigeant ainsi le concours de ces trois pouvoirs, il reste à deviner

comment de l'antagonisme des positions, des prétentions et des intérêts, naîtra l'unité de volonté. Les habiles disent : On transigera. Fort bien ; chacun se relâchera, cédera quelque chose, afin d'obtenir quelque chose : d'où ce résultat, que, par transaction, la loi qui devoit être la volonté de tous, ne sera la volonté de personne. Aurois-tu jamais rien imaginé de mieux?

Je parlois tout à l'heure de l'antagonisme des intérêts, qui pousse chaque pouvoir en des directions opposées. Distinguons cependant.

Tu n'as point oublié qu'au-dessous des trois pouvoirs et de ce qu'ils représentent, il existe une nombreuse multitude à laquelle on a réservé pour sa part le droit d'obéir, le droit de payer, le droit de travailler et de suer, et de peiner, au profit des classes gouvernantes.

Toutes les fois donc qu'il s'agira de grossir ce profit, de préserver de toute atteinte une organisation si utile, de perpétuer un si bel ordre, il régnera entre les pouvoirs le plus touchant accord, et les trois volontés n'en feront réellement qu'une. Mais, sitôt qu'on en vient au partage, adieu cet accord, adieu l'harmonie de la machine ; ces ressorts si doux, si onctueux, commencent à

crier. Ah! quelle musique! et que ne l'as-tu, Akouman, entendue comme moi!

Jaloux l'un de l'autre, tendant à s'absorber l'un l'autre, continuellement en guerre soit ouverte, soit latente, le plus fort enfin dévore les plus foibles, manière toute simple et toute naturelle de mettre un terme aux défiances respectives et aux mutuelles inimitiés. Les peuples alors sont avertis que cette révolution nécessaire et sainte s'est faite uniquement pour leur bien, sans aucun autre but, aucune autre intention, pour les sauver, pauvres petits, de l'oppression que les vaincus faisoient déloyalement et méchamment peser sur eux. Il est bien juste qu'un service aussi éminent soit reconnu, et on les aide, par de bonnes lois, bien méditées, bien libellées, bien appuyées par la persuasive intervention de la gent qui juge, emprisonne, et de la gent qui tue, à le reconnoître généreusement. Vive la liberté!

Un autre moyen, plus sûr peut-être, parce qu'il n'ébranle rien violemment et laisse subsister l'apparence des institutions établies, est la corruption. Un pouvoir en achète deux autres, et, de ses concurrents qu'ils étoient, en fait ses instruments, d'autant plus précieux qu'ils le déchargent, pour un temps du moins, de la responsabilité de ses

actes. Mais il faut pour cela qu'il ait dans ses mains l'administration des affaires et le maniement des deniers publics. N'est donc pas corrupteur qui veut. Pour corrompu, c'est autre chose; le bon vouloir suffit, et il manque rarement. C'est une justice à rendre aux représentants comme aux représentés, et si tu doutes de mon témoignage, interroge Eghetesch[1], il n'est pas suspect.

A travers l'épaisse couche des agents du pouvoir et des privilégiés politiques, la corruption s'infiltre dans la nation entière; elle boit le mal, comme en été la terre boit la pluie. La richesse est le but exclusif où l'on tend, et pour y arriver, nul moyen qui ne soit bon. Ils la poursuivent dans toutes les voies avec un désir forcené. Mais, pour notre plus grand amusement, nous avons arrangé les choses de manière que, pour récompense d'un zèle si actif, si intelligent, d'une passion si noble, ils recueillent tous la servitude, et le plus grand nombre la misère, une misère telle souvent que le monde n'en vit jamais qu'on y puisse comparer.

Finalement, quant aux trois pouvoirs qui le constituent, disent-ils, leur gouvernement n'est

[1] Génie de la corruption du cœur.

qu'une pure fiction, un sot mensonge, une plus dure tyrannie voilée par des mots, un expédient fiscal, une machine à pressurer le peuple qu'on dépouille d'une main, qu'on empoisonne de l'autre, et qui se laisse faire avec une docilité, une mansuétude bien digne assurément de cette race imbécile.

Je ne sache, Akouman, aucune invention que je fusse plus disposé à envier, que celle de ce système devant lequel les nations maintenant se prosternent à deux genoux, les mains jointes, avec une dévote admiration. J'y trouve tout ce qui peut me plaire; il satisfait en moi et le penchant que nous tenons tous de notre nature commune, et mon humeur particulière. Quoi de mieux?

Qu'on me donne un peuple neuf, plein de vie, de séve, et, en moins d'un siècle de bonne et active pratique de ce gouvernement pondéré, comme ils le nomment si plaisamment, je me charge d'en faire un peuple pourri. Mais la bêtise, mais la sottise, mais l'ineffable extravagance de cette absurdité colossale, est ce qui me charme pardessus tout.

J'ai déjà touché ce point, revenons-y encore, car le sujet est inépuisable.

Çà, braves gens, parlez, expliquez-vous. J'aime

à vous entendre, cela m'amuse toujours. Vous vous êtes ennuyés, et je le conçois sans peine, de vos vieilles formes de société. Votre cervelle s'est mise en travail pour en chercher quelque autre : voyons, qu'avez-vous imaginé? —

Oh! pour cela, la plus ingénieuse, la plus fine, la plus subtile chose du monde. Nous n'y mettons point de vanité, il convient d'être modeste, mais vous serez surpris. Individu ou corps, il n'y avait autrefois, en définitive, qu'une volonté, une seule, qui commandât et fît la loi. De là le mal. Une seule volonté! nous l'avons divisée en trois, afin que chacun en eût sa part. N'est-ce pas là une idée? N'en est-ce pas là une? —

Une idée, vraiment, comme on n'en a guères. —

Quand nous disions que vous seriez surpris! —

Pas tant, pas tant, rien ne me surprend de vous. Mais continuons. Qui se ressemble, s'assemble; en supposant donc que la société se groupe tout entière autour de trois centres, chacun de ces centres aura un tiers de volonté? —

Un tiers, ni plus ni moins. Autrement que deviendroit l'égalité? On retomberoit dans l'une des vieilles formes. —

Et ces trois tiers de volonté constitueront trois pouvoirs distincts? —

— Justement, vous y êtes. —

J'aime cette manière de vouloir à trois, elle est nouvelle, elle est singulière. Mais, bonnes gens, dites-moi, qu'en résultera-t-il? —

L'équilibre entre les trois pouvoirs; l'équilibre, remarquez bien, l'équilibre. —

Vous tenez donc beaucoup à l'équilibre? —

Si nous y tenons! —

L'équilibre est sans doute quelque chose de superbe; mais... —

Ah! l'équilibre! —

Rien de si beau, je l'avoue, de si désirable, de si admirable; cependant... —

L'équilibre! —

Il est vrai, cela dit tout. L'équilibre! gardez-le, mes amis, si vous pouvez, ce sera sagement fait. Toutefois vos trois pouvoirs si bien équilibrés, que feront-ils? L'équilibre, si je ne me trompe, c'est le repos. L'action commence à l'instant même où l'équilibre cesse, à cet instant seul. Votre gouvernement ne gouvernera donc qu'en violant, par cela même, sa loi fondamentale, en se détruisant lui-même en tant que conforme au droit. Vivant, ne lui demandez rien, n'en attendez rien; il faut, pour agir, que d'abord il meure, pour fonctionner,

qu'il se détraque. Cela ne laisse pas de me peiner un peu; mais, comme vous l'observez si profondément, l'équilibre!

Encore une question. Pour caractériser votre gouvernement, le distinguer des autres, vous l'appelez représentatif. Qui représente-t-il? et de qui émane-t-il? —

Ce qu'il représente? Eh mais, l'universalité de la nation. D'où il émane? Du peuple, en qui réside la souveraineté inamissible, imprescriptible. —

J'en suis vraiment fort aise. Ainsi les trois pouvoirs émanent du peuple, et ils le représentent. Ainsi tout le peuple concourt au choix de ses représentants. —

Non pas, non pas. Comme vous y allez! Tout le peuple choisir ses représentants! nous n'avons garde. Il est souverain; quant à cela, c'est vrai; mais nous lui épargnons la fatigue d'user de sa souveraineté. Entre nous, d'ailleurs, ses lumières sont si courtes! Nous reconnoissons hautement son droit; on ne dira pas que nous le contestions: il est écrit en tête de nos chartes. Pour ce qui est de l'exercice de ce droit fondamental, inaliénable, nous le restreignons à certaines classes plus éclairées, et qui le prouvent, car, pour en

faire partie, il faut prouver arithmétiquement sa supériorité intellectuelle et morale aussi, évaluée en francs et centimes, système décimal, et duement attestée par le percepteur des contributions. —

Mesure prudente et que je loue fort. De sorte donc que le peuple, source de tous les pouvoirs, n'a aucune action dans l'établissement ni sur la direction de ces pouvoirs qui émanent de lui, qui n'ont d'autorité que celle qu'ils tiennent de lui; de sorte qu'il possède la souveraineté que d'autres exercent sans son aveu, en vertu de leur volonté propre, quelle que puisse être la sienne; de sorte qu'il est tout, en ce sens qu'il n'est rien. —

Ce que c'est que de saisir les choses! D'autres s'y seroient embrouillés; nous nous y embrouillons parfois nous-mêmes, quoique très en règle avec le fisc, quoique très-officiellement enregistrés, par noms et surnoms, sur le tableau des hommes d'esprit. —

Et à bon droit, braves gens, je vous le jure.

Sincèrement, Akouman, n'es-tu pas ravi de cette incomparable espèce?

XXVI

DAHMAN [1] A AMERDAD [2].

C'est, Amerdad, un étrange spectacle et profondément triste, que celui des vieilles civilisations s'écroulant toutes ensemble. Plusieurs fois le passé offrit l'exemple de catastrophes semblables, mais partielles, mais restreintes à une portion du genre humain. Une religion mouroit, et avec elle le système social qu'elle avoit engendré, dont elle étoit le principe de vie, l'âme, pour ainsi dire. En dehors de cette sphère, à la vérité toujours plus large à mesure que l'humanité avançoit dans ses voies, rien ne changeoit. Les socié-

[1] Qui bénit le peuple.
[2] Qui donne l'immortalité.

tés soumises à des lois différentes, demeuroient étrangères à la révolution qui détruisoit, à côté d'elles, un ordre usé, et recouvroit de ses débris le germe d'un ordre plus parfait, comme le soc, en ouvrant et déchirant la terre, recouvre le grain qui donnera en son temps la moisson nouvelle.

Aujourd'hui le même phénomène se manifeste simultanément sur la surface entière du globe. Les peuples épuisés, haletants, ne sentent plus en eux le souffle interne qui les animoit. Ils ne croient plus aux dogmes dont se nourrissoit leur intelligence, à la règle traditionnelle de leurs pensées et de leurs actes. Séparés ainsi de leurs ancêtres, les hommes ne le sont pas moins de leurs fils, à qui, dans leur effrayante indigence, ils n'auront rien à léguer, rien de ce qui unit ce qui est à ce qui fut et ce qui sera, aucunes croyances, aucunes lois certaines, aucun héritage moral.

Dès lors, au milieu des ruines que chaque jour entasse, chacun renfermé dans l'existence que borne la durée du corps, y rapporte tout, se prend à la matière, s'y cramponne, sans autre but de son activité que l'accroissement des jouissances sensuelles ou le développement de la richesse, n'aspirant qu'à sa possession, et ne connoissant pas d'autre bien.

Tournant de ce côté tous ses désirs, toutes ses recherches, toutes ses forces, l'homme agrandit incessamment la puissance qu'il exerce sur le monde inférieur. Il contraint la nature d'obéir à ses volontés, il modifie toujours davantage les conditions du temps et de l'espace, et en abrégeant indéfiniment les distances par la vitesse, tend à se rendre présent à la fois presque en tous lieux : travail sans repos, que lui impose une convoitise jamais satisfaite, qui l'emporte, aveugle et pantelant, dans un cercle fatal, comme la poussière roulée par un tourbillon.

Il subit donc ainsi la peine de son volontaire abaissement moral. Sa cupidité lui est un rude maître ; elle le condamne à des fatigues, à des douleurs inénarrables dont le terme fuit sans cesse ; destructrice du droit, destructrice du devoir, elle change en esclavage et en tyrannie les relations de dévouement, d'amour mutuel, qui devroient, au sein de la famille universelle, unir les frères aux frères ; elle précipite les peuples sur les peuples ; elle livre le monde à la ruse qui trompe et à la violence qui dévaste.

Reconnoît-on là les pensées d'Ormuzd, ses desseins, la conduite de sa Providence sur l'œuvre qu'il n'a créée que pour qu'elle fût, au dehors de

lui, une image, une ombre de son être, l'expression de ses lois internes, un reflet du Vrai et du Bien qui sont en lui, et qui sont lui-même?

S'il m'est permis de chercher à comprendre, autant que le peut un être fini, ses saints décrets, je vois d'abord l'éternelle Justice faisant sortir du mal le châtiment du mal, et les coupables eux-mêmes, ardents exécuteurs de la sentence prononcée contre eux, obéissant à l'arrêt suprême en croyant n'obéir qu'à la passion qui les enivre, s'enfoncer dans le supplice à mesure qu'ils s'enfoncent dans le crime : car la souffrance, déjà si profonde, va croissant de jour en jour avec le désordre.

Mais le désordre même, inévitable conséquence de la nature de l'homme à la fois libre et foible, servira d'une certaine manière au progrès futur de l'humanité, auquel il se lie dans les divines prévisions d'Ormuzd.

Pour que le genre humain devienne ce qu'il doit être, pour qu'il se constitue dans l'unité vers laquelle il tend, il falloit avant tout qu'en ce qu'ils ont d'inconciliable et de contradictoire, les systèmes religieux qui le divisent s'éteignissent, et qu'ils s'éteignissent tous ensemble, afin que, tous ensemble aussi, les peuples se trouvassent préparés à recevoir

une doctrine commune. Il falloit en même temps, pour que cette doctrine pût être acceptée de tous, qu'elle correspondît au génie particulier de chacun, qu'en un mot elle fût le produit de la pensée universelle : d'où la nécessité rigoureuse d'une période intermédiaire entre le passé et l'avenir religieux, le passé et l'avenir social des peuples.

Privés de leurs anciennes croyances d'où dérivoient leurs institutions, ils se détachent dès lors forcément de tout ce qui constituoit leur vie précédente ; et comme rien encore ne remplace ces institutions, ces croyances, qui unissoient les uns aux autres les membres de ces vastes corps, ils ne sont et ne peuvent être désormais qu'un informe assemblage d'individus sans aucun lien.

De là l'égoïsme général et cette fureur de jouir qui saisit nécessairement l'homme lorsque, cessant d'être soulevé au-dessus de la boue de la terre par la foi qui lui montre ailleurs le terme de ses destinées, il y retombe de tout son poids, et perd, avec le sentiment de son origine et de sa fin, celui de ses devoirs ou de ses lois véritables. Alors il se fait en lui comme un mélange extraordinaire de ce que sa nature a de plus grand et de ce qu'elle a de plus infirme. Par un opiniâtre labeur, il a élargi le cercle de son expérience, il a successi-

vement acquis une connoissance plus étendue des phénomènes et de leurs lois immédiates, il a développé sa puissance en développant la science, et cette puissance il ne l'emploie qu'à ruiner ce qui partout subsiste encore de l'ordre antique, à fournir une pâture plus abondante à ses grossiers désirs, à multiplier la richesse, que chacun ensuite, individuellement, s'efforce d'attirer à soi, d'accumuler à son profit, dussent tous les autres expirer près de lui dans les angoisses de la pauvreté et dans les tortures de la faim.

C'est là, certes, un état étrangement désordonné, une hideuse dépravation de l'homme descendu au-dessous de sa nature, qui fait de lui un être social. Cependant, portons nos regards au delà du présent, pénétrons dans les siècles où de nouvelles générations auront succédé à cette génération malade; peut-être y découvrirons-nous la raison cachée, la raison divine des désordres que nous déplorons; peut-être reconnoîtrons-nous qu'au sein même du mal qu'on ne peut nier, repose, inerte encore, une semence de bien merveilleusement féconde.

Frappé comme moi, comme tous les Izeds, de ce mal lamentable, Bahman a reçu de celui qui donne la science et la lumière des enseignements

qui l'ont rassuré [1]. Il conçoit à cette heure comment, de l'insatiable cupidité, de l'ardeur de produire et de jouir, qui plonge actuellement dans la servitude et dans la misère une si nombreuse portion de la famille humaine, naîtra le moyen même par lequel un jour s'accomplira son affranchissement; il conçoit comment le prodigieux travail, l'activité *pénale* qui tend par toutes les voies à la création de la richesse, a pour but final et providentiel la formation du trésor commun, qui servira plus tard à payer le rachat du pauvre et la rançon de l'esclave.

En considérant les mêmes faits sous un autre aspect, la nature subjuguée, les obstacles qu'elle opposoit aux communications des peuples, disparoissant partout devant le progrès de la science; ces mêmes peuples, qu'agitent, il est vrai, des passions avides, effrénées, en contact maintenant sur tous les points du globe, se croisant, se mêlant par les voyages, le commerce, la guerre, travaillant de concert, souvent à leur insu et comme poussés par une inspiration divine, à démolir les derniers restes du passé, ce qui les séparoit irrévocablement, se modifiant l'un l'autre dans leurs

[1] Ascheaching à Bahman; XVIII.

croyances, leurs idées, leurs lois, leurs habitudes, leurs mœurs, leurs langues; l'effusion de la pensée presque aussi rapide que celle de la lumière, par l'imprimerie et par la vapeur, plus rapide même bientôt, grâce à un mobile dont la vitesse inouïe n'a aucuns rapports appréciables avec les fractions déterminées du temps : qui, sous le voile passager de destructions inévitables, ne verroit dans ce mouvement universel et mystérieux une condition du renouvellement auquel aspire l'humanité, une évidente préparation de la grande unité future ?

Comment se formeroit-elle, si les principes de division, qu'engendre la diversité des systèmes religieux, d'où naît celle des systèmes sociaux, n'étoient pas d'abord abolis, abolis indirectement, par une sorte d'action négative, qui, n'attaquant en aucune manière l'intime liberté de la conscience, ne provoque point non plus l'indomptable résistance que toujours elle oppose au prosélytisme dogmatique et intolérant ?

Comment cette abolition nécessaire s'opéreroit-elle sans une réciproque pénétration des peuples, forcés ainsi à des comparaisons qui atténuent leurs préjugés, redressent leurs erreurs, et à des échanges de tous ordres ?

Comment les peuples se toucheroient-ils d'un bout de la terre à l'autre, si la science n'avoit renversé les barrières, longtemps insurmontables, que la nature élevoit entre eux ? si, sous ce rapport et tant d'autres, leur état étoit celui des nations même les plus avancées, il y a peu de siècles encore ?

Comment se chercheroient-ils à de si énormes distances, comment s'exposeroient-ils aux dangers, aux fatigues de ces immenses pérégrinations, comment vaincroient-ils l'inertie qui les fixe sur le sol natal, sans un puissant motif, une impulsion irrésistible ?

Et cette impulsion, que peut-elle être ?

Le zèle des croyances ? nouvelle cause de séparation, d'inimitiés farouches, de haines immortelles. Ce zèle, d'ailleurs, n'existe plus, et s'il existoit, loin d'amener la fusion qu'opérera seule une foi commune, il perpétueroit l'antagonisme des anciennes religions, radicalement incompatibles avec toute espèce d'unité, et qui ne meurent que parce qu'aucune d'elles ne sauroit satisfaire les besoins de la société et la raison humaine, à l'époque présente.

Il ne reste donc que l'intérêt, la passion du gain, qui puisse aujourd'hui rapprocher les peu-

ples, établir entre eux des relations actives et soutenues; et soit pacifiques, soit hostiles, ces relations ont toutes pour effet, non certes de les unir par un lien véritable, mais, au contraire, de consommer la dissolution des liens existants, des opinions, des coutumes, des maximes transmises, des antiques formes de gouvernement. Ce que la conquête épargne, le doute le mine insensiblement : ce que le doute laisseroit debout, la conquête le renverse.

Ainsi l'abjecte cupidité, si funeste dans ses conséquences immédiates, cette aveugle et brutale domination des sens, ce règne de la matière substitué au règne de l'esprit, cet ébranlement simultané de toutes les bases de l'ordre réel, cette extinction presque absolue de tous les sentiments, de tous les instincts élevés de l'homme, tout ce qui semble présager une ruine irréparable, dirigé à une fin directement contraire par l'influence des lois universelles de la Création, concourra providentiellement à la régénération sociale, à la formation de l'unité dans laquelle, selon les desseins d'Ormuzd, le genre humain doit progressivement se constituer.

Ce n'est pas que toutes les nations soient, prochainement du moins, appelées à ne faire qu'une

seule nation, que toutes les fractions de la famille humaine, soumises à des institutions pareilles de tout point, doivent s'organiser sous un même pouvoir. Le temps où sera possible une si complette union, se dérobe aux regards dans un obscur lointain. Mais les nations diverses, liées par des croyances uniformes quant au fond, d'accord sur le droit, sur le devoir, ayant dès lors le même principe de civilisation, au lieu de se repousser, devenues vraiment sœurs, marcheront de concert vers un but commun, le but éternel assigné divinement à l'homme, comme à tous les êtres.

Plus donc on embrasse dans son ensemble ce que les phases de la durée manifestent successivement, plus on admire la suprême Sagesse, qui, ne pouvant prévenir les désordres inhérents à l'état d'une créature imparfaite et libre sans détruire sa liberté même, sait faire du mal inévitable un élément du bien. Ainsi, dans certaines plantes, la sève vénéneuse, peu à peu transformée par une vertu secrète, devient l'aliment qui nourrit.

XXVII

TARIK [1] A BOSCHASP [2].

Je me suis souvent dit, Boschasp, que tu devois, à cette époque glorieuse pour les Darvands, être content de toi et de ceux que tu te plais à guider dans les voies obliques où tout est illusion, et la lumière et les ténèbres, où se croisent, en mille sens divers, au sein des ombres, des rayons fantastiques, semblables aux lueurs errantes qui s'échappent des marais, ou glissent sur les cimetières. Tu as merveilleusement travaillé la parole humaine. Elle est, grâces à toi, devenue le reflet trompeur de la pensée, sa fausse image, le louche symbole de ce qui n'est pas. C'est un beau succès.

[1] Esprit d'avarice.
[2] Esprit de mensonge.

Opposé à notre nature, le vrai nous blesse, nous voudrions le détruire; mais comment? Ne le pouvant, ni toi ni nul autre, tu as, par un trait de génie, imaginé mieux, tu en as fait le jouet de cette idiote créature, que chacun de nous, suivant son caprice, façonne si grotesquement. Je me figure l'étonnement, la stupeur comique des Izeds à l'aspect, flatteur pour leurs soins, de cette brillante progéniture d'Ormuzd, ainsi parée de nos dons; je ris de leur dépit, de leurs larmoyantes cantilènes, de leur confusion, de leur embarras, au milieu de ce complet sens-dessus-dessous. Reines du monde, les chimères volages étalent aux yeux éblouis leurs robes chatoyantes. Hommes et choses, rien qui soit ce qu'il paroît être. La langue farde et déguise, elle détourne de ce qu'elle feint de montrer. Ce qu'on voit, ce n'est pas la réalité, mais son masque. Qu'est-ce aujourd'hui que les religions? Mensonge. Qu'est-ce que la justice, les lois, la politique? Mensonge. Tous mentent, prêtres, rois, grands, petits. Je les trouve même prodigues en ce genre; ils pourroient atteindre leurs fins à moins de frais. Le luxe me choque toujours.

Pendant que tu t'acquittois si heureusement de tes fonctions, tu penses bien que, de mon côté, je

n'ai pas négligé les miennes. Il sied mal de se louer; cependant je puis, je crois, m'applaudir aussi de mon œuvre. J'avois observé que la loi d'Ormuzd tendoit principalement à deux choses : à élever l'homme au-dessus des sens, à le détacher de la matière, pour le transporter en je ne sais quelles régions où resplendit, loin de nous, ce que les Amschaspands, dans leur langage enflé et guindé, appellent le Vrai, le Bien, le Beau : à l'unir étroitement à ses semblables, par une constante disposition à s'oublier soi-même, à subordonner ses intérêts propres à l'intérêt de tous, à vivre enfin d'abnégation, de dévouement, de sacrifice.

Sur cela, qu'ai-je fait? Je me suis insinué dans les cœurs, y jetant d'abord le doute. Qu'est-ce, disois-je, que ce Vrai, ce Bien, ce Beau, invisible, impalpable, que l'on vous vante artificieusement? Où le chercher? où le trouver? On vous leurre avec de grands mots, on vous parle d'esprit : aucun de vous sait-il ce que c'est? Pure bêtise, piége tendu à votre innocence. Demandez plutôt aux savants : ils s'y connoissent ceux-là. Or, après avoir pénétré, sondé, fureté partout et en eux-mêmes, ils ont doctement prononcé cette sentence souveraine : Sur notre honneur et notre conscience,

non, il n'y a point d'esprit. Désabusez-vous donc des sottes rêveries dont on vous berce. Le corps, le corps, on n'est sûr que de lui.

Là-dessus, oreilles de se dresser, bouches de s'ouvrir et de s'écrier sur tous les tons et dans tous les modes : Le corps! le corps! Vraiment, ils nous la donnoient belle, les rusés, avec leur esprit. Nous croirions à l'esprit, nous y croirions, nous! A d'autres, à d'autres!

Ce point gagné, Boschap, le reste est venu de soi-même. Pensées, affections, désirs, tout désormais se rapportant au corps, ayant le corps pour terme, les instincts infinis qu'Ormuzd, je ne sais ni pourquoi ni comment, a mis dans cette bizarre créature, se mêlant, se confondant avec ses convoitises, elle s'est persuadé satisfaire ceux-là en assouvissant celles-ci. Il faut la voir se ruer sur ce que les sens appètent, se plonger au sein de la matière, la saisir, la serrer dans ses frénétiques étreintes, et, après des travaux, des fatigues, des souffrances inouïes, reconnoître qu'elle n'a embrassé qu'une ombre, se sentir aussi pauvre, aussi vide qu'auparavant, et, toujours dupe des mêmes illusions, se condamner derechef aux mêmes souffrances, aux mêmes fatigues, aux mêmes travaux, qui ne sauroient produire que le

même fruit. Est-ce là, pour les enfants d'Ahriman, un triomphe? Et à qui est-il dû principalement, si ce n'est à moi?

Il ne m'a pas suffi, j'ai voulu encore, attaquant le devoir dans sa source, le dévouement mutuel, la loi qui ordonne de s'oublier soi-même pour autrui, ruiner par sa base la société à laquelle président les Izeds, et tout ensemble créer pour la niaise espèce qu'ils protégent un supplice nouveau, et un supplice ridicule.

Pour cela, j'ai joint à la passion effrénée d'acquérir, la crainte, qu'elle implique d'ailleurs, de voir diminuer la possession acquise; j'ai concentré dans cette possession nue, aride, stérile, tous les désirs, toutes les convoitises, de manière que le possesseur, renonçant à en jouir pour les conserver, se privant de tout pour l'accroître, se constituât lui-même, au milieu de ses richesses, dans un état de misère telle qu'on n'en pût imaginer de plus profonde.

Il est vrai qu'en cela les nôtres quelquefois contrarient mon action, en bornent les effets. Je ne m'en plains pas, ils ont leurs motifs, des motifs respectables. Le mal a plus d'une forme, et chacune doit être reproduite. Mais si, de ce côté, je n'obtiens qu'un succès partiel, si beaucoup pro-

diguent, au gré de leurs rêves et de leurs espérances creuses, ce que plusieurs entassent si follement, j'éteins également en chacun d'eux la pitié secourable, la sympathie, l'amour fraternel. Je les endurcis au spectacle des souffrances humaines; je fais plus, je leur inspire la pensée héroïque de spéculer sur ces souffrances mêmes. Regarde-les, Boschasp, tu liras sur leur front : Ennemis! Pas un qui n'envie la part des autres dans les biens destinés à tous, pas un qui ne voulût l'attirer, l'absorber, se la rendre exclusivement propre, pas un qui, plein de soi, ne compte pour rien tout le reste.

Ce sont là, ce me semble, des résultats assez positifs. Amener l'homme à descendre volontairement des hautes régions où le fixoit sa nature, dans les abymes du monde inférieur, pour y chercher, avec une ardeur aveugle, ce qui n'y est pas; à se torturer lui-même, à combattre opiniâtrement le principe de sa vie, en rompant les liens nécessaires qui l'unissoient à ses semblables, en faisant le vide autour de lui : qui pourroit, parmi les Darvands, s'enorgueillir d'une plus belle victoire?

Fort bien, dira-t-on peut-être, mais le vaincu n'est qu'un sot. — Oh! pour cela, j'en conviens.

XXVIII

BAHMAN[1] A ASCHESCHING[2].

Immortel Saint, toi qui contemples perpétuellement le vrai dans son principe vivant, infini, éternel, quelle pitié tu ressentirois, si, abaissant tes regards sur ce point de l'univers, tu voyois avec combien de peine l'être à qui Ormuzd l'a donné pour demeure, s'élève vers la source indéfectible de la lumière, par quelles voies laborieuses, par quelles phases obscures il doit passer pour y parvenir.

Tourmenté du besoin de connoître, l'homme, dès l'origine, pénétrant au delà des simples phé-

[1] Génie de la bonté du cœur.
[2] Qui donne la science et la lumière.

nomènes, s'est efforcé de comprendre, de remonter des effets aux causes, et de cause en cause, à la Cause première, de concevoir les lois générales du monde et ses propres lois. C'étoit une conséquence nécessaire de sa liberté, car comment pourroit-il obéir librement à des lois inconnues de lui ? Et d'ailleurs, naissant perfectible, puisqu'il naît intelligent, il falloit que continuellement il avançât dans la connoissance, indispensable moyen du progrès, et le progrès même dans celle de ses branches à laquelle se rattachent toutes les autres.

Instituteurs des peuples dont ils résumoient la vie intellectuelle et morale, de puissants génies fondèrent, à mesure que se développoit l'humanité, des systèmes sociaux, à la formation desquels concoururent deux éléments inséparables à ces premières époques, la religion et la science. En effet, tout alors émanoit du sanctuaire et y revêtoit une forme sacrée. La terre, jeune encore, tressailloit au contact du souffle divin. Les hommes, plongés dans la nature, y sentoient partout l'action immédiate de l'énergie créatrice, l'esprit insaisissable qui, sous leur enveloppe corporelle, anime les êtres et féconde la matière inerte.

Toutefois ces lumières primitives étoient mêlées de grandes ténèbres, d'où sortirent de grands éga-

rements. Ils amenèrent peu à peu la mort des sociétés dans lesquelles ils se produisirent. Le dogme perdit son autorité, on cessa d'y croire. Aux religions du passé succédèrent d'autres religions moins imparfaites, plus en harmonie avec le développement, qui ne s'arrête jamais, de l'intelligence et de la science; et ces religions diverses, unes par leur racine, quelque opposition qui les séparât, marquoient seulement, dans le cours des âges, les différents degrés de ce développement même.

Toutes n'ont point eu la même durée, parce qu'à raison de causes très-complexes, le progrès ne s'accomplit point en tous lieux uniformément. Aujourd'hui, sous ce rapport, le genre humain se groupe autour de quatre centres principaux. Quatre systèmes religieux avoient enfanté autant de civilisations à beaucoup d'égards dissemblables. Chacune d'elles a eu sa période plus ou moins longue de force et de gloire. Maintenant toutes déclinent, toutes penchent à la fois vers une ruine prochaine, et déjà, pour plusieurs, presque consommée : spectacle plein de graves instructions et qui tient les Izeds eux-mêmes, en quelque sorte suspendus entre l'espérance et la crainte.

A l'extrémité de l'ancien continent, un vaste

empire, pétrifié depuis des siècles, sans vie interne, enveloppé de ses antiques institutions comme d'un linceul, pareil à la cendre qui simule l'homme au fond des tombeaux, n'attend pour disparoître que la main qui touchera cette poussière.

Une autre race, dont le berceau se dérobe à l'œil dans la nuit des temps, race inventive et contemplative, douée du double génie de la pensée et de la poésie, du sentiment de la nature et d'une aspiration véhémente à l'invisible unité qu'elle manifeste en la voilant, après une suite de travaux immenses, après avoir, avec une vigueur de conception incomparable, créé un ensemble gigantesque de doctrines qui étonnent l'esprit par leur hardiesse, éblouissent l'imagination par les formes splendides qu'elles revêtent, fondé sur ces doctrines, la législation la plus étendue dans ses prévoyances, l'organisation la plus compacte qui ait existé jamais; cette race extraordinaire, opiniâtre et douce, attachée jusqu'au fanatisme à ses dogmes, ses coutumes, ses institutions, a perdu le sens des uns, et sous la domination étrangère qui la modifie graduellement, voit chaque jour les autres s'évanouir comme un rêve.

Ce vaste système religieux et social étoit encore

dans toute sa force, lorsqu'il eut à lutter contre une opposition violente, née en partie du vague sentiment de l'égalité et de la liberté humaine. La nouvelle doctrine fut vaincue au-dedans de la société dont elle renversoit les fondements, mais elle se propagea au-dehors, sans néanmoins opérer nulle part de révolution politique. Avec une morale généralement pure, éliminant dès l'origine toute réalité concevable, elle se perdoit, pour parler ainsi, dans le mysticisme du néant. Les peuples la tournèrent à l'idolâtrie de l'homme. Ni de l'un, ni de l'autre il ne put sortir de véritable civilisation. Quand le souffle de l'avenir passera sur l'Orient, il l'emportera comme une nuée légère.

A une époque peu reculée, le glaive avoit propagé dans le monde une religion abstraite et sensuelle, ennemie de tout ce qui altère la notion radicale de l'Être infini rigoureusement un, et, en même temps, stérile pour la raison qu'elle fixe sur l'idée simple de cette unité absolue de laquelle on ne peut rien déduire, détruisant ainsi toute liaison entre la Cause première et ses effets, entre l'univers et son Auteur, par conséquent toute science, tout progrès.

Ce système incomplet, et néanmoins supérieur

aux croyances grossières auxquelles chez plusieurs peuples il se substitua, aboutit forcément à un fatalisme incompatible avec l'exercice persévérant de l'activité humaine. Aussi, l'enthousiasme éteint et avec lui l'esprit de conquête, ces nations si ardentes s'assoupirent dans un mol repos, le cimeterre échappa de leurs mains, et désormais, du sein de leur ignorance superbe et de leurs voluptés paresseuses, elles purent contempler la décadence, maintenant parvenue à son dernier terme, de la puissance devant laquelle le tiers du globe avoit tremblé. La foi, chez elles, presque partout, n'est plus qu'une habitude indolente de l'esprit. De toutes parts envahies par des idées et par des mœurs qu'elles repoussoient, elles se dissolvent visiblement. Bientôt elles n'offriront que des débris inertes, matériaux préparés pour la construction de la grande société future.

L'Occident a vécu, s'est développé sous l'influence d'une religion antérieure à celle que je viens de peindre, et qui la surpasse de beaucoup par la profondeur de son dogme et la perfection, la fécondité de son principe moral et des préceptes qui en découlent. L'humanité lui doit les plus précieux de ses progrès. C'est elle qui, la prenant avec amour dans ses bras de mère, l'a

portée sur le seuil de l'avenir magnifique où germent pour elle, dans les ombres divines qui recouvrent la pensée d'Ormuzd, des biens et des gloires inconnues.

Toutefois cette religion, si au-dessus des autres, est usée elle aussi dans sa forme présente. Rien de ce que produit le temps n'échappe aux conditions du temps. La vérité nouvelle, plutôt pressentie qu'aperçue clairement, se cache d'abord sous d'obscurs symboles, et toujours en naissant elle est enveloppée, comme l'enfant de ses langes, de quelques erreurs du passé. Après une période de croyance naïve, on commence à les discerner, principalement par leurs conséquences. La foi se détache d'elles, mais lentement, mais difficilement, car elles se sont intimement unies à la vérité même dans l'ensemble systématique de la doctrine reçue, elles ne forment avec elle qu'un seul tout en apparence indivisible; et, de plus, cette doctrine, incarnée dans une institution extérieure, est devenue la base de la société, qu'on ébranle dès-lors en l'ébranlant. Que si encore on joint à cela la résistance des intérêts liés à cette institution affermie par les siècles, on concevra combien la transformation, certaine pourtant, doit être longue.

En des temps éloignés déjà, de vastes scissions s'opérèrent dans ce grand corps, et la dernière qui provoqua des luttes acharnées, sanglantes, eut surtout ceci de remarquable, que le principe soutenu par les dissidents contenoit implicitement la négation de la doctrine même qu'ils prétendoient seulement réformer. Il donnoit pour fondement à la foi divine, absolue, infinie, la raison humaine essentiellement finie et faillible dès-lors : contradiction immense qui devoit enfanter une incrédulité profonde, ou un fanatisme insensé. Il engendra effectivement tout d'abord l'un et l'autre. Le doute se propagea jusque dans le sein même de l'institution mutilée par les novateurs, et en mina sourdement la base. A ceux qui l'attaquoient elle avoit opposé la violence, la persécution, la terreur des supplices : étrange moyen, certes, pour ramener à soi les convictions qui l'abandonnoient. Plus tard, avertie par l'expérience, elle comprit qu'il falloit s'adresser à l'esprit pour convaincre l'esprit. Elle essaya donc de se prouver. Mais c'étoit là s'abdiquer elle-même, c'étoit soumettre son autorité, à l'autorité de la raison, descendre des hauteurs d'où elle dictoit ses lois aux hommes prosternés et muets, renoncer au droit de commandement et

reconnoître un juge. Elle venoit de décider contre elle-même la vraie, l'unique question ; le reste n'étoit qu'une affaire de temps.

Elle alloit, en effet, s'affaiblissant toujours, perdant toujours quelque chose de son ascendant et de cette confiance en soi qui est la première force. Elle cesse alors de combattre par le raisonnement. Lasse des imprudentes discussions où la victoire pour elle n'eût encore été qu'une défaite, asservie par les puissances mêmes autrefois abaissées devant elle, ne rencontrant presque de toute part que l'indifférence avec une sorte de pitié méprisante, sans action réelle sur les peuples que l'habitude retient encore extérieurement sous son pouvoir dépouillé de tout prestige, elle se tait, elle ne défend plus que sa vie matérielle. Le sacerdoce déchu devient pour ses chefs un moyen d'ambition terrestre, pour les autres un métier. Étrangère au mouvement des choses, au monde qui cherche à naître, celle qui jadis guidoit le genre humain, ne le suit pas même dans les voies où le pousse une main toute-puissante. Assise sur les ruines du passé, elle ramasse autour d'elle les reliques telles quelles de son ancienne grandeur, les débris de sa richesse, suaire splendide où il semble qu'aux approches du mo-

ment suprême, sa seule pensée, son seul désir soit d'être enseveli.

Ainsi, partout des semences de mort, partout des funérailles. Mais ce qui meurt, ce n'est pas l'homme à peine à l'entrée de sa carrière ; ce n'est pas la religion, fille immortelle d'Ormuzd, mais, en chaque lieu, sa forme passagère, ce qu'avoit amené le temps, ce qu'il emporte. Pour elle, comme pour le genre humain, il n'y a point de sépulcre.

XXIX

ASCHESCHING [1] A BAHMAN [2].

Demeure, Bahman, ferme dans ta foi en l'avenir de l'humanité. Elle ne finit point, elle renaît. Sa défaillance n'est qu'apparente. Elle ressemble à ces fleurs qui replient leurs corolles pour accomplir dans l'ombre l'acte mystérieux qui renouvelle la vie.

Lorsqu'Ahriman croit avoir vaincu, c'est alors que les Amschaspands, au pied du trône d'Ormuzd, abreuvés de sa lumière, célèbrent dans leurs chants, répétés de monde en monde, le triomphe de l'Être trois fois saint.

[1] Qui donne la science et la lumière.
[2] Génie de la bonté du cœur.

XXX

SAPANDOMAD [1] A ARDIBCHESCHT [2].

Je sais, ô pur Esprit, combien en ce moment les Izeds déplorent l'affoiblissement de la foi sur la terre. Attirés par une sorte d'instinct divin autour de quelques sanctuaires révérés, les hommes, pressés du besoin de croire, y recevoient jadis avec simplicité les enseignements qui les unissoient dans la communion d'une même doctrine et d'une même loi. Cette loi cependant, et cette doctrine, diverses selon les lieux, ne formoient dans le genre humain que des unités partielles, lesquelles, loin de tendre l'une vers l'autre pour se fondre en une seule, se repoussoient

[1] Sainte soumise. Génie de la terre.
[2] Pureté excellente.

mutuellement et constituoient les peuples en un état de réciproque opposition, de permanente hostilité et de haine irréconciliable. Ce fut toujours, saint Amschaspand, l'une de mes douleurs les plus vives.

En ces premiers temps, si la raison aspiroit à connoître, si quelque chose déjà l'attiroit dans les routes étroites de la science, l'âme jeune encore cherchoit surtout la croyance qui ouvre devant elle des horizons sans bornes, la joie enivrante de flotter et nager dans le vague mystère de l'infini. Plus tard, il fallut davantage à l'homme, sa curiosité s'éveilla; il voulut savoir, il voulut comprendre. Sa main hardie souleva le voile des antiques sanctuaires, et la foi s'évanouit. A la place du Dieu, il avoit trouvé les ténèbres et le vide.

Non pas que toute vérité fût absente de ces primitives religions; mais, en chacune d'elles, le vrai immuable, universel, étoit mêlé d'erreurs nées de l'ignorance, des vues incomplettes de l'esprit, des passions, de la superstition. C'est là ce que, dans leur cours, les âges ont entraîné, rien autre chose.

Car on ne doit pas se persuader qu'aujourd'hui les hommes, malgré l'apathique incrédulité dans laquelle ils semblent être ensevelis pour la plu-

part, aient détruit en eux-mêmes la notion du Principe éternel de qui tout sort, vers qui tout revient, le sentiment d'un ordre indépendant des phénomènes, au-dessus, sans nulle comparaison, de ce que les sens perçoivent et convoitent. Le doute, si général, si étendu qu'il soit, n'atteint pas le fond de la vérité, impérissable dans la conscience humaine, mais la conception imparfaite ou fausse qu'on s'en étoit formée. Il en résulte néanmoins une sorte d'engourdissement de la croyance entière, une stupeur maladive de l'esprit, et un réel désordre que je n'essaierai point de cacher. Dans sa détermination pratique, comme dans sa sanction, la règle morale est liée à la conception de la loi et des fondements de la loi, conception qui se résout dans celle du souverain Être. Cette base donc venant à manquer, ce qui reposoit sur elle a dû s'écrouler. La société n'a plus offert qu'un triste amas de décombres où chacun, isolé des autres, cherche à se faire un gîte pour la nuit.

Voyant ce mal, plusieurs accusent les hommes et s'irritent contre eux. Ne seroit-il pas plus juste de les plaindre? Falloit-il qu'ils restassent sous l'empire des anciennes erreurs? Et l'eussent-ils voulu, le pouvoient-ils? Pouvoient-ils refuser la

lumière épandue d'en haut, arrêter dans sa course l'astre radieux qui éclaire les intelligences? Quand fuyoient les ombres du passé, quand le vieux monde s'évanouissoit, pouvoient-ils soudain en créer un nouveau, reconstruire l'édifice ébranlé des croyances, se faire un symbole que tous adoptassent, régénérer en un moment l'humanité entière, l'unir dans une foi commune et la constituer sous une commune législation?

Ne pensez pas, ô saint Amschaspand, qu'en parlant ainsi je me laisse abuser par une tendresse aveugle. Non, je suis loin de justifier, d'excuser en tout cette pauvre créature si frêle. Elle subit la condition de sa nature infirme, mais qui de jour en jour le sera moins. Pourquoi n'inspireroit-elle dans sa misère présente qu'un froid mépris, ou une sèche colère? Le vide lamentable où elle est plongée, croit-on qu'elle ne le sente pas? Croit-on qu'elle n'aspire pas à être délivrée de cette souffrance? Que d'angoisses en elle! Que d'inquiètes recherches du Vrai, du Bien dont elle est privée! Quelle amère tristesse au fond de l'apparent oubli de ses lois véritables! Quel deuil dans le secret de l'âme!

D'ailleurs, on confond beaucoup trop l'état général de la société avec celui des individus. La

société se dissout, faute d'une foi commune, d'une doctrine positive universellement acceptée. Mais, dans ce vaste naufrage des croyances et des cultes, tout cependant n'a point péri. En attendant qu'il se reconstitue une religion publique, chacun, moins un petit nombre qu'on ne sait comment nommer, recueillant sur la plage quelques sacrés débris, en a élevé solitairement un autel au Dieu inconnu.

Non, tout pieux sentiment n'est pas éteint, toute prière n'est pas muette, non, la plante céleste n'a pas cessé de croître au fond des cœurs et d'y fleurir, et d'y exhaler le divin parfum, qui, montant de sphère en sphère, se répand dans la Création et s'y mêle au souffle d'Ormuzd.

XXXI

ESCHEM [1] A KHROU [2].

Daroudj sans zèle, n'es-tu point honteux de ta lâche inaction? Que fais-tu? Rien. J'attendois mieux de toi. Crois-tu donc qu'il soit temps de te reposer? T'en crois-tu déjà le droit? Crois-tu avoir rempli ta tâche? Le crois-tu? Réponds, tête alourdie, brute fainéante, réponds, réponds. Tu diras encore que je m'emporte. Non, je suis de sang-froid, et je parle avec calme.

Tu n'avois pas mal commencé. Dans la politique, dans les lois, dans l'administration, dans tout ce qui ressort du pouvoir public, on sent ton influence, on reconnoît tes inspirations. Là, point

[1] Esprit de colère.
[2] Esprit de dureté.

d'amour, point de pitié, point de ces niaises fadeurs qui plaisent tant aux Izeds, quelque chose de glacé comme ton haleine, de dur comme ton cœur.

J'avoue aussi qu'en certaines classes, parmi les chercheurs d'or, les hommes-chiffres, chez la gent que dévore la passion d'acquérir, de posséder et d'accumuler, tu as assez généralement étouffé ce qu'ils appellent, dans ce sot monde, les sentiments humains. Tu vois que je suis juste. Mais, lorsqu'après cela tu t'arrêtes, lorsqu'au lieu de redoubler d'efforts pour achever ton œuvre, tu laisses le champ libre à nos rivaux, ne te flatte pas qu'Eschem tolère ton apathie, ne compte pas sur sa connivence.

Sais-tu ce qui se passe sur la terre? Tandis que, satisfait des quelques succès dont je conviens, tu dors bestialement, il se développe au sein du peuple un esprit alarmant pour nous. Sa misère est profonde, ses souffrances vont croissant; il existe des contrées entières où il pourroit envier les plus vils animaux. Jusque-là c'est bien. Mais voici ce qui t'accuse. Ce peuple que chacun de nous a, pour sa part, contribué à faire ce qu'il est, ce peuple que ses maîtres dociles à tes leçons, regardent d'un œil sec, exploitent, écrasent sans miséricorde, au lieu de s'endurcir à leur exemple,

s'est ému de commisération. Quelque affoiblie qu'elle soit d'ailleurs, l'odieuse loi d'Ormuzd, qui ordonne aux frères de s'aimer, de se dévouer les uns aux autres, a en lui de vivantes racines. Il y croit, il y obéit par un inepte instinct. Le pauvre, secourable au pauvre, partage avec lui son asyle, son chétif morceau de pain, se dépouille, je l'ai vu, pour le vêtir, le soigne dans ses maux, le veille la nuit après le travail du jour, le soutient, le console, charme, enchante ses douleurs à force d'y compatir, et, quand l'heure du départ est arrivée, lui adoucit le dernier passage. Comment à ce spectacle ne rougis-tu pas de ta négligence ou de ton impuissance, ne te sens-tu pas plein de colère comme moi ?

Et ce n'est pas tout, j'aperçois encore dans les âmes certaines dispositions, vagues si l'on veut, mais réelles pourtant, qui, bien qu'actuellement stériles, m'inquiètent pour l'avenir. On se préoccupe du juste, on cherche à résoudre en ce sens les problèmes sociaux habilement embrouillés par nous. Même en refusant aux masses l'exercice de leurs droits, on reconnoît ces droits ; même en les foulant, les pressurant, en aggravant le poids sous lequel elles succombent déjà, on se dit que cet état ne sauroit durer, on pense aux moyens

d'en sortir, on rêve un autre ordre, on le prépare de loin. Malédiction sur cette race changeante et ses contradictions, sa légèreté, son inconstance, ses entraînements mobiles, ses retours imprévus ! Ah ! qu'Ahriman ne me la livre-t-il à moi, à moi seul !

J'observe un autre symptôme tristement significatif. Les pouvoirs, les gouvernements nous sont partout assez fidèles. Ils nous servent de leur mieux, je l'avoue sincèrement. Mais, à mesure que les peuples, prévenus contre eux, en défiance d'eux, échappent à leur action, et c'est le fait presque universel, ils tendent à se rapprocher, à s'unir ; leurs vieilles haines s'éteignent, leurs préjugés s'effacent ; une mutuelle sympathie les attire les uns vers les autres ; ils commencent à comprendre qu'en dehors même de cette sympathie, l'intérêt devroit encore établir entre eux des relations fraternelles, qu'ils souffrent tous de ce qui les divise. Il y a là, pour des temps plus ou moins prochains, toute une révolution funeste.

Ces Izeds dont vous riez, Dews imbéciles, dont vous croyez avoir assuré la défaite, opèrent en dessous, agissent en silence, et sont peut-être à la veille de vaincre. Je les épie, rien en eux ne trahit l'abattement ni la crainte ; au contraire,

ils portent sur le front une confiance insolente.

T'étonneras-tu maintenant que je m'indigne, que je m'irrite de ton insouciance et de celle des autres Darwands, que j'aie des paroles vives ? Va, je me reproche plutôt ma patience. Oh ! si je ne me contenois !

XXXII

KHROU[1] A ESCHEM[2].

Que m'importent tes cris, tes injures, tes fureurs? Tu voudrois diriger les autres, leur commander en maître, et tu ne l'es pas de toi-même. Farouche et foible, te voilà bien. Tout te blesse et tout te fait peur ; tu n'aperçois partout que des symptômes sinistres. Pauvre esprit ! fais comme moi, ne t'émeus de rien, tu en vaudras mieux, si jamais tu vaux quelque chose.

T'imagines-tu que ce que tu vois, je ne le voie pas aussi ? Seulement j'en juge avec sang-froid, et je sais deux choses que tu ignores, ce semble.

Pour remporter une victoire telle que tu la

[1] Esprit de dureté.
[2] Esprit de colère.

rêves, complette, absolue, il faudroit que toute résistance fût détruite ou que nos ennemis cessassent d'exister. Or c'est là ce qui ne peut être, ce qui ne sera jamais. Nous pouvons les combattre, nous ne saurions les anéantir : ils ont leur racine immortelle en celui qui est l'Être même. Prends-en ton parti comme j'en ai pris le mien.

Comprends encore que le mal, qui est notre nature, notre essence, sépare, isole et finalement se résout dans le pur égoïsme ; chacun de nous est lui-même son Dieu, et, pour ma part, je n'en connois point d'autre. Notre action, quelle qu'elle soit, n'est donc que le culte que nous nous rendons. De là les bornes de notre action même : elle ne sort pas de la sphère dont nous sommes respectivement le centre. Ces sphères indépendantes se repoussent d'ailleurs, loin de s'attirer. Ce qui plaît à l'un, souvent déplaît à l'autre. Nous n'avons ni le même caractère, ni les mêmes goûts, ni les mêmes penchants : point de concert possible dès lors, de concert durable et conséquemment fondé sur la préférence accordée à quelqu'un ou à quelque chose qui ne seroit pas exclusivement nous.

Nous avons un but, le même pour tous, qui est de nous satisfaire individuellement, d'assouvir cha-

cun nos convoitises particulières ; mais, quoi que l'on puisse dire, de cause commune, nous n'en avons point. C'est pourquoi rien de plus absurde que ces supplications pathétiques adressées à notre zèle, comme tu l'appelles fort spirituellement.

J'ai le zèle de moi-même, le zèle de ce qui me touche, et nul Dew n'en a d'autre, sache-le bien. Aucun de nous n'agit qu'en vue de soi, en vue de son intérêt tel qu'il le sent et tel qu'il le juge. Son propre contentement, voilà sa règle unique et son unique mobile. Demander de lui qu'il se tracasse, se fatigue pour une autre fin, ridicule, folie.

— Mais il en résulte que le mal, dans l'ensemble de la Création, n'est pas tout ce qu'abstraitement l'on conçoit qu'il pourroit être, qu'il se détruit, se limite lui-même.

— C'est vrai. Tu t'en fâches, parce que ta nature est de te fâcher, de te tourmenter de tout, et ta joie de tourmenter les autres. Quant à moi, je me ris de ta colère : elle se brisera toujours contre mon flegme. Tu ne feras pas de moi, sois-en certain, un zélé à ta façon. La belle perspective, en vérité, de travailler sans repos, sans relâche, pour un vain honneur, une gloire vaine,

qui est à tous, qui n'est à personne ; de ne jamais respirer, de ne jouir jamais. Tu nous traites d'imbéciles, il faudroit que nous le fussions terriblement pour t'écouter. Que les choses laissent beaucoup à désirer, cela peut être, et je l'avouerai si l'on veut ; mais telles qu'elles sont, je m'en arrange, et ne suis pas surtout assez sot pour entreprendre de les changer à mes dépens. Rugis, tempête, tant qu'il te plaira, voilà mon dernier mot.

XXXIII

AKOUMAN [1] A ZARETCH [2]

On dit que je fais peu de chose : pure envie ; je trouve, moi, que je fais beaucoup. Le rien est mon domaine. Vois jusqu'où j'ai, sans bruit, sans fastueux efforts, réussi à l'étendre. Qu'est-ce que ce monde où chacun de nous exerce ce qu'il a de puissance, qu'un amas d'inutilités ? Quoi de plus futile, de plus vain que les pensées, les désirs, les craintes, les passions, les actions des hommes ? Je suis le vrai roi de la terre. Ses habitants la labourent pour moi ; ils y répandent, avec une naïve et confiante simplesse, la semence vide que je leur prodigue. Aussi, que d'illusions brillantes et cha-

[1] Qui est tout inutilité.
[2] Qui gâte le bien.

toyantes lorsque tout fleurit au printemps, et, à l'automne, quelle moisson de chimères!

Toi, Zaretch, et les autres Darvands, vous vous appliquez à corrompre, à ruiner les œuvres d'Ormuzd. C'est, je l'avoue, une louable tâche et méritoire, quel que soit le succès. Moi, je m'y prends tout autrement. Ce qu'Ormuzd a fait, je le laisse pour ce qu'il est; mais, comme lui, je crée, et, enveloppant sa création de la mienne, je la voile, la dérobe au regard : elle disparoît sous mes prestiges.

Oh! qu'il est beau, mon univers, et que je m'y complais! Pour le former, que me faut-il? Des types, des exemplaires? nullement. Les nuages légers, les mobiles vapeurs, les feux follets, les lueurs incertaines, les creuses apparences, les sons vagues, de tout cela je façonne de capricieux fantômes, que j'anime de mon souffle non moins capricieux. Quelle joie de contempler, du sein d'un demi-sommeil, ces fantastiques apparitions menant leurs danses bizarres, et courant, et glissant, et se croisant dans les ombres phosphorescentes! Est-il un plaisir égal à celui-là?

Parcours le globe entier, examine les peuples, les sociétés diverses, partout tu reconnoîtras mes traces, partout tu seras frappé de ce que j'accom-

plis en me jouant. Comme les épis ondoient dans la plaine au gré des brises volages, ainsi, selon mes fantaisies, ondoient les opinions, les idées, les croyances, tout ce qui remue l'humaine espèce, et la séduit, et la passionne.

Considère les religions, les institutions, les lois, je ne dis pas que tout y soit de moi : non, il y a là un certain fonds qui nous résiste invinciblement : mais que de choses n'y ai-je point mêlées! Et c'est à celles-ci que les hommes tiennent le plus, s'attachent le plus obstinément; c'est d'elles qu'ils font la règle la plus ordinaire de leurs actes. Jamais ils n'hésiteront entre une vérité immuable, éternelle, et une épaisse sottise, une superstition idiote. Cela nous suffit bien.

Je fais scintiller, miroiter sous leurs yeux la surface des choses, afin d'éloigner d'eux la pensée de pénétrer au dedans. A travers le prisme que je leur offre, ils ne voient de l'Océan que l'écume qui blanchit le sommet de la vague.

Qui sait comme moi les passionner pour des formes trompeuses, des songes, les leurrer, les piper avec des mots sonores, d'éblouissantes images, de flottants simulacres qu'ils prennent pour la réalité, qu'ils poursuivent haletants, oublieux de tout le reste? Pendant que les Izeds

leur montrant la vie sous un aspect sérieux, rappellent sans cesse à ces pauvres hères, qui en bâillent d'ennui, leurs graves fonctions, leurs devoirs rigides, je les distrais, je les amuse et m'amuse moi-même à les voir s'échauffer sur des sornettes, ou courir à perte d'haleine après des farfadets.

Je les entoure des jeux folâtres, je leur verse en riant un breuvage qui les assoupit, je détends les ressorts de leur âme, j'égare leur raison ébahie d'elle-même au sein de l'inanité. Oh! les curieuses promenades! Quelles merveilles s'y présentent de toutes parts à eux! Tu te pâmerois, Zaretch, au récit de ces découvertes. Leurs livres du reste en sont pleins, on n'y trouve guère que cela.

Ainsi le monde relève de moi : hommes et choses, tout m'y est soumis, tout vient se ranger sous ma main caressante, tout obéit à l'esprit du vide, au père du rien. Qui d'entre vous pourroit se vanter d'une puissance égale à la mienne? Qu'est-ce que vous faites, près de ce que je défais? Plus j'y pense, plus je me crois, moi l'inutilité même, et à cause de cela, le plus utile de tous les Darvands.

XXXIV

DAHMAN[1] A SCHAHRIVER[2]

Lorsqu'on étudie, Schahriver, l'état actuel de la société, l'attention se porte d'abord sur une particularité remarquable, je veux parler des contradictions qui partout se révèlent dans les sentiments et les opinions des peuples. Les idées générales, comme aussi l'instinct spontané de la vie, les éloignent du passé et de ses institutions décrépites. Sans appui désormais dans la foi des masses et dans les mœurs publiques, il existe chez toutes les nations une tendance visible à y substituer une organisation nouvelle, fondée sur

[1] Qui bénit le peuple.
[2] Roi d'équité.

une nouvelle conception du droit. Le pouvoir, suivant la notion que maintenant on s'en forme, n'est plus personnel, il n'émane plus immédiatement d'Ormuzd, n'est plus dès-lors inadmissible. Simple fonction révocable, sans quoi il seroit inhérent à celui qui l'exerce, au-dessus de tout contrôle, de toute règle extérieurement obligatoire, la communauté le délègue, toujours maîtresse de le rappeler à soi, quand sa sûreté l'exige, ou qu'elle le juge de son intérêt. Même opposition aux catégories de race et de naissance, aux classes soit mobiles, soit héréditaires, investies de priviléges incompatibles avec l'égalité originelle des hommes, au front desquels le Créateur a imprimé le sceau d'une commune nature, et qu'il a unis par les liens d'une fraternité qui se confond pour eux avec le sentiment même de justice.

Telles sont les maximes établies, on peut le dire, universellement; car ceux mêmes qui en repoussent les conséquences dans la pratique, n'oseroient directement les contester en soi; elles les dominent, quoi qu'ils en aient, elles s'imposent victorieusement à leur raison subjuguée par la raison de tous.

On s'imagineroit qu'elles devroient conduire à des gouvernements qui en fussent à peu près au

moins l'expression. Rien de semblable pourtant. En beaucoup de lieux, malgré le changement opéré dans les idées, les anciens pouvoirs règnent encore avec le droit ancien auquel les peuples ont cessé de croire; d'où, sans qu'ils paroissent presque s'en étonner, une contradiction absolue entre l'état politique et l'état intellectuel et moral. Combien de temps une pareille contradiction peut-elle durer? Problème formidable, dont la solution inquiète vaguement les esprits même les plus légers. Tous ont le sentiment de l'instabilité des choses présentes, l'obscure, mais certaine prévision d'un ordre futur qui en différera profondément. De là gêne, malaise, défiance générale, application quasi exclusive des pouvoirs à se conserver, ligue entre eux pour y parvenir, en arrêtant tout mouvement quelconque, toute exertion des forces internes qui manifestent la vie, qui sont la vie même; administration soupçonneuse, aggravation de despotisme, la colère de la peur, la petitesse dans l'arbitraire, nulle réelle direction de la société flottante au hasard, aucun but qui lui soit montré ; partout le provisoire, partout l'ignorance et l'insouciance systématique du lendemain. Gouverner aujourd'hui, c'est calculer, en se levant le matin, ce qu'il faudra d'intrigues, et

de violences, et de ruses, et de fourberies, et de crimes souvent, pour atteindre le soir.

Après des secousses dont le contre-coup s'est fait sentir au loin, tout ce que les siècles avoient consacré n'étant plus, en certaines contrées, qu'une grande ruine, on a entrepris d'y réaliser le droit nouveau, de l'introduire dans la constitution de l'État; et, comme il arrive constamment lorsque les passions fermentent et que les têtes s'exaltent, on a procédé à cette œuvre aussi difficile qu'elle le sembloit peu, d'abord avec une sorte de frénésie sauvage, ensuite avec une hésitation si timide, si défiante, qu'elle a dû réveiller les espérances des hommes du passé, encourager les intérêts et les ambitions rétrogrades, jeter le trouble dans les âmes et remettre en question ce que la victoire du peuple paroissoit avoir décidé irrévocablement. La bonne foi aveugle et peureuse, et la perfidie hypocrite se sont entendues pour fonder un système bâtard, résultat monstrueux de l'apparente fusion de principes qui s'excluent mutuellement; déposant ainsi dans la loi constitutive elle-même le germe d'une guerre permanente et d'une dissolution inévitable.

Ce que je remarque en cela principalement, c'est l'incohérence et l'inconséquence, l'ascen-

dant de l'habitude, l'espèce d'attraction que les mœurs, les idées d'autrefois exercent encore sur les esprits, dont la foiblesse me surprend toujours. On veut la liberté, et on ne croit jamais avoir rendu le pouvoir assez fort contre elle; on veut l'égalité, et l'on se fatigue à créer des classes, des priviléges politiques et autres, qui la détruisent radicalement; on veut maintenir le dogme de la souveraineté populaire, la seule que conçoive la raison et qu'aujourd'hui la conscience admette, et cette souveraineté, on la nie de fait par des institutions qui la violent. On veut théoriquement que la nation se gouverne elle-même, et, dans la pratique, on la dépouille de toute participation effective au gouvernement. L'opinion réprouve tout pouvoir qui ne puiseroit pas son droit, ses conditions, sa forme, dans la volonté nationale, et l'usage de cette volonté, on l'abdique indéfiniment sur les points les plus essentiels. On aspire à la paix, à la sécurité, à un ordre durable, et l'on met en présence, dans les lois mêmes, deux droits opposés, deux principes et deux intérêts, chacun desquels ne peut subsister qu'en étouffant l'autre, préparant ainsi, après des luttes qui déchirent l'État et l'épuisent, une infaillible révolution, dont la menace incessante est pour

tous un continuel sujet d'alarmes. Est-ce assez de contradictions ?

Il est, je l'avoue, tel lieu où, à force de folie, elles déconcertent la pitié même. Impatiente d'un pouvoir qui n'émane pas d'elle, qui gêne son action, qui tend de plus en plus à l'annuller, à l'absorber complettement dans la sienne, la nation le renverse, au nom de son imprescriptible droit. Que pensez-vous qu'ensuite elle fasse ? Sans doute elle va, organisant ce droit, prévenir le retour de l'oppression contre laquelle elle a si péremptoirement protesté, le retour d'un conflit qui, quel qu'en soit le résultat, amène toujours des maux incalculables? Nullement. Au pouvoir jugé, condamné, elle substitue un pouvoir semblable. Elle relève le lendemain ce qu'elle avoit abattu la veille. Seroit-ce qu'elle reconnoîtroit s'être trompée, qu'elle regretteroit sa propre victoire ? Eh ! non, car la même guerre recommence aussitôt. Elle se termine comme la première, et le triomphe n'aboutit encore qu'à replacer les choses exactement en même état, qu'à commettre l'avenir aux chances d'une même lutte, qu'à créer, par je ne sais quel entraînement fatal, la terrible nécessité d'une nouvelle catastrophe.

Est-ce là, Roi d'équité, le fruit des prières que

perpétuellement j'adresse à Ormuzd pour les peuples qu'il m'a confiés? Peut-être faut-il qu'ils passent à travers ces ténèbres pour trouver la lumière; peut-être les obstacles qu'oppose le passé à l'enfantement de la société future ne peuvent-ils être usés, détruits que peu à peu, à mesure que se réalisent invisiblement les conditions encore imparfaites de cette société même; peut-être un mouvement plus rapide briseroit-il le lien secret qui, dans la vie des êtres, doit toujours unir ce qui fut à ce qui sera. Je l'ignore, mais j'ai foi en la Sagesse suprême, et j'adore en silence le suprême Amour.

XXXV

SCHAHRIVER[1] A DAHMAN[2].

La source des contradictions que tu remarques dans la société, est moins encore, Dahman, la foiblesse de l'esprit, que la corruption de l'âme.

Quand une créature, égarée de sa voie, a perdu le sens du devoir, ou la volonté ferme de s'y ployer, quoi qu'il lui en coûte, quand elle ne connoît plus d'autre règle que l'intérêt, elle se trompe dans tous ses calculs, parce qu'elle n'y tient compte que de soi, et que du présent qui la fascine. L'avenir lui paroît trop éloigné ; il est d'ailleurs trop incertain, pour avoir une grande influence sur ses déterminations pratiques ; et comme

[1] Roi équitable.
[2] Qui bénit le peuple.

chacun, à l'exemple d'autrui, se regarde soi-même uniquement, chacun, réduit à ses seules forces, se trouve impuissant à réaliser ses désirs égoïstes. Alors, d'instinct, on se coalise, on s'arme, on forme des camps, pour conquérir les avantages que nul n'obtiendroit individuellement, pour les conserver ensuite à tout prix ; et l'inconséquence qui t'étonne, quoiqu'une aveugle déraison y ait quelque part sans doute, a certainement pour cause principale l'affoiblissement du principe moral, ou, comme je le disois tout à l'heure, le calcul personnel substitué au devoir qui commande l'oubli de soi. On brise un pouvoir arbitraire, oppressif, on abolit les classes destructives de l'égalité, les priviléges iniques, on fait enfin une révolution, lorsque la masse souffrante puise dans sa souffrance même l'énergie nécessaire pour accomplir cette révolution qu'a provoquée le sentiment du juste. Le lendemain on se retrouve avec ses passions, ses cupidités insatiables, et, pour les satisfaire, on travaille à reconstruire ce qu'on a renversé, car c'est encore, car c'est toujours l'intérêt seul qui guide. Or qu'est-ce que des classes, sinon des groupes d'intérêts exclusifs dont la loi, injustement partiale, assure la prédominance? Et qu'est-ce qu'un pouvoir indépendant de la com-

munauté, irrévocable, illimité dès lors, unique juge de son droit et de l'étendue de son droit; qu'est-ce qu'un pareil pouvoir, que la garantie de ces intérêts et de ces priviléges naturellement liés aux siens, le centre nécessaire de la coalition impie de quelques-uns contre tous? Malgré le progrès de la raison publique, malgré les lumières générales, une société, en proie à ce funeste esprit d'égoïsme, parcourt donc fatalement un cercle toujours le même de désordres et de maux. Sa maladie ne réside pas dans l'intelligence, mais dans la conscience, bien que, peu à peu, de celle-ci elle s'étende à celle-là.

Quelque triste que soit, sous ce rapport, l'état actuel de l'humanité, ne t'alarme point cependant, il aura son terme. Le désordre s'use de soi-même, et du mal, tôt ou tard, sort le remède du mal. Observe que jamais il ne profite qu'au très-petit nombre : c'est pourquoi, hostile à tout le reste, dès qu'on l'attaque, il est vaincu, et les méchants mêmes, divisés entre eux, aident à cette victoire.

Rien chez les êtres que leur nature appelle à se transformer ne ressemble davantage à une annonce de mort, que ces perturbations profondes qu'à certaines époques de leur développement,

éprouvent en eux les fonctions vitales, et pourtant ce n'est que l'effort de la vie même pour s'épanouir, pour se dilater dans une sphère plus large.

Rappelle-toi aussi le passé si instructif du genre humain, et ses lassitudes, et ses défaillances, et puis tout à coup l'élan merveilleux qui le relève et le porte en avant à des distances immensurables. On n'attendoit pour lui qu'une tombe, et c'est un monde nouveau dont il prend possession.

Fils d'Ormuzd, que pourrions-nous craindre? La crainte à peine est excusable dans l'homme qui sait si peu et qui dure si peu. Encore, à chaque instant, est-il averti qu'une Bonté toute-puissante veille sur lui comme sur l'univers, et son histoire est pleine de ces coups imprévus qui déconcertent soudainement les complots ourdis avec les plus habiles artifices, consternent les espérances du crime, et lui montrent au-dessus des ténèbres où il essayoit de se cacher, un œil ouvert sur lui et une main vengeresse.

Pour comprendre, autant que le peut un esprit fini, la pensée d'Ormuzd, son action dans son œuvre et les voies de sa Providence, il faut, Dahman, s'abstraire du temps qui répand sur nos conceptions ses ombres décevantes, qui change

pour nous l'aspect des choses, en dérobe à nos yeux le lien essentiel, les intimes relations, en séparant dans la durée ce qui au fond est inséparable, ce que voit Ormuzd, ce qu'il accomplit dans un présent indivisible. De notre mode d'existence successive et bornée, naissent des foules d'illusions qui égarent notre jugement et troubleroient notre foi, si incessamment nous n'avions soin de la renouveler à la source même de toute vie et de toute lumière.

XXXVI

ZARETCH [1] A AKOUMAN [2].

Le monde formé par toi, ce monde, Akouman, que tu me dépeins avec tant de complaisance, léger, brillant, éblouissant, flottant avec grâce au sein du vide et y reflétant ses mille couleurs changeantes, m'avoit séduit, je l'avoue. J'ai voulu le voir de près, il a fui devant mon souffle, et j'ai reconnu que ton univers n'étoit, finalement, qu'une bulle de savon. Mais quelle bulle! Avec ton esprit et ton caractère, je ne m'étonne pas que tu en sois ravi.

Pour moi, doué, par malheur, d'une moins vive imagination, grossièrement positif et d'un naturel

[1] Qui gâte le bien.
[2] Qui est tout inutilité.

fort épais, je laisse la poésie aux esprits sublimes, aux génies qui créent, qui ne sauroient se passer à moins, et me contente, pauvret, de la prose de la Création, très-suffisamment gaie et divertissante, à mon avis.

Je ne sais si tu retrouverois, au milieu de tes songes, quelque souvenir des observations que je t'ai communiquées au sujet des hommes et de leurs gouvernements. Après tout, il n'importe guères. Leurs innombrables extravagances ne sont pas tellement liées, qu'elles perdent beaucoup de leur prix, quand on considère chacune d'elles à part.

Dernièrement nous convînmes, plusieurs des nôtres et moi, de nous en donner le spectacle solennel. Il faut que tu saches d'abord, que chez les peuples qui se gouvernent eux-mêmes, comme on le leur dit avec un sérieux qui les charme, la portion de pouvoir que leur alloue le système établi, se partage entre deux corps, à la composition de l'un desquels ils n'ont, bien entendu, rien à voir, et presque rien à celle de l'autre; ce qui les charme encore et moi aussi, attendu l'admirable accord qui en résulte entre le droit et le fait, le principe et ses conséquences. J'aime la logique par-dessus tout.

Ces deux corps donc, assemblés à certaines époques, procèdent selon des formes réglées, à l'exercice de leurs hautes fonctions. C'est le mot consacré. Il me semble heureux et singulièrement propre : n'ont-ils pas haute police, hautes œuvres? Mais revenons.

Si chaque individu de cette espèce est si drôle, dîmes-nous, que doit-ce être de ceux qu'on a choisis, triés, et lorsqu'ils sont, de plus, échauffés par l'émulation? D'ailleurs, tout en se promettant une récréation honnête et particulièrement digne de ma gravité, chacun de nous, fier de ses œuvres, étoit bien aise de jouir un peu de l'envie secrète de ses bons, de ses chers amis, et de se parer devant eux modestement de ses succès.

A tout seigneur, tout honneur. Nos premiers hommages furent pour l'assemblée qui représente plus spécialement la sagesse, l'expérience, les lumières, les vertus de la société dont elle est une vivante image. Vivante, eh! c'est là le point. Figure-toi, Akouman, tous les genres de décrépitudes, physiques, morales, mentales, un amas de corps usés, délabrés, moins que les âmes pourtant, de têtes sans regard et sans voix, et sur tout cela une couche cotonneuse d'apathique somnolence, les plis et replis des langes du sépulcre

enveloppant ces bambins de la mort. Nous les regardions et nous nous regardions avec quelque chose comme entre le rire qui nous gagnoit et le dégoût qui nous suffoquoit.

Doucement, messieurs, doucement, dit Eghetesch[1], d'un air où se peignoit la satisfaction : cadavres à la bonne heure, mais cadavres respectables. Il y a ici mieux que vous ne pensez : lisez les épitaphes, je veux dire, épelez les noms.

En effet, Akouman, quels noms! Autant, ou à peu près, d'inscriptions à notre gloire. Chacun s'empara joyeusement du sien. Il y en avoit qu'on se disputoit. Celui du chef et quelques autres faillirent amener une vraie bataille, que Boschasp[2] prévint à force d'adresse et d'insinuation ; on convint que ceux-là appartiendroient également à tous. Par un retour sur nous-mêmes que tu comprendras, nous étions ravis. Ces augustes impotences, ces momies souveraines se transformèrent soudain à nos yeux. Émanation de la nôtre, leur gloire les transfiguroit. Il y eut, je te le jure, un moment de prestige, à la vue, pour parler comme toi, de cette ondoyante moisson de consciences

[1] Génie de la corruption du cœur.
[2] Esprit de mensonge.

toujours prêtes à se courber sous tous les vents, à murmurer pour tous les pouvoirs, quels qu'ils fussent, d'où qu'ils vinssent, les mêmes hymnes endormants, les mêmes adorations, au prix des mêmes faveurs. Quant à moi, j'étois hors de moi. Mais tout prestige dure peu. Nous retombâmes dans le cimetière, et l'odeur nous chassa.

Désasphyxiés par le trajet, qui riant, qui grommelant, qui bâillant et qui éternuant, nous arrivâmes dans l'autre assemblée. Nous jugeâmes tout d'abord qu'elle méritoit son nom, inverse de celui de la première, quoique, à l'âge près, on eût dit deux sœurs. C'étoit plaisir de contempler ces faces où chacun de nous discernoit son empreinte; et néanmoins, dans cette variété, apparoissoit clairement une expression commune qu'on sent et qu'on ne définit pas, un air de famille, comme ils disent ici. Je reconnoîtrois entre dix mille une de ces faces-là.

La foule était bruyante, elle grondoit, mugissoit, hurloit, trépignoit, piétinoit, et, ce qui me surprit, le plus grand nombre n'avoit ni férouër[1], ni rien qui y ressemblât; il ne leur manquoit que cela. J'en compris d'autant mieux, au reste, pourquoi tant de cris inarticulés.

[1] L'esprit, l'âme individuelle.

Attentifs à cet étrange spectacle, et déjà émus d'une joie vague que chacun recueilloit et savouroit en soi, il y eut parmi nous quelques instants de silence. Astouïad le rompit le premier.

Par Ahriman, dit-il, à tout prendre, je suis satisfait de ces gens-ci. Le prétexte qui les réunit, emprunté aux idées ridicules des Izeds, est fort niais, à la vérité ; je ne sais quel juste, quel bien dont Ormuzd a fait la loi de ses créatures. Mais il comptoit sans nous, et ses Amschaspands aussi. Ils ont vu rabaisser leurs prétentions et leur arrogance. Il nous falloit notre part, et nous l'avons eue. A eux les mots, à nous les choses. De tous ceux que voilà, combien en est-il qui se soucient de leurs sornettes ?

Oh ! pour cela, j'y ai mis bon ordre, dit Eghetesch, et sans trop de peine, je leur dois cet aveu. J'appréhendois d'abord quelque difficulté. Il y a de bizarres esprits que le préjugé offusque, qui ne goûtent pas la doctrine, la nôtre s'entend, à qui elle répugne ; elle leur semble louche et quelque peu bourbeuse. Ceux-ci n'ont pas de pareils scrupules. Soit nature, soit accoutumance, voulez-vous qu'ils boivent, troublez l'eau.

[1] Ce'ui qui ne pense que le mal.

On ne va, au reste, ni loin ni vite avec l'esprit seul. J'ai une voie plus courte et plus sûre. C'est au cœur que je m'adresse, et c'est lui toujours qui me répond le premier. Que de précieuses semences, que de trésors cachés sous les grossières écorces des plus hébétés même de ceux qui bourdonnentdansles flancs de cette assourdissante cohue ! Savez-vous comment je les ai faits ce qu'ils sont? Les prenant à part, m'insinuant en eux, j'étudiois leurs penchants, leurs passions, toutes fort plates d'ailleurs, leurs secrètes convoitises, et les flattois, les caressois, ayant soin de piquer, en même temps, leur idiot amour-propre. Point de duperie, disois-je. Lorsque chacun, sous le nom de bien public, cherche son propre bien, uniquement occupé de ce qui le touche, serois-tu donc assez sot pour penser à autre chose qu'à toi ? Que t'importe le reste ? Le reste est le creux aliment des niais. Fais tes affaires, il n'y a de sage que cela. Ils m'ont cru, ils font leurs affaires; c'est pourquoi les nôtres vont comme vous voyez.

Tarik[1], Savel[2], Boschasp[3], d'autres encore, en grand nombre, réclamèrent à leur tour la part

[1] Esprit d'avarice et de cupidité.
[2] Esprit de violence.
[3] Esprit de mensonge.

qui leur revenoit dans le résultat du travail commun. On s'échauffoit là-dessus, les propos devenoient aigres, on parloit tous ensemble, cela tournoit à une vraie séance du sénat que nous avions sous les yeux.

En ce moment, une sonnette s'agite, le silence s'établit dans l'assemblée; chacun, sur son banc, compose de son mieux sa contenance législative. Ce calme subit suspendit la querelle qui venoit de s'élever parmi nous.

Quelques Izeds, honteux et piteux, sembloient veiller sur le petit troupeau des récalcitrants échappés, je ne sais comme, à notre action. Leur présence, au surplus, ils le sentoient eux-mêmes, n'obscurcissoit pas notre triomphe, elle l'ornoit.

Des curieux remplissoient les galeries autour de l'enceinte. L'envie me prit d'entendre ce qui s'y disoit. Je m'approchai d'un groupe. Un homme, fort peu enthousiaste de nos disciples, à ce que je vis bientôt, les nommoit successivement à ses voisins, les dépeignant à mesure.

Si quelque chose, disoit-il, prouve à quel point l'esprit de parti peut en imposer quelque temps au public, et peut-être s'abuser lui même, c'est assurément l'espèce de lustre dont il étoit parvenu à entourer ce pédant rogue, ce cuistre har-

gneux, gonflé de suffisance et de venin. Une affectation de profondeur, des banalités, quand ce n'est pis, exprimées dans un langage sec, sans couleur et sans vie, dans un style incorrect, pesant, quelques pensées communes, à l'usage de ceux qui n'en ont pas du tout, c'étoient là ses titres. Ils ont suffi pour lui ouvrir, grâce au besoin que l'on avoit de médiocrités complaisantes, l'entrée des grandes affaires et des plus hauts emplois. Qu'y a-t-il montré ? Une roideur vaniteuse avec la souplesse du courtisan le plus délié, une incomparable lâcheté contre les forts, une cruauté froide, implacable, atroce contre les foibles, une vide faconde, une impuissance absolue comme homme d'État, un mélange inouï jusqu'alors d'insolence et de bassesse. Il faut, pour s'en faire une idée, avoir entendu sa parole magistrale et dogmatiquement creuse ; il faut avoir vu cette tête en arrière, cette pose effrontée, ces yeux tachés de bile, ce geste pointu, dardé en avant comme la vipère darde sa langue. Cet homme voulut toujours deux choses, et ne voulut que cela : le pouvoir et ce qui suit le pouvoir. Pour le saisir et pour le garder, point de masque qu'il n'ait pris. Il a soutenu toutes les doctrines, flatté toutes les passions, systématisé tous les crimes politiques, s'aidant

également de la brutalité haineuse et de la servilité, de la violence et de la couardise, tantôt se bouffissant et se dressant comme un Satan burlesque, tantôt s'aplatissant sous la main de ceux qui récompensent, et rampant à leurs pieds, et les baisant, et les léchant, et se léchant encore les lèvres après.

Bon, dis-je, en voilà au moins un que je reconnois. L'éloge est juste, presque complet, et il n'est pas fade.

S'adressant à celui qui venoit de parler, un des auditeurs lui désigna une petite figure remuante et glapissante. Oh! que c'est drôle! s'écrioit-il. — Vraiment, je le crois bien, mais n'approchez pas trop, les singes mordent. Ce n'est pas que celui-ci soit de sa nature, ou par calcul, par système, fort méchant. Ce seroit être quelque chose, et cela engage toujours. Il n'a ni rancune, ni pitié, ni amour, ni haine : singe d'État, singe à portefeuille, et pour le portefeuille n'hésitant jamais à livrer l'État. Aucun autre ne gambade, ne grimace comme lui; il a des tours sans nombre. Aussi comme on l'admire! comme ils sont contents, hors d'eux-mêmes, sitôt qu'il paroît, les Ratons de ce Bertrand, celui-là surtout, de ce côté, à gauche, si bien fourré, si bien léché, si grave, si profond,

si plein de rien, je veux dire de lui-même. Pour Bertrand, il rit, il se moque, il promet des marrons. Promettre est ce qui lui coûte le moins. Le cynisme en lui n'étonne point, tant il lui est naturel. C'est sa puissance et son orgueil, et sa séduction, et sa grâce. En dehors de tout ce qui a un nom dans le bien comme dans le mal, il se dérobe à l'indignation et au mépris même, il passe par-dessous. Sentiments, opinions, maximes, principes, vrai, faux, juste, injuste, autant de jouets pour lui. Et la patrie, et son honneur, et ses libertés, et sa gloire, qu'est-ce à ses yeux? Un objet de trafic, quelque chose qui se vend. Quoi encore? Un appât pour Raton. Oh! Raton ne s'expose pas à se brûler pour rien la patte. — Et Bertrand, à quoi tient-il donc? — A quoi il tient? vous le demandez? Bertrand tient aux marrons.

Au reste, c'est le goût général ici.

C'est le goût de cette vieille larve à la physionomie dure et fausse, dont Tarik [1] et Aschmogh [2] ont à l'envi sillonné le front blême, qui s'en va traînant son sabre ébréché, couvert de la boue de tous les ruisseaux. Prenez, s'il le faut, prenez sa vie, mais ne touchez pas à ses marrons.

[1] Esprit d'avarice.
[2] Celui dont la gloire est la cruauté.

C'est le goût de cette brute à la crinière rousse, bateleur grotesque, bourreau sans pitié, à qui l'on dit, tue et qui tue, effroi des vieillards, des enfants, des femmes, égorgeur, accoucheur, tout ce qu'on veut pour des marrons.

C'est le goût de ce bourgeois de cour, humoriste, acariâtre, aux yeux duquel l'ordre, l'équilibre social et moral dépend de deux poids, un texte et un écu, qui ferre ses souliers et qui feroit mieux de ferrer sa conscience, homme de belles paroles et de laides actions, qui tonne contre les animaux de proie, et puis les caresse, et leur donne la pâtée de sa main lourde et sale.

C'est le goût de ce dévot à la philosophie d'amalgame qui permet d'admettre tout et de nier tout, d'être tout ce qui plaît, de tout excuser, de tout justifier, et après une longue kyrielle de sublimes arguments, de conclure pour les marrons : le goût de ce Judas à la mine épaisse et sensuelle, aux yeux louches, fougueux autrefois en un sens, fougueux aujourd'hui en sens contraire, ennemi implacable de ceux à qui l'avoient lié ses serments, tourmenté de leur aspect comme d'un remords, les poussant au fond des cachots, quand il n'a pu obtenir leur tête ; le tout pour des marrons.

C'est le goût de ce nigaud, si content de soi, aux traits épanouis, à la frisure pyramidale, qui écrit, parle, ou se tait, sans que les plus subtils y aperçoivent de différence ; le goût de cet enfileur de mots, de ce faiseur de phrases où l'on cherche un sens, de ce rhéteur aux reins flexibles, qui a sali de ses baisers les pantoufles de tous les pouvoirs ; le goût de cette masse bestiale, qui souffle et qui sue là-bas sur ce banc. Brutalement enseveli dans la matière, nul ne ment avec plus d'audace, n'est atroce avec plus de sang-froid. Des prisons politiques, par lui transformées en salles de torture, s'élèvent des cris, des plaintes déchirantes qui viennent expirer dans cette enceinte sans écho pour toute voix osant parler au nom de la justice et de l'humanité. Écrivain, philanthrope à la manière de ce temps, il refuse au pauvre le droit de vivre. Le droit de vivre est le droit exclusif de ceux qui possèdent ; il s'étend jusqu'où s'étend la propriété, pas au delà. Qui s'étonnera que celui-ci aime les marrons, qu'il veuille des marrons ?

C'est le goût..... c'est le goût de tout le monde, je n'en finirois pas, et voilà la séance qui s'ouvre.

Elle s'ouvroit, en effet. Nous vîmes passer, l'un après l'autre, nombre d'acteurs sur les tréteaux. La pièce, fort ennuyeuse, ne fut pas moins en-

nuyeusement jouée. Ce n'est pas le côté brillant de nos élèves. Quelle langue! quelles tournures! quels gestes! Celui-ci ânonnoit sa leçon mal apprise; celui-là psalmodioit emphatiquement les élucubrations de sa confuse cervelle; un autre empâtoit dans une bouillie épaisse d'incomparables pauvretés, ou, à grand renfort de poumons, boursoufloit des phrases vides. Il y en avoit de colères, qui, de leurs sons aigus, vous perçoient le tympan, de langoureux qui vous endormoient, de gais, de fins, qui se fatiguoient à aiguiser gauchement d'innocentes épigrammes; d'autres enfin de qui la voix pareille à des glas, sembloit tinter les funérailles du bon sens qui, à chaque mot, expiroit, hélas! dans leurs périodes lugubres.

Heureusement le fonds, tu m'entends bien, le vrai fonds, consoloit de la forme. Pas un de ces gens-là presque, dont la pensée ne fût uniquement fixée sur lui-même. On ne pouvoit s'y tromper. S'agissoit-il de quelque question d'intérêt général, nul n'écoutoit, on causoit, on rioit, on quolibetoit, et le hasard décidoit du vote, ordinairement à notre entière et pleine satisfaction. Le pouvoir, au contraire, étoit-il en jeu, le pouvoir arbitre des faveurs, quel soudain réveil!

quelle active attention! quelles passions ardentes! quels frémissements et quels hurlements! Oh! oui, ceci consoloit beaucoup.

Puis, vois-tu, tous mentoient, cela efface bien des taches. Aucune parole qui signifiât ce qu'elle paroissoit exprimer; toujours un sens caché, et cependant deviné de tous, un langage convenu pour le dehors, et parfaitement compris au dedans; chacun marchant de biais, avec un regard oblique, se dirigeant ici en apparence, et arrivant là; un merveilleux enchevêtrement de voies tortueuses et d'obscurs passages, où les plus robustes consciences, entraînées par la foule, entroient fraîches et gaillardes, et d'où elles sortoient, tu peux m'en croire, pour le moins très-essoufflées.

Sans empiéter sur ton domaine, j'étendrois facilement ce récit incomplet. Mais c'en est assez pour une fois. Si je voulois tout dire, je deviendrois prolixe, assommant, et l'on me prendroit pour un de ceux dont je viens d'esquisser la silhouette.

XXXVII

LE MÊME AU MÊME.

Tu sais maintenant, très-cher collègue et honorable ami, ce que c'est que le représentatif, curieuse invention de ces bons humains, si soigneux de nos menus plaisirs, et d'un esprit si amusant, si riche en productions originales, inattendues, surtout lorsque chacun y met du sien, lorsqu'ils se cotisent. Je t'en ai donné des exemples faits pour te plaire, je crois, et nous ne sommes pas au bout. Ces cervelles-là sont inépuisables.

Dans leurs idées d'organisation, ils distinguent trois choses, régner, gouverner, administrer : et encore en cela n'est-il nullement question de la loi, qui se fabrique à part, à l'aide du mécanisme dont je t'ai décrit les principaux ressorts.

Régner, Akouman, quelle sublime fonction, suivant la théorie du moins, la pensée profonde des puissantes têtes, qui, par des efforts inouïs de méditation, en conçurent un jour la vraie grandeur, de laquelle personne oncques auparavant ne s'étoit douté. Régner, je ne saurois peindre l'admiration que m'inspire cette découverte incomparable, ce dernier terme, ce suprême triomphe du génie inventif; régner, c'est renoncer constitutionnellement à l'exercice de toutes les facultés humaines, à parler, agir de soi-même; c'est se faire brute, statue, s'asseoir, une couronne sur le chef, en un large fauteuil, sous un baldaquin, y demeurer immobile, la bouche close et les yeux fermés, et, au mutisme près, te représenter pleinement, illustre Roi des inutiles et des inutilités. Voilà, j'espère, une idée nouvelle; et qu'ensuite on vienne nier le progrès!

Pendant que sa très-haute et très-auguste Majesté sacro-sainte règne si brillamment, d'autres gouvernent. Et qu'est-ce, dis-tu, que gouverner? Esprit lourd, tu ne le comprends pas? Tu ne comprends pas que, lorsqu'on a l'heur de tenir sous sa main, sous ses pieds, quelques millions de pauvres hères que cette position un peu gênée fatigue, irrite habituellement, il faut des soins

pour les y maintenir, qu'il faut de l'ordre enfin, partant de la surveillance, une action continuelle, forte, habile, et des écourgées, des écourgées surtout. L'écourgée, à vrai dire, est le fonds, la substance du gouvernement. Je ne saurois t'en donner de définition plus complette et plus nette.

Gouverner, au reste, ce seroit peu, maigre satisfaction de vanité, viande creuse, n'étoient les solides avantages que la sagesse des gouvernants et la complaisance exemplaire des gouvernés y ont joints de tout temps. On leur a dit avec onction : Troupeau chéri, vous le savez, rien pour rien, c'est l'usage, la règle. Des écourgées, cela coûte. Qui les payera? Vous, sans doute, qui en profitez; c'est la justice même. Nul emploi, d'ailleurs, remarquez ceci, nul placement aussi productif de ce que notre sincère affection vous engage instamment à épargner sur vos folles dépenses, le manger, le boire, le vêtement, le logis, si stupidement jugés nécessaires, avant que l'expérience vous eût, grâce à nous, appris combien on peut retrancher de ce luxe funeste à la santé du peuple, qui doit vivre de régime pour se bien porter. Lisez l'histoire, étudiez avec un cœur droit et un esprit simple, la science économique, prêtez l'oreille aux éloquentes oraisons de nos professeurs, et

vous arriverez à cette conclusion digne d'être gravée en lettres d'or sur les murs, sur les portes de tous les marchés de comestibles : Jamais, en aucun pays, à aucune époque, de peuple sain, alerte, fort, vertueux surtout, vertueux, qui n'eût pris l'heureuse habitude de rester sur son appétit.

A cette allocution persuasive et tendre, point de réplique. On paye donc, et grandement. C'est bien le moins, en effet, pour gens équitables, que d'acquitter les frais de leur bonheur. Nous voici, Akouman, à l'administration.

Oh! que j'aime le mot et la chose! Le mot veut dire servir. Mais servir qui? Soi, bien entendu, et ceux qui, servant de la même manière, forment un corps dans lequel tous les membres, unis par un intérêt commun, se soutiennent, se défendent l'un l'autre contre les attaques du dehors, et, sauf les rivalités que suscite entre eux l'intérêt propre de chacun, se prêtent mutuellement aide et assistance. Telle est la chose; exacte image de ce qui se passe parmi nous.

A partir donc d'un centre, qui est celui du pouvoir, encore comme parmi nous, l'animal vorace étend ses mille filets, de plus en plus déliés, dans les entrailles du peuple. Ils aspirent jusqu'à

siccité les sens qu'y élabore le travail de la vie, en gardent ce qu'ils peuvent, et envoient le reste au centre affamé : toujours comme parmi nous.

Les relations de l'administrateur avec l'administré, s'expriment en un mot, un seul : Payez. Qui sait bien ce mot-là, qui le place le plus à propos, le prononce avec le plus de grâce, avec cet accent qui touche, persuade, auquel on ne résiste point, celui-là est le modèle de l'administrateur, comme le mot en soi, dans sa brièveté compacte et substantielle, est le parfait résumé, le commencement, le milieu, la fin, l'alpha et l'oméga de la science administrative. Ah! le puissant mot, le mot sublime! Tarik[1] affecte de s'en dire le père, alléguant ses rapports intimes avec la mère, le lien étroit qui les unit. Mais qui de nous, au même titre, ne réclameroit pas aussi justement la paternité?

D'ailleurs, il s'en faut qu'il suffise de brailler à tue-tête : Payez, payez. Payer n'est pas le fruit délectable qui tenta, suivant ce qu'on assure, cette race-ci à son origine, ou elle a bien changé de goût depuis. Afin donc d'aider à nature, l'art a dû s'en mêler. En général quand les hommes

[1] Esprit d'avarice et de cupidité.

travaillent, ils aiment que ce soit pour eux. C'est leur marotte. Ils prétendent que le but du travail de chacun et de tous, est de subvenir aux besoins de tous et de chacun; que même, le besoin satisfait, ce ne seroit pas un mal énorme qu'il y eût, en outre, quelque peu d'aisance. Fausse doctrine, erreur, hérésie, aux yeux de la gent qui administre. Travailler pour soi, vous n'y pensez pas; quel égoïsme abominable! Nation, ma mie, filez, filez, filez pour nous : ainsi vous serez grande, heureuse, prospère. Et cette pauvre bonne femme de nation file, en effet, file, file, jusqu'à s'user les doigts, et veille, et jeûne, patiente et dolente, Akouman, à en pouffer de rire.

Cependant, comme je le disois, pour l'amener là, un certain art, une certaine adresse a été nécessaire. La force n'y auroit pas suffi. Car enfin la force, qui la possède? la nation même, le peuple, la masse. A moins donc qu'elle ne concourût à maintenir elle-même ce sublime mode d'administration, rien de possible.

Admire comme nos fidèles en sont venus à leurs fins. Il est clair que le soin des affaires communes doit être confié à quelques-uns, délégués par la société, responsables envers elle; note ces deux points-ci : là gisoit la difficulté. Des délégués

responsables de fait (car de droit encore passe), ce seroit le renversement du système administratif, selon lequel, en vertu d'une règle capitale et fondamentale, les administrateurs demandent bien, mais ne répondent jamais. Il faut de la dignité. Responsables! fi donc.

L'indispensable nécessité d'agents, de fonctionnaires consacrés au service public, ne pouvoit être niée. Aussi a-t-elle été admise universellement. Cette base posée, et posée sans contestation, il s'agissoit d'éliminer les deux conditions vraiment révoltantes que je t'ai fait remarquer. Pour cela, l'on a établi, que le peuple, évidemment dépourvu de lumières et du bon sens le plus simple, hors d'état de discerner ce qui lui est bon ou mauvais, de comprendre le bonheur, de goûter la joie rationnelle de payer, ou même, pour tout prévoir, disposé, en certaines circonstances, à payer trop, sous ce rapport véritable enfant, seroit tenu pour mineur, resteroit éternellement mineur; heureux pupille d'un sage tuteur, d'une paternelle administration qui se délègue elle-même, répond à elle-même de ses faits et gestes. De sorte que le principe, difficile à combattre en soi, de délégation et de responsabilité, dégagé désormais de ses conséquences fâcheuses, subsistât sans in-

convénient. Les principes veulent être ménagés. Respect aux principes.

Cette solide doctrine, cette relation de tuteur à mineur, qui concilie les intérêts qu'on auroit crus les plus opposés, a enlevé les suffrages unanimes. Elle est devenue la pierre angulaire de l'édifice administratif, le texte que brodent de leurs raisonnements les publicistes de toutes les écoles, le sujet des hymnes que les amis, les défenseurs du peuple ne se lassent point de chanter avec une chaleur, un enthousiasme, une énergie, qui me feroit trembler pour leur poitrine, si je n'avois cent raisons et cent autres encore, de la supposer plus robuste que leur cerveau.

En résultat, tout le monde est content, ou doit l'être, ce qui revient au même. La nation mineure en est, il est vrai, pour son argent et sa liberté; mais aussi elle ne se mêle de rien; on lui épargne mille soucis, mille inquiétudes, mille tracas. Si elle travaille le jour, la nuit, sans repos, sans relâche, le fruit de son travail au moins ne se perd pas, elle sait où il va : douce consolation, jouissance inexprimable! Je pleure de tendresse d'y penser seulement. Étends, Akouman, étends tes mains sur le pupille et sur le tuteur. J'implore pour eux ta bénédiction.

XXXVIII

BAHMAN[1] A SCHAHRIVER[2].

Dans le désordre actuel, qu'attendre, Schahriver, des Pouvoirs établis ? Que sont-ils partout, que peuvent-ils être que l'expression de l'égoïsme universel, comme les maximes de leur politique en sont la théorie, je dirois presque la législation ? Le droit dont le temps a développé peu à peu la notion dans la conscience des peuples, ne ressemble en rien au droit qui les régit de fait. Au dedans, tout est combiné pour les maintenir sous une domination oppressive de plusieurs manières : parce qu'elle les dépouille de la dignité d'homme, inséparablement liée à la liberté et à l'exercice de

[1] Qui bénit le peuple.
[2] Roi équitable.

la liberté; parce qu'elle fait d'eux tout à la fois et un fonds qu'on exploite, et l'instrument de cette exploitation. Au dehors, quand leurs vrais intérêts, en harmonie avec le devoir, devroient établir entre eux des relations fraternelles, des rapports bienveillants, et par cela même utiles à tous, on les constitue dans un état d'isolement et de rivalité, de réciproque défiance, d'antagonisme envieux et haineux. Aux pures et douces lois de la famille, sous lesquelles les hommes étoient destinés à vivre, on a substitué une organisation de conquête. Nés égaux, ils ont introduit parmi eux une inégalité impie; nés libres, ils se sont forgé des fers. En vain la nature gémit et s'indigne, en vain des maux qui naissent perpétuellement l'un de l'autre avertissent les nations de leur égarement, en vain les Amschaspands s'efforcent de les ramener dans les voies d'Ormuzd; au lieu de frères disposés à se venir mutuellement en aide, à se tendre avec amour une main secourable, on ne voit, sur la terre profanée, que des troupeaux d'esclaves chassés au travail par des maîtres armés de fouets.

Ce vice hideux des sociétés, ayant pour cause les passions humaines contenues foiblement par les croyances morales énervées, est le même,

quelle que soit la forme des gouvernements. Les artifices au moyen desquels on a cherché à l'atténuer en certains lieux ont, au contraire, aggravé le mal : car on a uniquement multiplié les dominateurs et diminué, en la partageant, leur responsabilité personnelle. Des cupidités plus nombreuses ont dû être satisfaites, et chacune, moins en regard, a pu, avec moins de pudeur et de danger, accorder aux autres davantage, et exiger plus pour elle-même. Entre le pouvoir d'un seul et le pouvoir de tous, il n'existe en réalité que des milieux trompeurs et des déceptions lamentables. On peut aller peut-être par degrés de l'un à l'autre, mais la route est dure, périlleuse, et, en se prolongeant, les stations seroient mortelles.

Ces gouvernements équivoques, où jamais les principes solennellement posés ne produisent aucune de leurs conséquences, engagent forcément dans un système de mensonge et d'hypocrisie. Cela se voit en tout, et spécialement dans la distribution de la justice, ou de ce qu'avec une ironie amère on appelle de ce nom.

D'abord, inaccessible au pauvre, à cause de l'énormité des frais, il n'a rien, quelle qu'elle soit, à attendre d'elle. Je me trompe; en certain cas, elle vient elle-même à lui, fatale, inexorable. Que,

par exemple, il laisse en mourant un chétif pécule, quelques meubles, une couchette, à ses enfants, elle arrive aussitôt, et procède, procède, jusqu'à ce qu'il ne reste à ceux-ci que la poussière de leur grenier, d'où le propriétaire les chasse le lendemain.

Elle l'atteint encore en d'autres circonstances. L'âge l'a-t-il rendu invalide, les infirmités qu'amène la misère le forcent-elles de recourir, dans le plus extrême dénuement, à la charité publique, alors voici ce qui se passe. On l'arrête, on le traduit devant un tribunal. Je fus un jour témoin d'une scène de cette espèce. Jamais elle ne s'effacera de mon souvenir. Je vois encore le malheureux qui était là sur la sellette, couvert de haillons, exténué de souffrance. Le juge le fait lever. « Vous êtes, dit-il, inculpé de n'avoir ni domicile, « ni moyens d'existence. Un mois de prison. » Je sortis en me voilant la face.

La loi aussi est loin d'être égale pour celui qui, ne possédant rien, vit uniquement de son travail, et pour celui qui, mieux partagé, achète ce travail au prix qu'il lui plaît, et s'en fait un instrument de gain. Elle semble n'avoir eu en vue que les intérêts de ce dernier, conséquence naturelle, au reste, de l'institution politique fondée tout en-

tière sur le privilége ; et l'esprit de la loi passant dans l'application de la loi, la justice, sous ce rapport, n'est que l'appui légalement prêté à la cupidité du riche. La différence des classes en apporte une non moins marquée dans tout ce qui tient à la répression des délits ; et cette inégalité funeste au sentiment moral, qui altère si profondément la conscience des peuples en les habituant à juger les actes non en soi, mais d'après les positions sociales, ou même d'après les seules différences de fortune, est universelle dans le monde.

En plusieurs contrées, c'est bien pis encore, sitôt qu'il s'agit du pouvoir et des choses du gouvernement. La loi même n'est plus qu'un vain texte, une lettre captieuse qu'on interprète arbitrairement, qu'on ploie en tous sens, qu'on torture, dont on fait ce qu'on veut, selon les besoins de la tyrannie. Manque-t-on même de prétextes, on en crée. On suppose, et puis l'on affirme ces suppositions dénuées de preuves et trop souvent de vérité. Que la sentence, inique au fond, soit régulière dans sa forme, cela suffit. La passion politique ou celle de s'élever siége à côté du juge. Il prononce un arrêt dicté, rendu ailleurs et rendu d'avance. Dans le sanctuaire des lois, on voit, au

lieu de la justice calme, pesant avec scrupule la défense et l'accusation, on voit, dis-je, la colère qui frappe, ou la haine qui se venge.

Que seroit-ce si je parlois des mystères de l'enquête, des piéges infâmes tendus aux prévenus, des honteuses séductions, des violences de toute sorte mises en œuvre pour extorquer d'eux d'exécrables délations, des peines atroces provisoirement infligées à l'innocence même ensuite reconnue? L'influence des Darvands ne se montre nulle part sous un jour plus sinistre, car l'antre ténébreux où s'ourdissent leurs trames a de souterraines issues qui aboutissent ici.

Que la société doive être défendue contre tous les genres d'agression, que le devoir des hommes chargés de veiller à la sûreté de ses membres, au maintien de l'ordre public, soit de rechercher et de punir ceux qui le troublent, nul assurément ne le conteste. Mais l'accomplissement de cette haute et tutélaire fonction implique une rigide impartialité, une appréciation scrupuleuse des actes et des preuves des actes, la crainte de l'erreur, d'une de ces erreurs malheureusement peu rares dans les fastes judiciaires, et dont les suites sont quelquefois si fatalement irréparables. Au-dessus, par un effort continuel de vertu, au-dessus

des foiblesses de l'humanité, et toujours en défiance de soi, de son jugement, de ses entraînements, de ses involontaires préventions, le magistrat vraiment digne de ce nom élève en sa conscience un tribunal où, s'il accuse, il défend aussi, et avec plus de joie ; il doute lorsqu'il faut douter, et dans le doute présume l'innocence. Quand, au lieu de cela, il se fait de l'accusation, par amour-propre ou par intérêt, une affaire personnelle, établit entre lui et le prévenu un duel inégal, se passionne, s'attache uniquement à faire ressortir ce qui charge l'accusé, cherchant en dehors même de la cause, dans ses opinions, ses pensées connues ou supposées, tout ce qu'il croit propre à l'environner de préjugés défavorables, à exciter une secrète colère, une redoutable antipathie en ceux qui, tout à l'heure, prononceront sur son sort ; quand, pour lui, une condamnation s'appelle un succès, et que le nombre des succès est le premier titre à l'avancement : alors qu'on ne parle plus de justice, c'est trop de dérision.

Ainsi la corruption de la loi et des ministres de la loi est, presque en tous lieux, aujourd'hui un des signes le plus manifeste et le plus effrayant de la décadence générale. Un peuple résiste à ce qui n'attaque que son existence matérielle, et, dans

une certaine mesure, au vice même de ses institutions, aux folies, aux crimes passagers de son gouvernement ; il ne résiste point à ce qui tue la justice. Il se relève de ses revers, il ne se relève point de la maladie qui altère, dans son action publique, le principe moral ; car cette maladie est tout ensemble et l'effet et la cause d'une décomposition universelle des mœurs, du lien secret qui unit les hommes et constitue l'ordre, c'est-à-dire la vie.

Avec quelle douleur je mets sous tes yeux, ô Roi d'équité, cette peinture tristement fidèle d'une société sur son déclin, de nations déchues, qui, sous des pouvoirs en lutte contre nous, livrés aux Darvands, semblent avoir perdu le sentiment d'elles-mêmes, de nations engagées, sans retour peut-être, dans les voies où ont passé tous les peuples qui ne sont plus. Mais, si les peuples meurent, le genre humain subsiste : de leur cendre naissent des peuples nouveaux, pleins d'une sève puissante, comme, après l'hiver, on voit croître, sur les débris des plantes desséchées, une fraîche moisson de plantes nouvelles.

XXXIX

KAFIZ[1] A NESORCH[2].

Nés ensemble, Nesorch, et toujours rapprochés par nos goûts, nos instincts, nous vivons à part, loin de la foule bruyante, et, entre nous, assez chétive, assez pauvre des Darvands. Il y a dans le mal des profondeurs que nous seuls connoissons. Les autres, je dis les plus élevés, que font-ils? Par des moyens divers plus ou moins ingénieux, plus ou moins puissants, ils attaquent la vie. La détruire est leur but; pour eux, rien au delà. Toi, tu souilles la mort même.

Je te prépare les voies, je glisse, je rampe, laissant derrière moi une trace que tu suis à la lueur

[1] Esprit de la pourriture.
[2] Qui souille les morts.

phosphorique, à l'odeur de cadavre, qui marquent dans la nuit mon passage silencieux.

J'ai sillonné en tous sens la terre. Qu'offre-t-elle maintenant qui ne soit ou pourri, ou près de se pourrir? Qu'y reste-t-il de sain? Où n'ai-je pas versé mes poisons? Qui n'a senti mon attouchement, respiré mon haleine? Vois les hommes et leurs sociétés. Religions, lois, mœurs, raison, conscience, tout se décompose à la fois, et les corps même sans sève, affoiblis, dégradés, ressemblent chaque jour en plus grand nombre à des larves échappées de la tombe.

Le monde, Nesorch, le monde entier n'est plus qu'un froid sépulcre qu'habitent des peuples morts. Étends-toi dessus, fais-en ta couche, pénètre-les des moites vapeurs qui s'exhalent de toi. Échauffe de tes ardeurs ces cendres fétides, serre en tes bras ces squelettes hideux, flétris-les, souille-les de tes lascives caresses, et qu'à la vue de sa créature fiancée au Roi des vers, Ormuzd tressaille d'horreur et de dégoût.

XL

EIATHREM [1] A MEDIOZEREM [2].

Que tout est pur, fécond, brillant de jeunesse et de beauté sur cette terre flottante comme une fleur céleste dans le fluide éthéré! Ne te sens-tu pas, Mediozerem, enivré d'un saint ravissement, lorsqu'au lever de l'aurore, l'heureux vêtement de la Nature, pénétré des feux que nourrit Atar [3], exhale au loin des nuages de vapeurs parfumées? Les plantes réveillées prennent une teinte plus verte, les oiseaux au fond des bosquets, les insectes sous l'herbe, l'infinie variété des êtres qui peuplent les bois, les prés, les bruyères, les sables mêmes et les arides rochers, chantent, murmurent, bourdonnent, élèvent tous ensemble leurs mille voix pour saluer l'astre qui va paroître et bénir celui qui l'a fait. Partout le mouvement,

[1] Qui fait croître les fruits et les jeunes animaux.
[2] Qui donne le lait.
[3] Qui entretient le feu.

l'allégresse, l'indicible bien d'être, une vie qui se transforme et ne tarit jamais, semblable au souffle qui s'affoiblit et se ranime alternativement, à la mélodie qui renaît plus douce, plus éclatante du silence même.

Les ministres d'Ahriman, dans leur langue fausse et menteuse comme eux, ont un mot vide de sens, la mort. Les formes changent, l'enveloppe de l'être commence et finit, l'être reste. Ils croient le saisir, s'emparer de lui, et ils n'ont en leurs mains que sa dépouille inerte, qu'obéissant à leur insu aux ordres sacrés d'Ormuzd, ils décomposent pour la préparer à des usages nouveaux. Ainsi l'hiver, avec ses froidures et ses pluies dissolvantes, prépare les productions du printemps qui suivra.

Ils exercent, il est vrai, un autre genre de puissance sur l'homme ; ils parviennent, en le trompant, à le rendre complice de leurs desseins et de sa propre ruine : mais cette ruine, toujours incomplette, le suprême Monarque a voulu que tôt ou tard il la réparât. Éclairé de sa lumière, échauffé de son amour, il remonte, il sort de ce tombeau où, dans leur faim immonde, le cherchent vainement les impurs Daroudjs.

XLI

MEDIOZEREM [1] A EIATHREM [2].

Combien ta voix m'est douce, ô mon frère ! elle me console et me calme, elle est pour moi ce que sont pour l'homme, après les fatigues d'une journée brûlante, les brises fraîches du soir murmurant dans les jeunes rameaux. Il me semble que tes paroles me font mieux sentir encore la sagesse merveilleuse du Maître que nous servons, la ravissante bonté du Père, qui, du fond de son repos éternel, épand son amour et ses bienfaits sur ses créatures innombrables. Je ne comprends ni le mal effectif, ni l'idée même du mal, et je plains les Darvands dont la vie se consume en d'insensés

[1] Qui donne le lait.
[2] Qui fait croître les fruits et les jeunes animaux.

efforts pour saisir ce fantôme obscur, informe, donner un corps à cette ombre vide. Le temps viendra où, las de leur stérile labeur, guéris par la souffrance qu'ils s'imposent eux-mêmes, leurs yeux s'ouvriront, leur tête superbe se courbera; où, précédés de leur chef, atteint par la lumière qu'il fuit, investi de sa splendeur au fond de ses abymes ténébreux, ils se prosterneront repentants, purifiés, devant celui que leur révolte outrage, et dont la pitié les attend.

Lorsqu'à genoux près de la Mère universelle des êtres, je presse avec un pieux respect ses chastes mamelles, pour en faire couler le lait qui nourrit ses enfants de tout ordre, de toute tribu, alors, songeant aux pauvres égarés, que dévore dans le désert qu'ils se sont fait une soif ardente, j'appelle de mes désirs le jour heureux et saint où eux aussi se désaltéreront à la source vive; où cessant d'en troubler les eaux, ils nous aideront à les distribuer à la multitude qui aspire à s'en abreuver; où eux et nous, et tout ce qui pense, et tout ce qui aime, et tout ce qui sent, ne formerons qu'une famille, du sein de laquelle montera vers le Roi tout-puissant, le Créateur des mondes, une immortelle prière et une adoration sans fin.

XLII

MITHRA[1] A KHORDAD[2].

L'astre qui anime de ses feux cette région de l'univers commence, Khordad, à délaisser, dans son mouvement oblique, les lieux où je suis maintenant. La terre s'attriste, sa parure se fane, l'herbe jaunit, les feuilles rougeâtres se détachent de leur tige, emportées par le moindre souffle, les nuages rampent sur le sol, ou voguent pesamment dans un ciel gris et terne. Soit que nous dépendions, nous aussi, de l'aspect des choses extérieures, soit toute autre cause, j'éprouve comme une sorte d'abattement, et de sombres pensées m'oppressent.

[1] Qui rend la terre fertile.
[2] Qui produit tout.

A quoi, pur Amschaspand, aboutit notre sollicitude? qu'en revient-il à l'homme, qui devroit surtout en recueillir le fruit, qui en est l'objet principal, suivant les saintes prescriptions d'Ormuzd? Je me le demande, et ne sais que répondre.

S'il est sur ce globe des contrées que les lois de la nature, dans la période actuelle, condamnent à la stérilité, solitudes brûlantes ou glacées dont les échos ne répètent d'autres voix que celle des tempêtes ; en vertu des mêmes lois, partout ailleurs, sur les coteaux, dans les vallées, les forêts, les plaines, surabondent les êtres vivants, les productions de toute sorte, et le travail encore les multiplie indéfiniment. Néanmoins l'homme, partout aussi, ne pourvoit qu'avec peine à ses premiers besoins, manque bien souvent du nécessaire, souffre de la faim, en meurt quelquefois, à côté du splendide banquet que nos soins lui préparent. Comment ne pas s'étonner? comment, à la vue d'un mal si étrange, ne pas gémir profondément?

Quelque inexplicable qu'il puisse paroître, il a sa raison cependant. Est-ce nous qu'il en faut accuser? Après un sérieux examen en présence de celui à l'œil duquel rien ne se dérobe, j'oserai répondre, non; mais l'homme lui-même trompé

par les Darvands, égaré, aveuglé par ses passions.

Ce sont elles qui toujours, depuis qu'il existe des peuples, ont présidé à leur organisation. Ennemis les uns des autres, chacun d'eux, en outre, n'offre intérieurement, dans sa constitution, qu'un système d'égoïsme et d'antagonisme, qui soumet à un petit nombre de privilégiés la multitude opprimée par la force. De justice, pas même l'ombre, et d'humanité encore moins.

La classe supérieure, investie de l'autorité publique, en use pour tourner à son profit le travail de la classe dépendante. Propriétaire du sol, elle veut qu'il produise uniquement pour elle : d'où un notable affoiblissement de la production même. Qui cultive pour un autre cultive mal, cultive le moins possible, parce que ses sueurs seront stériles pour lui. De là vient que finalement la culture a toujours péri sous le régime de servitude. Il crée des déserts, où le vent roule pêle-mêle la poussière du maître et celle de l'esclave.

Non seulement la culture décline, quant à ses résultats utiles à tous, par l'attribution exclusive du sol à quelques-uns, mais une partie de ce même sol, trop peu productive pour admettre un partage quelconque de la production, reste entièrement inculte. Le possesseur qui ne peut ni

ne veut y appliquer son propre travail, n'en tire rien, ou presque rien, et il empêche un autre d'en tirer ce qui suffiroit à le faire vivre. Il anéantit une portion du patrimoine commun.

Ce n'est pas tout. La portion cultivée, ne l'étant qu'au moyen du partage des fruits, partage que représente un salaire, le possesseur, pour grossir sa part, tend constamment à diminuer le salaire, et à augmenter la valeur équivalente des fruits, dont l'échange nécessaire ramène en ses mains le salaire payé; et cela dans une proportion d'autant plus forte, que le salaire est moindre, et le prix vénal des fruits plus élevé : de sorte que le dernier terme de cette progression croissante d'un côté, décroissante de l'autre, seroit un travail purement gratuit, et conséquemment la mort du travailleur, qui ne subsiste que par son travail. Il est, en effet, des contrées où l'on a presque atteint ce terme, où la famine est permanente, où l'homme, sur une terre riche, végète dans un tel dénuement, dans une telle impuissance de satisfaire aux plus absolues nécessités, qu'on ne sait à quoi comparer une créature si misérable. Et cependant ces contrées regorgent des biens qu'Ormuzd prodigue à tous les êtres, et ces biens sont dus au labeur de ces hommes si déshérités, et ils

vont nus comme les bêtes des champs, et, plus malheureux qu'elles, ils périssent de faim au milieu de l'abondance qu'ont créée leurs bras. Je vois cela, Khordad, je le vois depuis des siècles, et je ne saurois le comprendre encore. C'est pour moi un vertige, un rêve.

Partout le même désordre à différents degrés et sous des formes diverses. Ici ce sont des disettes factices, organisées avec une atroce industrie par des spéculateurs infâmes, qui poussent froidement dans la tombe des milliers de victimes sacrifiées à leur avarice exécrable. Ailleurs, c'est la classe gouvernante qui, vendant au peuple sa subsistance, et voulant la lui vendre au plus haut prix, interdit, quelle que soit sa détresse, l'entrée des productions étrangères qui la soulageroient, le parque dans la famine, et l'y clôt avec des os de morts.

J'entends dire quelquefois que la population, mal répartie, s'accumule en trop grande quantité sur certains points du globe. Il n'est, je crois, aucun de ces points où les hommes, si nombreux qu'ils soient, ne pussent aisément vivre et prospérer même, si rien n'entravoit leurs relations au dehors, si les défiances des dominateurs et leurs passions avides, en brisant les rapports qui doi-

vent unir les nations entre elles, ne violoient sans cesse et comme à plaisir les bienfaisantes lois de la nature.

Cependant il est vrai qu'on remédieroit à beaucoup de maux, en appelant une partie de ces populations compactes sur des territoires inoccupés qu'elles fertiliseroient, augmentant par cela même le bien-être général. Plus de la moitié de la terre manque encore d'habitants, et cette moitié est, dans son ensemble, celle qui offre le plus de ressources à l'homme, où son travail seroit le plus fécond. Mais les mêmes causes qui troublent chez chaque peuple l'action des lois conservatrices de l'humanité, agissent également de peuple à peuple, et, dans cette sphère plus étendue, ne produisent pas des effets moins funestes. Animés, à l'égard l'un de l'autre, d'une jalousie stupide, ils semblent ne songer qu'à se nuire mutuellement, qu'à se fermer les voies par où chacun d'eux pourroit, en améliorant sa propre condition, améliorer aussi celle de tous; car tous sont solidaires, car, en vertu de son essence, le bien rayonne comme la lumière, se répand comme les eaux qui coulent d'un lieu élevé. Qu'il se forme quelque part, sur une côte déserte, près d'un fleuve solitaire, un pacifique établissement, qu'une nation

y transporte le frêle germe d'un peuple futur, aussitôt les autres prennent l'alarme. Tourmentées d'une odieuse envie, elles n'ont plus qu'une pensée, ruiner, détruire, par la violence ou par l'artifice, cet établissement qui les choque, y susciter des obstacles sans nombre, heureuses, à leur gré, si elles réussissent, sans profit pour elles, à priver autrui des avantages que lui promettoit son inoffensive industrie, à empêcher cette légitime et pieuse conquête sur la nature brute.

Et les hommes se plaignent! et remontant jusqu'à Ormuzd même, ils blasphèment sa bonté, sa sagesse, ils lui demandent compte de leurs souffrances, des maux sous le faix desquels ils se traînent avec tant de douleur! Qu'ils descendent plutôt en eux-mêmes, ils y trouveront la cause véritable, l'unique cause des calamités dont le cortége lugubre les accompagne du berceau à la tombe; et peut-être que cette vue de leur misère interne, des plaies secrètes de leur âme, leur inspirera du moins le désir salutaire d'une guérison qui sera prochaine, dès qu'ils l'auront fermement voulue.

XLIII

ASTOUÏAD[1] A EGHETESCH[2].

Toi et moi, Eghetesch, nous nous partageons l'homme à peu près tout entier. Tu t'empares de son cœur pour le corrompre, l'éloigner du bien, et moi de son esprit pour l'obscurcir, le détourner du vrai ; et, sans qu'aucun de nous en ait eu le dessein, nous nous aidons beaucoup dans notre tâche respective. La pensée et le désir se cherchent l'un l'autre naturellement, et finissent toujours par se rencontrer.

En général, je me propose deux choses, affoiblir la croyance et la fausser.

[1] Qui ne pense que le mal.
[2] Génie de la corruption du cœur.

On ne contestera pas mes succès sur le premier point. Quand le doute fut-il plus profond et plus universel? On n'adhère pas même à ce qui force la conviction. On dit, cela me paroît ainsi, mais ne me trompé-je point? Qui le sait? La raison, en défiance d'elle-même, tient constamment ouvert quelque secret passage par où la foi s'enfuit.

Ce triomphe me flatte certainement. Affoiblir la croyance, c'est quelque chose, et l'on s'en aperçoit ici; mais la fausser, c'est encore mieux. Aussi m'y suis-je appliqué d'une façon toute particulière, et je n'y ai pas perdu ma peine. Il est vrai que cette bonne race humaine offre à cet égard de merveilleuses facilités. Il n'est point de bêtise, de sottise, d'énormité si monstrueuse, dont ces têtes-là ne semblent être comme le domicile naturel. Je pourrois t'en donner d'innombrables exemples. Prenons-en, au hasard, un seulement.

Tu sais comment nous sommes parvenus, chacun agissant de son côté, selon ses vues propres, son caractère, à brouiller, bouleverser, détraquer tellement ce pauvre monde, qu'à la gloire immortelle de notre génie, nous en avons fait une espèce d'enfer pour ses habitants.

Les Izeds ont beau s'ingénier, Mithra et les

siens redoubler d'efforts, exciter de leur mieux les énergies fécondes de la terre, multiplier ses productions, cela ne les mène pas loin. La misère, une misère hideuse, dévore la multitude, et nous avons la satisfaction de la voir partout nue, haletante, pantelante, marchant vers la tombe à travers les angoisses de la faim, et les maladies et les désespoirs qu'elle engendre.

Or, il faut entendre ce qu'à mon gré, suivant le caprice, l'humeur qui me domine, je leur fais dire là-dessus. Il y en a qui assurent que le mal vient d'un premier homme, qui vivoit quelques milliers d'années en çà, et que c'est pour avoir mangé mal à propos, qu'ensuite les autres ont dû ne pas manger du tout; juste punition de la gourmandise de leur père. Cette solution a plu longtemps, à cause de sa netteté et de son évidence; mais les Izeds me l'ont gâtée en y joignant des préceptes de leur façon.

D'autres, élevant leurs voix en chœur, ont chanté la terre, le travail, le crédit, l'industrie, le commerce. Mortels, réjouissez-vous, quittez vos vêtements de deuil, couronnez-vous de fleurs, votre sort va changer, plus de pauvres désormais, la loi de la richesse est enfin trouvée. Oh! qu'ils étoient beaux ces chants, Eghetesch! C'est dom-

mage qu'ils soient venus expirer dans un hôpital.

Un hôpital ! Vraiment, je m'égare ; ce seroit un luxe des plus dangereux. Dans le chef-lieu de la doctrine, contrée de mon choix, de ma dilection, tendre patrie du produit net, point d'hôpitaux. Arrive-t-il qu'un homme dont la bourse n'est pas moins vide que l'estomac, ait l'insolente prétention de manger, on le met en cage ; il y tourne comme un écureuil. Nulle recette plus sûre pour guérir les appétits inopportuns.

Plusieurs pourtant n'y voient qu'un simple palliatif, une mesure partielle, inefficace, à moins qu'on ne la généralise. Sur quoi, creusant jusqu'au fond des choses, ils ont fait ce raisonnement superbe. Les hommes souffrent. Pourquoi? Parce que les uns possèdent trop, et les autres trop peu. Quel remède à cela? Évidemment que personne ne possède. Alors les différences se fondront et disparoîtront dans une parfaite égalité. Plus de querelles, plus de disputes. Comment voulez-vous qu'on se dispute rien? Dans cette absence absolue de toute propriété personnelle et individuelle, l'État sera la cage, et pas un de ses membres qui ne soit encagé, hors les chefs de l'État, sous la suprême direction desquels tous les

autres tourneront : ce qui formera, sans aucun doute, un spectacle si consolant, si ravissant, que l'univers en pleurera de joie et d'admiration. L'antiquité avoit pressenti cette solution philosophique du problème social. Par malheur, sa cage, à elle aussi, étoit trop étroite.

Tu penseras peut-être qu'après cela, il ne reste rien à imaginer. Oh ! tu connois peu mes disciples ; ils ne sont pas gens à s'arrêter en si beau chemin. Ces idées, d'ailleurs si dignes d'eux, ne l'étoient pas assez de moi. J'ai voulu les conduire au delà, leur inculquer une doctrine plus ferme encore et plus substantielle. Écoute bien.

Deux classes d'hommes : ceux qui jouissent, ceux qui souffrent ; en d'autres termes, des riches et des pauvres.

D'où vient cela ? Pourquoi des pauvres ? Parce que la quantité des richesses existantes ne permet pas que tous soient riches, et que, réparties plus également, s'il y avoit pour les pauvres moins de détresse, il y auroit pour les riches moins de surabondance, moins de caprices satisfaits, ce qui seroit manifestement une calamité effroyable, une iniquité révoltante. La pauvreté, au fond, résulte d'un excès de population. Dans son imprévoyance et son outrecuidance, le pauvre ose prétendre à

être époux et père; il ose se créer une famille, malgré la raison qui lui commande impérieusement de s'abstenir. De là un accroissement désordonné de l'espèce, une violation des lois naturelles. Or, violer les lois naturelles, c'est proprement ce qu'on nomme crime. Donc le pauvre est coupable de naître, coupable de vivre, coupable surtout de transmettre sa misérable vie. Conséquemment, venir à son secours, ce seroit encourager, récompenser le crime. Gardez-vous-en par-dessus tout, vous qui avez à cœur les intérêts de l'humanité, l'ordre, la justice, la vertu. Étouffez en vous-même la sympathie funeste, la vicieuse commisération qui vous porteroit à vous rendre complice d'un délit que vous devez détester et punir. Soyez sans pitié pour le père, la mère et les enfants assez pervers, assez impies pour réclamer ce qu'ils appellent insolemment le droit de vivre.

Ce langage t'étonne, Eghetesch; tu hésites à le croire possible. Eh bien, tu vas l'entendre de la bouche même des coryphées de l'école à laquelle j'attache ma gloire la plus brillante et la plus solide.

« Reconnoître aux pauvres un droit à l'au-
« mône, c'est les autoriser à exiger l'aumône par

« force; c'est anéantir le droit de propriété [1]. »

« L'homme qui s'est marié sans avoir l'espé-
« rance de nourrir sa famille, doit être laissé à
« lui-même; son action est immorale, la misère
« en est la peine naturelle et juste. Livrons donc
« cet homme coupable à la peine prononcée par
« la nature [2]. »

Il suit de là qu'à l'origine, lorsqu'Ormuzd dit aux premiers humains : « Croissez et multipliez, » il leur donna de tous les conseils le plus sot et le plus pernicieux ; que la sagesse doit tendre à dépeupler la terre ; que, parmi les puissances bienfaisantes, aucune n'a droit à un plus haut rang que la guerre, la famine, la peste, si bêtement décriées; et qu'il avoit grandement raison le ministre sublime qui, méditant sur les moyens d'assurer le bonheur de l'empire commis à ses soins, formoit le vœu touchant que ses plus belles provinces pussent s'enfoncer dans le sein des mers, et y séjourner vingt-quatre heures seulement.

Les chefs des sociétés n'ont pas tous, il est vrai, la même force d'esprit et encore moins la même franchise. Cependant ce seroit être ingrat

[1] Duchâtel.
[2] Malthus.

que de ne pas reconnoître dans l'ensemble de leurs actes, dans le système qui en est la règle, une influence heureuse, une application plus ou moins large et plus ou moins directe des principes que j'ai su opposer à l'odieuse doctrine des Izeds. Ils disent aux hommes : Obéissez aux devoirs, à la loi qui commande de se dévouer, de se sacrifier aux autres. Je leur dis, moi : Billevesées que tout cela, maximes de dupes. Moquez-vous du devoir, chacun pour soi, n'hésitez jamais, individus ou peuples, à sacrifier les autres à vous.

Cet enseignement prospère. Des gouvernants, qui l'ont tout d'abord merveilleusement compris et goûté, il descend jusqu'aux gouvernés, et chaque jour se propage. Que le progrès continue, et, dans l'objet privilégié de leur zèle solennel, les Amschaspands contempleront la plus risible des créatures et la plus misérable. Au fait, Eghetesch, que manque-t-il pour que déjà les choses en soient là ?

XLIV

ZARÈTCH[1] A AKOUMAN[2].

Je veux aujourd'hui te parler, Akouman, d'une espèce de gens très-répandue ici, et qui me plaît fort. Il en existe plusieurs variétés, mais qui se classent toutes sous le nom commun de philanthropes. Les philanthropes pullulent; on ne rencontre que cela. Plus le monde, soustrait à l'action du feu céleste qui émane d'Ormuzd, se refroidit, plus ils se multiplient. Ils ressemblent à ces aquatiques animaux qui éclosent par myriades sous les glaces du pôle.

Tu sais que nous avons assez notablement mo-

[1] Qui gâte le bien.
[2] Qui est tout inutilité.

difié de fait le programme des Izeds, leurs petits arrangements de famille, et que les choses, en ce monde, ne vont pas toujours précisément comme ils s'en flattoient. On pourroit, sans trop de peine, imaginer une vie et plus gaie et plus douce que celle de leurs pupilles. Ils leur prêchent pathétiquement des vertus à n'en pas finir; nous leur avons, nous, ménagé du moins l'occasion habituelle d'en pratiquer héroïquement une, celle qu'ils nomment patience.

A la vérité, cette vertu-là est un peu fatigante; on s'en lasse à la longue. C'est pourquoi les Izeds eux-mêmes ont jugé prudent d'aviser à la rendre moins nécessaire, afin que les hommes, enclins à en user fort sobrement, n'en perdissent pas tout à fait le goût. De là l'invention de la charité. La charité est un aide-patience, et l'on ne sauroit nier que si nos ennemis parvenoient à établir son règne sur la terre, elle n'en changeât complettement la face; car, au fond, la souffrance de tous n'a guère d'autre cause que l'égoïsme de chacun. Les hommes le sentent d'instinct, le comprennent même, en de certaines limites, tant cela crève les yeux : d'où vient que difficilement sont-ils conduits à rejeter en théorie les préceptes malencontreux de cette charité dangereuse.

Notre intérêt nous commandoit donc de ne pas choquer trop directement, à l'exemple de quelques maniaques, leurs idées à cet égard, de biaiser, de ruser, de produire notre doctrine sous des dehors qui ne blessassent pas les foibles, d'éviter de la montrer nue, d'affubler l'égoïsme d'un costume décent.

C'étoit, Akouman, une tâche qui me convenoit. J'y trouvois profit et divertissement; l'avancement de nos affaires, des déboires pour ces pauvres Izeds stupéfaits de leur œuvre transformée par moi, et, dans leurs protégés, comme une exhibition nouvelle et solennelle des rares qualités qui nous rendent si précieuse cette ridicule espèce.

Le caractère de la charité est de partir de l'individu, à qui elle crée d'abord des devoirs immédiats envers ce qui le touche de plus près, devoirs dont le cercle, s'élargissant selon la mesure de la puissance, finit par embrasser le genre humain dans sa vaste enceinte.

Pour atteindre mon but, il m'a suffi de renverser l'ordre de cette progression. La philanthropie donc, au lieu de remonter par les individus au genre humain, descend du genre humain aux individus. Or, tu comprends que la route est lon-

gue pour arriver jusqu'à ceux-ci, et que, durant le trajet, le devoir ne gêne pas extrêmement. Car, entends-le bien, que doit-on à l'individu, comme individu? Rien, puisqu'il n'a de droits que ceux de l'humanité entière; moins que rien, puisqu'à l'instant où il réclame quoi que ce soit en son propre nom, il se pose en face d'elle, hors d'elle, et par conséquent hors du droit; il intervertit l'ordre, il en viole la loi, et par là même devient punissable. Donc nuls devoirs directs envers l'individu, nulle obligation de lui prêter aide et secours; au contraire.

Le genre humain est un, et la philanthropie est une comme lui. C'est là mon principe le plus général, principe fécond et si conciliant, qu'il met d'accord ce qui semble, au premier aspect, contradictoirement opposé, l'égoïsme et le dévouement, la conscience qui vient des Izeds, la passion qui vient de nous. On se doit aux autres, dit la conscience. Sans doute, sans doute, répond le principe; on se doit à tous, à l'humanité dans laquelle tous sont solidaires. On se doit à soi-même avant tout et par-dessus tout, reprend la passion égoïste. — Comment donc, mais très-certainement. Faire son bien, c'est faire pour sa part le bien de l'humanité, le bien de tous; c'est se dé-

vouer à autrui de la manière la plus efficace, à cause de la solidarité.

Puis, dût-on quelque chose immédiatement à l'individu, ce qui peut se soutenir aussi, quoique beaucoup moins philosophiquement, il faudroit, pour n'être pas induit à violer le devoir par une fausse apparence du devoir même, examiner deux choses, la réalité du besoin et son étendue. Si le besoin n'est pas réel, donner, ce n'est pas accomplir un devoir, c'est se rendre coupable d'un vol. N'y est-on pas trompé tous les jours? Mais le besoin fût-il certain, peut-être y en a-t-il de plus grands. En ce cas, il est clair que ceux-ci doivent être soulagés de préférence. Attendez donc, ne vous hâtez pas, réprimez l'aveugle entraînement d'une compassion irrationnelle, endurcissez-vous par philanthropie.

Tu peux, sur ces indications, te faire une idée des différentes voies que j'ouvre à leur conscience pour voyager à l'aise en ce monde. Infatués qu'ils sont, par nature et par habitude, des préceptes de cette charité que leur prêchent les Izeds, je les débarrasse de ce qu'elle a d'incommode, la pratique, et cela sans heurter violemment la loi, ce qui les effrayeroit, mais en en perfectionnant, au contraire, à ma façon, la théorie : de sorte que,

leur raison et leur passion également satisfaites, ils me donnent et nous donnent à tous un spectacle auquel Ahriman souriroit avec complaisance, l'extrême corruption dans l'extrême imbécillité, et par-dessus, et pour récompense, une misère incurable, un ver qui s'attache à la racine même de leur vie et la ronge sourdement.

Tu comprends, au surplus, qu'il existe des philanthropes de diverses sortes. La philanthropie n'est pas seulement une doctrine, ce seroit peu, elle est encore une profession, et l'une des meilleures. Il y a des philanthropes qui, embrassant l'universalité des maux, proposent de les soumettre à un traitement général et sûr dont ils ont le secret. Qu'on en essaye, cela coûtera si peu! Ils ne veulent rien, ne demandent rien pour eux. On les remboursera de leurs frais, comme il est trop juste, voilà tout. D'autres se consacrent à la guérison d'un mal particulier. La concurrence leur nuit, et c'est vraiment dommage. Qui fait du pain avec de la paille, qui du bouillon avec des os. Et quel bouillon! quel pain! Prenez garde seulement qu'on en abuse. Ce n'est plus la faim qui est à craindre, ce sont les indigestions. Chacun, au reste, fait le plus de bruit qu'il peut. Prenez ma drogue, achetez ma drogue. Il la don-

neroit bien, mais on en feroit moins de cas, elle se répandroit moins. Il la vend donc, par tendresse pour l'humanité.

Celui-ci, philanthrope actif, se dévoue de sa personne. C'est sa pensée de tous les moments. Point de repos, point de sommeil, qu'il n'ait réussi à sacrifier à ses semblables son temps, sa peine; rien à quoi son zèle ne se résigne pour cela, nul emploi qu'il n'accepte avec un héroique oubli de soi, qu'il ne sollicite même, quoique très-largement rétribué. Ceux-là, non moins zélés, s'efforcent, dans leur ardeur de concourir au bien, d'attirer du côté de leur petit commerce la philanthropie administrative, de s'associer par des fournitures à ses touchantes libéralités, sauf à s'entendre sur les conditions. D'autres, frappés de la nécessité de secours permanents à une misère permanente, remuent ciel et terre, pressent l'État, le public, le public éclairé, le public qui souscrit, de fonder des établissements, dont ils consentent généreusement à prendre la direction, afin d'en assurer le succès.

Il y en a qui, touchés des angoisses de la multitude à jeun, organisent des repas de bienfaisance. Le pauvre, à la vérité, n'y assiste pas, mais on mange pour lui, c'est déjà beaucoup, et on lui

promet les reliefs. D'autres convoquent les hommes et les femmes sensibles qui ont le goût sérieux du bal, masqué ou non, et les invitent pathétiquement à danser pour les affamés. Les violons payés, et le luminaire, et les rafraîchissements, si la caisse n'est pas vide, heureux le pauvre! ce qui reste lui est dévolu; et si, par hasard, les frais dépassent la recette, jamais on ne lui demande le surplus.

Mais les plus curieux, sont les philanthropes dont la vaste sollicitude embrasse à la fois ce qu'ils appellent, dans leur jargon, les plaies morales et les plaies physiques de l'humanité. De l'un et de l'autre genre il n'en manque pas, certes; nous y avons pourvu : et quand je pèse à notre poids le remède et la maladie, je m'incline devant les médecins. Non, jamais tu n'imaginas rien de si drôle. Choisissons pour exemple ceux qui prennent spécialement les détenus sous leur affectueuse protection. Émus de pitié à l'aspect du sort que la justice, j'aime ce sobriquet, fait aux malheureux qu'elle séquestre en si grand nombre de la société, ils se livrent à de longues études, méditent, observent, voyagent, et, de retour chez eux. ayant tout vu, tout examiné, près d'un bon feu, dans un bon fauteuil, après avoir dîné, et bien dîné, écri-

vent des livres superbes, où, déplorant les funestes douceurs de la prison, ils demandent, au nom de l'intérêt des prisonniers mêmes, par amour pour eux, qu'on leur retranche ceci, cela, proposant, afin de couper court à ces condescendances inhumaines, de jeter tout vivants au fond d'une tombe muette leurs clients bien-aimés, et de les soumettre à un traitement qui conduit, par d'affreuses tortures, à la phthisie, à l'hébétement, à la folie, et au suicide.

Ces idées-là et celles qui y ressemblent, font surtout un honneur infini aux inventeurs, et il est rare qu'elles ne leur valent pas, avec l'admiration des hommes *positifs*, un crédit éminent et une place élevée dans les conseils des peuples.

Je t'ai vu craindre la charité, pour nous en effet très-gênante. J'espère, Akouman, que la philanthropie te rassure.

XLV

SAPANDOMAD[1] A SCHAHRIVER[2].

J'aime, ô saint Amschaspand, à vous entretenir de ce monde que j'ai vu naître, que je vois se développer suivant des lois aussi simples que fécondes ; j'aime à épancher mon cœur dans le vôtre, à chercher un appui dans votre bonté et des lumières dans votre sagesse, car ma tâche est grande et quelquefois pénible.

Une antique fable, pleine de mystère, selon le génie des premiers temps, représente un héros enfant, un demi-Dieu, saisissant de ses mains puissantes un serpent gigantesque qui s'est glissé dans son berceau, et se dégageant de ses nœuds,

[1] Sainte soumise. Génie de la terre.
[2] Roi d'équité.

et domptant le reptile énorme qui se plie et replie en vain, et préludant par cette victoire à toutes ses autres victoires. C'est l'image de la lutte primitive de l'homme contre la Nature. Lui aussi a dompté le serpent, rompu les anneaux dont il l'enlaçoit, triomphé de ses forces brutes. Et non-seulement il s'est affranchi de la domination de la Nature, mais il l'a soumise à la sienne, il lui a commandé en maître : l'intelligence libre a vaincu la fatalité aveugle.

Par ses dons spontanés, parce qu'elle accorde à la culture, la terre subviendroit avec profusion aux besoins de ses habitants, s'ils n'apportoient eux-mêmes d'innombrables obstacles aux desseins bienfaisants d'Ormuzd. Au lieu de s'unir pour atteindre un but d'utilité commune, ils s'isolent, ou forment des camps ennemis ; au lieu de s'aider en frères, trop souvent ils ne songent qu'à se dépouiller mutuellement. Chacun se fait centre et veut que tout aboutisse à ce centre, y afflue, s'y absorbe. Nulle sympathie, nulle équité même, je gémis de le dire; mais un dur égoïsme, une sèche indifférence pour les maux d'autrui, volontairement prolongés, accrus pour peu qu'on en tire, ou qu'on en espère quelque avantage personnel. De là le désolant contraste d'une misère et d'une

opulence également extrêmes, et la corruption qu'elles enfantent toutes deux.

Que l'on s'indigne de ce désordre, la conscience même en fait un devoir. Qui ne hait pas le mal, n'aimera jamais le bien. Il doit être combattu sans relâche. Mais le mal, dans sa cause première, c'est l'amour exclusif de soi, comme le bien, c'est la charité, l'amour pur, immense, qui embrasse, dans sa sphère infinie, la créature et le Créateur. Aucun moyen donc de guérir les plaies de l'humanité, si d'abord on ne ranime cet amour saint au fond des cœurs. Qu'il les réchauffe, qu'il les dilate, et bientôt le monde sera renouvelé.

Je ne veux point accuser les hommes. Si l'on pénétroit au-dedans de ceux dont les actes sont le moins justifiables, presque toujours on y trouveroit plus d'aveugle entraînement, d'ignorance, de foiblesse, que de réelle perversité. Les Darvands les poussent sur une pente où il est difficile que les plus fermes se retiennent. Ils enflamment leurs passions, égarent, abusent leur raison éblouie par de fausses lueurs, se servant du bien même et du vrai pour mieux cacher leurs artifices, mieux déguiser leurs séductions. Ainsi de toutes parts, aujourd'hui, s'élèvent des voix qui signalent le désordre et font ressortir le choquant contraste

que je déplorois tout à l'heure ; et jusque-là rien qu'on ne doive louer. Mais, sous la triste fascination d'Ahriman et des siens, plusieurs propagent, aggravent le mal même qu'ils paroîtroient vouloir guérir. J'ai moins en vue ici les absurdes théories, les idées folles, les systèmes insensés, qu'ils proposent comme autant de moyens infaillibles de réformer les vices de l'organisation sociale et de créer sur la terre une félicité telle que les désirs les plus hardis la peuvent à peine rêver ; j'ai, dis-je, moins en vue ces extravagances, qu'une certaine dépravation des instincts élevés, du sentiment de la vraie vie de l'homme, réduite par eux, dans son but premier et dernier, à la satisfaction des besoins et des convoitises : matérialisme abject qui rabaisse l'être moral et intelligent au niveau de la bête, et d'une question de justice, de devoir, de droit, fait une question de force et de grossiers appétits.

Fatalement repoussés dès lors dans le principe du désordre, ils ne savent opposer à l'égoïsme et à ses conséquences, que l'égoïsme même. De quoi s'agit-il pour chacun ? De prendre la place d'un autre. Qu'à son tour il souffre, que je jouisse à mon tour : voilà toute la réforme. Le ressort des actes restant le même, on tend à changer non

l'état général, mais les positions respectives. Et par quels moyens? En irritant le pauvre contre le riche, en le provoquant, l'aiguillonnant comme le taureau dans l'arène. On excite en son cœur la haine, l'envie, la cupidité, toutes les passions basses. A ses maux trop réels, on en ajoute d'imaginaires par l'opinion fausse qu'on lui donne des avantages dont il est privé. Concentrant ses pensées sur les choses matérielles, les lui montrant comme le terme véritable de ses désirs, terme qui toujours fuit devant eux, on aigrit en lui le sentiment de sa misère, en même temps qu'on lui ôte celui des biens à sa portée, des biens supérieurs à tous les autres, dont la source est dans l'âme.

Il existe entre ces biens et la richesse considérée uniquement en soi, une sorte de naturelle opposition. Elle émousse d'ordinaire la sympathie, incline aux convoitises sensuelles par la facilité dangereuse de les satisfaire. Mais d'une convoitise satisfaite naît à l'instant une autre convoitise, et de celle-ci une autre encore, et ainsi toujours, sans qu'aucune des jouissances qu'elles poursuivent remplisse jamais le vide que l'on cherche à combler. Dédaignées aussitôt que connues, elles ne laissent après elles qu'un profond ennui, des sens usés, une intelligence affoiblie, le dégoût de ce

qui nourrit et fortifie l'être moral, et, quand l'hébêtement n'est pas complet, de frénétiques efforts pour atteindre ce qui n'est pas, la dévorante faim de l'impossible.

Confondre, dans l'esprit du peuple, la richesse avec le bonheur, c'est donc le corrompre et le tromper, c'est, en le dégradant par une funeste erreur qui le pousse à tous les désordres que l'égoïsme enfante, joindre à ses souffrances le tourment d'une jalousie stupide.

Victime d'une grande iniquité, qu'on lui dise qu'elle ne sera pas perpétuelle, que son sort changera, qu'il doit changer, parce qu'il blesse les divines lois d'Ormuzd; que le devoir de tous est de travailler à établir le règne de ces lois oubliées, violées, de combattre le mal, d'effectuer, de préparer le bien par des voies en harmonie avec le bien même. Que cette parole salutaire et pieuse lui soit redite sans cesse, mon cœur s'en réjouira, car elle n'est que le terrestre écho de la voix qui éternellement retentit dans les cieux.

Mais qu'on lui dise aussi que, quels que soient ses maux, il y peut trouver, s'il le veut, des compensations magnifiques; que, parmi les dons de la suprême Bonté, il en est que nulle puissance ne sauroit lui ravir : la paix intérieure, la conscience

d'être, par la droite direction de sa volonté, ce que l'ordre veut qu'il soit, l'ineffable douceur d'une mutuelle commisération, d'une fraternité secourable, les affections pures, les saintes joies de la famille, le repos après le labeur, des plaisirs simples, exempts de dégoût et d'amers souvenirs, les peines mêmes acceptées comme le gage certain d'une félicité qui suivra, d'une vie meilleure vers laquelle la foi, le désir, l'espérance, emportent, sur leurs ailes éthérées, l'âme affranchie des liens qui l'enchaînent à la terre.

J'ai vu le riche, auguste Amschaspand, dans son faste extérieur et dans les misères qu'il recouvre, je l'ai vu dans l'ivresse de ses fêtes et dans le brutal engourdissement, l'incurable ennui qui le saisit le moment d'après, et je me suis sentie prise d'une pitié immense.

Non, le pauvre ne sait pas ce qu'il envie, il ne sait pas quelle est la part qu'Ormuzd lui a faite dans les biens réels. Combien de fois, à l'heure où le soleil, oscillant au milieu des vapeurs du soir, rougit de ses derniers rayons le sommet des hauts arbres, à cette heure mystérieuse où s'endorment les souffles de l'air, où le silence s'étend sur les campagnes veloutées par les ombres, combien de fois, dans mes courses errantes, me suis-je arrêtée,

attendrie et pensive, en un recoin de vallon, près d'une rustique chaumière. Il y avoit là plus de vrai bonheur que jamais on n'en rencontra dans les palais de l'opulence. Un feu de branchages pétilloit sur l'âtre, où la mère préparoit le frugal repas de la famille; de temps en temps, elle se détournoit, souriant avec calme aux enfants qui se jouoient au dehors, tandis que le plus jeune, entre les genoux du père assis sur le seuil, immobile comme lui, offroit, dans son repos, le doux symbole de la sérénité de cette vie champêtre.

Et peu à peu les objets lointains disparoissoient dans l'air épaissi, et la nuit, de sa main d'ébène, ouvroit aux astres qui forment son cortége les portes de l'Orient, et des soleils sans nombre blanchissoient le zénith de leur lumière lactée, et les cieux tressailloient comme une femme qui enfante, et les mondes sortoient par myriades des gouffres de l'immensité, et ravie en moi-même, je bénissois le Père des êtres et j'adorois le mystère éternel de sa puissance et de son amour, en songeant que la frêle créature qui reposoit là dans cette pauvre cabane, avoit en soi quelque chose de plus grand que ces mondes, de plus vaste que les espaces où s'accomplissent leurs évolutions, quelque chose toujours vide, si l'infini même ne le remplit.

XLVI

BOSCHASP[1] A ASTOUIAD[2].

Tu penses le mal, puissant Darvand, et c'est là ta joie. Tu le crées en toi-même par une espèce d'enfantement perpétuel, et, secondé par nous, fils du même Père, tu étends chaque jour l'empire d'Ahriman, heureux de contempler en toi, dans le vide de son être, son verbe ténébreux.

Nous devons, surtout en ce monde des hommes, être contents de nos progrès. Quel que soit le résultat final de la guerre dont il est le théâtre, au moins a-t-elle pour nous des phases assez glorieuses pour encourager nos efforts et justifier toutes nos espérances.

[1] Esprit de mensonge.
[2] Qui ne pense que le mal.

La terre relève de nous; elle est comme un grand pâturage, où ses habitants paissent sous notre houlette les plantes maigres que nous semons pour eux. Il faut voir, Astoüïad, ce troupeau hébété, il faut entendre ses bêlements; il y en a de joyeux, il y en a de plaintifs, et je ne sais lesquels sont plus drôles.

Bien que chacun de nous conserve une entière liberté d'action, ces actions diverses, qui paroissent quelquefois se contrarier, ne laissent pas en définitive de converger vers un but commun. Il en est de restreintes à certains effets, et d'autres plus générales. Ainsi, semblable au peintre qui enduit sa toile d'une couche propre à recevoir les couleurs variées qu'y appliquera le pinceau, Eghetesch [1], s'emparant du cœur de cette foible créature, l'imbibant de lui-même en quelque façon, la prépare à tout ce qu'il nous plaît. J'avoue qu'à cet égard il mériteroit une sorte de reconnoissance, s'il n'avoit pas uniquement en vue sa satisfaction personnelle; si, enfoncé, confiné en soi, il n'étoit pas sa propre fin complettement exclusive. Je suis, au reste, très-loin de l'en blâmer.

Pour moi qu'anime une haine naturelle de la

[1] Génie de la corruption du cœur.

vérité, je la poursuis sans relâche, la voilant, la défigurant, quand je ne peux la détruire, et la recouvrant de mon ombre, comme les abeilles recouvrent d'une enveloppe opaque la limace entrée dans leur ruche.

Qu'on observe les hommes, on trouvera que, parmi eux, le plus souvent, la parole n'est pas l'expression, mais le masque de la pensée, sa trompeuse image. Le commerce habituel, les relations de tous genres dont se compose la trame de leur vie, que sont-elles, qu'un échange réciproque de mensonges? Je les exerce à feindre et à dissimuler, à se déguiser en toutes choses, à se montrer ce qu'ils ne sont pas, et ils seroient bien ingrats de s'en plaindre, car ils y gagnent étonnamment.

Suivant les dispositions plus ou moins heureuses que je rencontre en eux, je les élève du simple mensonge à l'imposture, de l'imposture à l'hypocrisie. Celle-ci forme le sommet de l'échelle, non pas tant à cause de sa perfection intrinsèque, que parce qu'elle constitue un état permanent et se déploie dans une sphère plus haute, variant du reste, selon les variations de la société même , hypocrisie de piété, de religion, dans les temps de croyance; en d'autres temps,

hypocrisie de sentiments, de principes, de probité, d'humanité. Maintenant elles brillent toutes ensemble. Peins-toi l'effet de ces lumières louches sur les pauvres Izeds, leur éblouissement à la vue de cette magique illumination.

C'étoit déjà, ce me semble, un assez beau succès. Je ne m'en suis pas cependant tenu là. Il y avoit mieux à faire. Je me lassois, d'ailleurs, de façonner en détail, un à un, les individus de cette flasque espèce. L'idée m'est venue, l'idée heureuse d'opérer plus en grand, sur les peuples entiers. Cette entreprise, au premier abord, m'effrayoit quelque peu. Je m'attendois de leur part à une vive résistance. Pas du tout, ils se sont merveilleusement prêtés à tout ce que je voulois d'eux, de trop bonne grâce même. J'aurois préféré pour mon amour-propre une victoire disputée.

La société, en général, est fondée sur ce que les Izeds nomment justice, droit, devoir, et sur des lois, des institutions qui en dérivent et les organisent en chaque société particulière. Je n'ai rien changé à tout cela. — Quoi, rien? — Non, rien, illustre Dew, absolument rien. Arrête un moment tes regards sur la terre; examine, écoute; qu'aucune nation, tribu, horde, peuplade, n'é-

chappe à ton investigation, partout tu entendras parler de devoir, de droit, de justice. Mais qu'est-ce que la justice? La force. Qu'est-ce que le droit? La passion, la convoitise unie à la force. Qu'est-ce que le devoir? La nécessité de céder à la force. Les mots restant, puisqu'on y tient, je me suis contenté de cette légère modification du sens primitif; et il faut que ma langue soit facile, car ces gens-ci, quoique assez épais, l'ont apprise tout de suite, on la croiroit leur langue naturelle.

Quant aux lois, aux institutions, il y en a et beaucoup, qui te plairoient, où notre inspiration se découvre d'abord. D'autres, il est vrai, présentent un caractère très-différent, fastueuses productions de nos rivaux, dans lesquelles ils se mirent et s'admirent. Celles-ci ont pour moi un attrait tout particulier. Je me garde bien de toucher aux dehors; je laisse aux Amschaspands la joie innocente de contempler ces fruits superbes soignés par eux avec un zèle si tendre; mais je les creuse et me loge dedans. Oh! la molle couchette! que j'y suis à l'aise! que j'y repose doucement!

Il y a encore les fictions légales, la plus amusante, la plus plaisante de mes inventions. Ainsi tel fripon est un honnête homme, tel sot un homme

d'esprit, par une fiction légale. Par une fiction pareille, on déclare impeccable le plus fieffé coquin. Un autre est par la loi proclamé inviolable : on le chasse poliment, ou on lui coupe la tête, assez rude fiction, comme tu vois. Ceux-ci ne répondent pas de ce qu'ils font, ceux-là répondent de ce qu'ils ne font pas, sorte de justice fictive extrêmement admirée ici, et la justice n'est tout entière qu'une fiction à peu près de même genre. On a des droits fictifs, dépendants non du fond, mais de la forme, et ce sont les meilleurs. Aussi, maintenant, qui se soucie des autres? qui y croit? Quelques imbécilles obstinés qu'aucunes leçons, si officielles, si sévères qu'elles soient, ne désabusent. Mais, de toutes les fictions la plus hardie, la plus vaste, la plus rare, la plus étourdissante, la plus réjouissante, c'est assurément la fiction solennellement intitulée : souveraineté du peuple. Le peuple est souverain, oui, sans doute; c'est plus qu'un principe, c'est un dogme; le peuple est la source de tous les pouvoirs, illégitimes s'ils ne viennent pas de lui, s'ils ne demeurent pas soumis à lui : et afin que ses titres fussent impérissables, on les a gravés sur des fers, qui, bien serrés et bien rivés, viennent, à travers les chairs, se coller sur ses os.

Je n'entends pas discuter le mérite des autres Darvands et de leurs œuvres; mais qu'on examine attentivement la société humaine, qu'on en fouille les coins et recoins, je consens à passer pour la plus sotte des créatures, l'homme même compris, si tout n'y est pas fausseté, illusion, déception, mensonge. N'ai-je pas un peu le droit d'être fier?

Enfin voilà ce qu'est chaque peuple considéré individuellement. Ils ont, en outre, des relations mutuelles réglées par ce qu'ils nomment le droit des gens, sur lequel les pédants ont écrit de gros livres, où nos maximes et celles des Izeds sont tellement mêlées, confondues, que toi-même, Astouïad, je te défierois d'imaginer un chaos plus inextricable. Il en résulte que, dans les querelles, chacun a toujours le droit de son côté; grande et sublime consolation, véritablement, lorsqu'on s'entr'égorge. De plus, le mélange des principes a ceci de commode, qu'il permet un partage. On garde pour soi les nôtres, très-naturellement préférés, on cède aux autres ceux des Izeds, on les leur impose même; c'est alors qu'ils sont beaux et respectables, et vénérables. Mais personne n'en voulant que pour autrui, on se les renvoie, on se les jette à la tête, de sorte que ce pauvre droit *izédien* passe sa vie en l'air.

Au fait, dans la sphère politique, les rapports entre les peuples dépendent exclusivement de Savel[1] et de moi. Nous gouvernons souverainement le monde, en gouvernant ceux qui le gouvernent. Une question, une seule est constamment posée dans leurs conseils, la question d'intérêt, la question de puissance et de richesse, d'orgueil et de cupidité, de cupidité surtout. O Dew ! de quelle vive émotion tu dois tressaillir à la vue de ce reflet de toi-même !

Cependant il ne suffit pas de se proposer, en dehors de toute idée de justice, de tout sentiment d'équité et d'humanité, son intérêt pour but unique ; il faut encore atteindre ce but, et c'est ici que commence le rôle de Savel et le mien. Il ne seroit besoin que de lui, si la force étoit, en chaque peuple, proportionnée à sa convoitise, chose impossible évidemment. Il n'existeroit alors qu'un peuple, qui se dévoreroit lui-même. Ce seroit pour nous, sans doute, un magnifique triomphe, mais il est au-dessus de notre pouvoir. Les forces respectives, quelles qu'en soient les oscillations, se balancent assez, soit directement, soit en se combinant, pour qu'à la longue aucune ne prévale. Si

[1] Esprit de violence.

l'une s'éteint, il en naît une autre, et le combat subsiste toujours. Lors donc qu'un peuple rencontre la limite de sa force, qu'il ne peut accomplir ses desseins par la pure violence, qu'elle y deviendroit même un obstacle, je l'introduis dans une autre voie, je lui ouvre les trésors inépuisables de la ruse. La guerre se transforme; silencieuse et secrète, elle prend le nom de diplomatie.

La diplomatie, Astouïad, est le sacerdoce de l'intérêt, et j'en suis le Grand-Prêtre. Elle a deux objets principaux, faire son bien et le mal d'autrui. Qu'une nation, par exemple, en ruine une autre; n'y trouvât-elle aucun profit direct, elle acquiert du moins une supériorité relative de richesse, par conséquent de puissance. Voilà le bien, voilà un acte pieux et méritoire du culte de soi. Le diplomate doit donc être exempt de tous les vices qu'engendre la morale de nos rivaux, des scrupules du devoir, des foiblesses de la sympathie; il doit constamment tenir sa pensée dans la direction de la tienne, froid, sec, dur, impassible, impitoyable au-dedans, de quelque apparence qu'il lui convienne, pour mieux arriver à ses fins, de se parer au-dehors.

Ses fonctions, très-variées dans le détail, se réduisent, quant au fond, à une seule, tromper.

Qu'il se taise, qu'il parle, qu'il affirme, qu'il nie, insinue, conseille, il n'a pas d'autre but. Ses discours, son silence, sa figure, son geste, ses caresses, ses colères, tout en lui ment; mais il y faut de l'art, et la vérité quelquefois est le sublime du mensonge.

Un réseau d'intrigues souterraines qui, partant de chaque cabinet, se croisent en mille sens divers, recouvre surtout les pays civilisés, comme on les nomme. Ils ont de secrets sanctuaires où s'accomplissent les mystères auxquels tu présides, où, escortés de la ruse, de la perfidie, de la corruption, les Pontifes de notre loi, les maîtres des peuples, viennent se combattre dans l'ombre, ou signer des pactes d'oppression pour le genre humain, leur commune possession, leur proie commune. Puis, de ces antres sacrés on les voit sortir resplendissants de l'auréole dont je couronne leur tête, les mots de justice, d'humanité, de liberté même, sur les lèvres, au grand attendrissement du troupeau que va tondre leur main paternelle. Et encore s'il n'étoit que tondu! Mais je lui ai réservé mieux.

Est-ce que ce mensonge gigantesque qu'on appelle société, ne te ravit pas, Astouïad? Est-ce qu'il ne te paroît pas un magnifique monument de ma gloire?

XLVII

TARIK [1] A EGHETESCH [2].

De l'or! De l'or! Je veux de l'or! Qu'on me donne de l'or! Qu'on m'en donne toujours, toujours plus! J'en ai faim, j'en ai soif, et cette soif est inextinguible, et cette faim est irrassasiable.

Tu entends, Eghetesch, le cri universel, l'hymne que chaque homme répète en son cœur, et qui retentit maintenant partout où luit le soleil. Elle est le fond de ma liturgie, dans laquelle, en définitive, toutes les autres sont venues se fondre.

Universel représentant de la richesse et des jouissances, l'or est tout en une société qui ne croit qu'à la matière, n'admet qu'elle, ne cherche qu'en elle sa vie aveugle et sourde; en une so-

[1] Esprit d'avarice.
[2] Génie de la corruption du cœur.

ciété où tout se vend, s'achète; où, dans l'absence de toute autre pensée que les pensées sensuelles, de tout autre amour qu'une convoitise brutale, le riche et le pauvre, tourmentés, dévorés des mêmes appétits, ne se touchent que par deux points, une haine ombrageuse et une envie désespérée. Et tu t'imagines bien que je veille à ce que rien ne change ces relations réciproques, que j'ai des auxiliaires qui poussent, avec un zèle que tu louerois, le pauvre et le riche chacun dans sa voie.

D'accord sur le fond des choses, je veux dire sur le sentiment qu'ils en ont et le jugement qu'ils en portent; animés, quel que soit leur état respectif, d'une cupidité semblable en tous, et plus ardente seulement en ceux qui déjà ont approché leurs lèvres de la source à laquelle ils croyoient naïvement se désaltérer, les hommes, asservis à ma puissance, ont répudié la loi qu'Ormuzd, en les créant, leur avoit imposée, s'étonnant d'avoir jamais pu se soumettre à ses prescriptions, et se moquant, avec toute la grâce et toute la finesse que tu leur connois, des réalités spirituelles. Braves gens! pour eux, ce n'étoit certes pas se moquer de soi-même.

Tu te figures aisément ce que sont devenues dans cet affranchissement général des vieux pré-

jugés, des vieilles opinions, les mœurs privées et les mœurs publiques. On s'est rué sur l'or, on l'a cherché jusqu'au fond des plus sales égouts. On s'est mis, corps et âme, dans une balance, en disant, pesez-moi, payez-moi; et la plupart s'en sont retournés avec quelques deniers dans la main, ou même rien du tout. C'étoit bien ce qu'ils valoient, au reste.

L'estime alors a eu son tarif, des plus simples; et chacun, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de toute dénomination, a pris rang, non d'après les qualités personnelles, la vertu, la probité, l'honneur, le génie, le talent, la science, qu'est-ce que cela? mais d'après ce qu'il possédoit en bons revenus et bons billets duement hypothéqués : on a valu tant.

Organisée suivant ce tarif, la société offre une image, sinon parfaite encore, du moins aussi exacte qu'on pouvoit l'espérer, du type que j'avois conçu en moi-même. On en a partagé les membres en deux classes caractérisées par une certaine mesure de richesse. Arrivez-vous à cette mesure, vous êtes un homme d'esprit, un homme d'ordre, un conservateur digne d'avoir des droits et de les exercer, un homme évidemment créé pour gouverner les autres, c'est-à-dire, pour les exploiter.

Restez-vous, si peu que ce soit, en deçà de cette même mesure, vous n'êtes qu'un sot, un brouillon, un barbare (l'heureux mot, Eghetesch !), un factieux actuel ou futur créé non moins évidemment pour être gouverné, exploité. A ta place, imbécille! et marche droit et point de murmure, ou l'on t'apprendra ton devoir!

Cela n'empêche pas de parler avec une onction touchante, d'égalité, de liberté, de fraternité même. Mes disciples sont tous frères, et comme entre frères on se gêne peu, le fort dit tendrement au foible : Cher frère, j'aime le repos et l'aisance, travaille pour moi, travaille le jour, la nuit, et vis sobrement. Je t'y aiderai de mon mieux, par un ensemble de moyens combinés de telle sorte, que, si le courage venoit à te manquer, la nécessité viendra au secours de ta vertu chancelante. Il y a même toute une race de frères qu'on achète par philanthropie, à beaux deniers comptant, pour les éclairer, les civiliser, tâche difficile, car ils ont la peau brune. Cependant le fouet est un grand maître, et il y a vraiment lieu de tout espérer de ses leçons.

Mais l'étendue de mon influence apparoît surtout dans un phénomène aussi curieux que nouveau. La puissance de l'or fut toujours immense;

jusqu'ici néanmoins elle ne s'étoit jamais, pour ainsi dire, organisée. Aujourd'hui elle réside dans une espèce de corps, qui a ses degrés hiérarchiques, sa discipline, ses lois; corps dont le pouvoir, s'élevant au-dessus de tout autre, domine même le pouvoir officiel de la société. La finance, c'est son nom, gouverne réellement le monde. Elle s'impose aux chefs des États, leur commande en maître, dirige à son gré leur politique, fait la paix, la guerre, les traités. Par mille canaux secrets, elle attire à soi les richesses nationales, absorbe le fruit du labeur des peuples, s'en nourrit, s'en engraisse. Le financier n'est d'aucun pays; sa patrie, c'est son coffre-fort. D'une prodigieuse sagacité pour découvrir, pour deviner la plus imperceptible veine où circule la sève qu'il convoite, il y applique son avide suçoir, et aspire, aspire, jusqu'à la dernière gouttelette. Produits de la terre, produits de l'industrie, nulle richesse qui ne vienne, après plus au moins de détours, aboutir à lui, s'incorporer à lui. Quiconque possède est sa proie fatale. Il ressemble à l'insecte tapi au fond du cône qu'il a creusé dans le sable. Tout ce qui approche du bord est entraîné et dévoré.

Il a trois auxiliaires, le besoin, la passion, la cupidité.

Le besoin lui livre les petits, et cela de mille manières, depuis le prêt sur gages jusqu'aux monopoles qui, élevant le prix des denrées nécessaires, équivalent, pour le pauvre, à la confiscation d'une partie de son travail ou du salaire de son travail.

La passion qui veut jouir, la cupidité qui veut acquérir, acquérir toujours davantage, ont le même effet à l'égard de ceux que la fortune a mieux partagés. Il leur faut de l'argent, à l'un pour dépenser, à l'autre pour spéculer. L'argent ne s'obtient qu'en payant. On s'engage pour le capital, on s'engage pour les intérêts; de mois en mois, la dette s'accroît, grandit, grossit, car on a soin de la bien nourrir d'intérêts composés, accumulés, de frais, d'escomptes, que sais-je? Solde finale, la ruine, des emprunteurs s'entend.

Mais le prêteur, comme il s'élargit, s'épanouit, se dilate! Comme cette membrane enflée d'écus devient un personnage qu'on salue de loin, qu'on admire, qu'on flatte, à qui les ministres, les rois, font la cour, qu'ils monseigneurisent chapeau bas. Je suis charmé, ravi de vous voir. Un fauteuil à M. le Baron.

Toute fausse modestie à part, Eghetesch, tu m'avoueras qu'il est agréable d'être ainsi, et si justement, honoré dans les siens.

Merveilleuse puissance de l'usure! c'est à elle maintenant que le monde obéit. Fille de la convoitise, elle en étend le règne; elle est le lien, le ressort de toutes les corruptions qui émanent de toi. Comme la liane qui embrasse et le tronc colossal et les plus foibles branches, elle étreint dans ses spires et les membres de l'État, séparés, isolés, et l'État même. Il lui prête son appui, sa force; il se fait son vassal, il la sacre reine. Que dis-je? il lui bâtit des temples, convoque les peuples au pied de ses autels. Avec quel empressement, quelle joie, quelle ferveur, ils y accourent et s'y agenouillent, et s'y prosternent! Quels pieux élans! Quelles dévotes prières! Quel culte de latrie et de dulie et d'hyperdulie!

Je m'enflamme moi-même à cette pensée. Je crois entendre les hommes, d'un bout de la terre à l'autre, célébrer mes louanges dans leurs chants, adorer mon pouvoir, l'invoquer d'une voix unanime.

De l'or! de l'or! je veux de l'or. Qu'on me donne de l'or! Qu'on m'en donne toujours, toujours plus! j'en ai faim, j'en ai soif, et cette soif est inextinguible, et cette faim est irrassasiable.

XLVIII

DAHMAN[1] A ASCHESCHING[2].

La science émane d'Ormuzd, elle est sa lumière, et c'est toi, ô pur Amschaspand, qu'il a chargé de la répandre parmi les créatures si diverses qui habitent les mondes semés dans l'espace. Je veux aujourd'hui t'entretenir de ce qu'elle est devenue chez les hommes, de la direction qu'elle a prise, et de l'influence qu'elle exerce sur la société à l'époque présente.

Une en soi, comme le Vrai, comme l'Être, elle se décompose en une multitude de sciences partielles, différentes selon leur objet. Car nul, quel qu'il soit, ne sauroit l'embrasser tout entière, la

[1] Qui bénit le peuple.
[2] Qui donne la science et la lumière.

suivre dans tous ses développements : la vie de l'homme est trop courte, et son intelligence trop foible.

Il se produit même à cet égard un phénomène très-remarquable, et dépendant des lois selon lesquelles s'opère l'évolution de l'humanité. Si l'on divise la science en deux branches principales, la science des corps animés et inanimés, et la science de ce qui, dégagé de l'élément négatif des choses, ne subsiste point sous les conditions de l'étendue, des réalités immatérielles, des idées, des essences, on reconnoîtra bientôt, qu'oscillant de l'une à l'autre, l'esprit humain ne s'est jamais simultanément appliqué à toutes deux, du moins avec ce degré d'intérêt et de zèle, qui naît de l'importance que la raison attache aux recherches, et de la foi à leurs résultats. En certains temps, il semble oublier l'univers ou le dédaigner; en d'autres, il s'y plonge, s'y absorbe, regardant comme de pures chimères tout ce qui échappe aux sens, tout ce qu'on ne peut mesurer, peser, ou qui ne relève pas du nombre.

Cette branche de la science qui a pour objet exclusif les corps, leurs manifestations, leurs lois, prédomine dans les siècles où s'est affoibli le principe moral étroitement lié à la conception que

l'homme se fait de la Cause première et de ses rapports avec son œuvre. Lorsque cette conception primitive et fondamentale, qui constitue le dogme religieux, cessant de satisfaire l'esprit à cause de ce quelle a d'incomplet, lui répugnant par ce quelle a de faux, perd son autorité, tout ce qui s'y rattachoit s'évanouit avec elle. La conscience ne sait plus où se prendre. Privé de base et de sanction, le devoir n'est désormais qu'un vain mot. L'égoïsme le remplace; et concentré en soi, ne croyant qu'à cette vie d'un jour, la seule que les sens lui révèlent, livré dès lors à ses appétits, l'homme s'ensevelit au sein de la matière, et, par un travail opiniâtre, s'efforce d'apaiser les désirs qui le tourmentent, de créer, en quelque manière, et de renfermer dans un point de la durée et dans un point de l'espace, l'infini auquel, à son insu même, il aspire invinciblement. Ainsi confiné dans le monde physique, il n'existe pour lui d'autres lois que les lois de ce monde. La science dont le but est de les découvrir et la fonction de les promulguer, devient la religion de la société, et les savants en sont les prêtres.

C'est ce qui se voit maintenant chez les peuples que le mouvement de la raison humaine a détachés de leurs anciennes croyances. Insou-

ciants de toute vérité qui ne se résout pas en un fait matériel, la science relative à cet ordre de faits a pour eux le caractère de dogme. Qui oseroit douter lorsqu'elle parle? Qui ne s'incline devant elle avec un pieux respect et une foi absolue? Elle institue au Dieu-matière un culte dont les hymnes sont des équations ou des nomenclatures et les sacrements des manipulations chimiques.

Pontifes de ce culte, les savants, organisés en colléges nationaux, forment une véritable corporation sacerdotale, semblable par le fond à toutes celles qui parurent jamais sur la terre. Comme elles, elle a son côté utile, et l'on ne sauroit équitablement contester les services qu'elle a rendus et qu'elle continue de rendre aux hommes, dans la sphère des choses qui forment son vrai domaine. Ils lui doivent, outre une multitude de connoissances éparses encore, sans lien, sans utilité apparente, mais qui étendues, fécondées par le temps, leur aideront à s'élever un jour à une conception plus complette de la Cause première, de l'Être nécessaire et de ses rapports avec les êtres contingents; ils lui doivent, dis-je, la puissance si étonnante déjà, qu'ils ont acquise sur la nature, et les avantages qu'ils en retirent, parmi lesquels un des principaux, lorsque

l'humanité, lasse de son abaissement moral, source de tant de souffrances, aspirera de nouveau à des régions plus hautes, sera un accroissement de liberté pour l'esprit, moins détourné de ses fonctions propres par l'incessante nécessité de satisfaire aux besoins de la vie inférieure.

En attendant, la science accomplit son œuvre providentielle, et l'accompliroit mieux encore, si l'état de la société, qui réagit sur elle, et les vices inhérents à tous les corps sacerdotaux, n'apportoient pas à ses progrès, sous différents points de vue, des obstacles regrettables.

Et d'abord, circonscrite en un cercle relativement étroit, elle se réduit presque, dans l'idée qu'on s'en forme, à la connoissance des phénomènes physiques et de leurs lois. Cette partie de la science en usurpe toute l'autorité, parce qu'elle seule, au sein du matérialisme régnant, a le caractère de religion auquel s'attache l'instinctive révérence et la foi implicite. D'où cette autre conséquence, que ce n'est pas le savoir qui fait le savant, qui en confère le titre, mais le genre du savoir, et plus encore l'agrégation au corps dépositaire et interprète du dogme, véritable clergé de la science.

Animé d'un esprit exclusif et jaloux, quelque

étranger d'ailleurs que puisse être à cet esprit chacun de ses membres individuellement, il s'inquiète et s'irrite de tout ce qui tend à établir un lien logique, une relation de dépendance réciproque entre sa doctrine et une doctrine d'un ordre différent, à l'élargir, à la completter, en remontant au delà des principes immédiats sur lesquels elle repose, et qui, ne reposant eux-mêmes que sur une base fournie par l'expérience, n'ont rien d'absolu. Comme les théologiens de la pensée pure, niant les droits réels de la science du monde phénoménal, sans laquelle la leur n'est, à beaucoup d'égards, qu'un ensemble d'hypothèses, une théorie incertaine et stérile, la bannissoient de leur domaine, ou ne l'y souffroient qu'à titre de servante, d'esclave même, les théologiens de la matière ferment l'entrée du leur à la science des réalités spirituelles, des pures idées, des essences immuables. Or, la science est une. La mutiler de la sorte, c'est, pour le moins, en arrêter, en contrarier le développement, c'est créer, entre ses diverses branches, un antagonisme funeste à ses progrès. Les uns séparent les effets de leurs causes, car toute cause se résout dans une cause nécessaire; les autres les causes de leurs effets, s'ôtant ainsi respectivement à eux-

mêmes tout moyen de concevoir les effets et de vérifier les causes, et rompant l'unité de la raison humaine.

Même dans l'enceinte propre de la science que conserve le corps sacerdotal, il existe en celui-ci, une certaine disposition constante à repousser ce qui s'éloigne des opinions admises, des croyances reçues. Les idées, les faits dont les conséquences heurteroient, ou sembleroient heurter le symbole orthodoxe, rencontrent une vive opposition très-difficile à surmonter. Rarement dépouillé des préventions, des passions qui aveuglent, consent-on à regarder, à examiner. Il est et plus sûr et plus court de condamner d'abord, en vertu de l'infaillibilité officielle, l'hérésie naissante, sauf à révoquer la sentence, quand la lumière jaillissant de toute part, il ne sera plus possible de se refuser à l'évidence. Jusque-là l'hérétique paye chèrement sa hardiesse. Coupable du crime irrémissible d'attaquer le dogme traditionnel, on ne le brûle pas, il est vrai, mais on l'anathématise, on le décrie, on embarrasse de mille façons le chemin où il marche. La justice certainement aura son jour, elle viendra pour lui, mais le plus souvent quand il ne sera plus; ses rayons tardifs n'éclaireront qu'une tombe.

C'est là sans doute un obstacle réel à l'avancement de la science : et d'où vient-il principalement, sinon de l'esprit qui préside à la culture de la science même? Qu'y cherche-t-on presque uniquement? le vrai? Non, mais une vaine pâture pour l'orgueil et la vanité. De là ces disputes aussi animées, aussi ardentes que ridicules, au sujet de ce qu'on est convenu d'appeler priorité. J'ai pensé, j'ai vu cela le premier. Et qu'as-tu vu? Presque toujours la chose la plus futile, la plus insignifiante, quelquefois ce qui n'est pas. N'importe, on se querelle, on soutient son droit. Procès donc, enquête solennelle, qui constatera juridiquement, en faveur d'un des concurrents, une précieuse antériorité de tant d'heures et de minutes. A quoi tient le génie !

Un autre motif que l'amour-propre excite encore cette soif de renommée. La religion de la matière, qui se résout dans le culte de soi, éveille chez ses fidèles toutes les sortes de cupidités. Dans le clergé scientifique, autant et plus que dans tout autre, chacun, par une sorte de vertu d'état, court donc après les bénéfices, et très-rarement satisfait d'un seul, les accumule, en fait collection. Or, pour les obtenir, il faut des titres au moins apparents. Ce n'est pas qu'on ne s'en

passe à l'aide de l'intrigue, à l'aide surtout de certaines qualités agréables au pouvoir et toujours bien venues de lui : mais enfin ils ne nuisent jamais et servent d'ordinaire. Comment dès lors s'étonner de la passion avec laquelle on en recherche même l'ombre?

Cependant, malgré toutes ces conséquences du matérialisme présent, la science concourt de plusieurs manières à l'accomplissement des desseins d'Ormuzd sur l'humanité. Elle lui soumet la nature brute, domptée avec ses propres forces; et déjà, sous ce rapport, féconde en bienfaits qu'on ne sauroit méconnoître, à quelque degré qu'en abuse momentanément la corruption, elle en promet, elle en prépare de plus nombreux encore aux générations futures, qui lui devront même, en partie, leur amélioration morale, par la croissante atténuation des causes de désordre dont la misère est le principe fatal. D'une autre part, grâce aux travaux inappréciables de quelques hommes dont le génie s'applique à la répandre au sein des masses, sa lumière pénétrant de proche en proche jusque dans les dernières classes du peuple, le niveau moyen de la connoissance et de l'intelligence s'élève; progrès immense, et le plus heureux, certes, par le fruit qu'en recueillera

l'avenir, une diffusion moins inégale des biens destinés à tous, et le perfectionnement du grand nombre.

En outre, obligée de revêtir une forme de plus en plus synthétique pour ne se pas perdre dans la multiplicité des phénomènes; contrainte, après les avoir distingués, spécifiés par leurs différences, de les unir par ce qu'ils ont de semblable, par leur commune dépendance de lois toujours plus générales; conduite ainsi, comme je l'ai dit, à remonter de cause en cause, jusqu'à celles qui, renfermant en elles-mêmes toutes les autres, sont forcément conçues comme primitives et nécessaires, elle tend à rentrer dans l'Être infini dont ces causes nécessaires constituent les énergies internes : de sorte que les recherches instituées pour parvenir à la connoissance de son œuvre, aboutissent à la connoissance de ce qu'il est en soi, et qu'à cette hauteur, la science, rigoureusement théologique, devient la religion même.

J'insiste sur ce point, parce que c'est de là qu'en un temps peu éloigné désormais, sortira, je l'espère et le crois, la solution de l'important problème qui préoccupe le genre humain depuis son origine, le problème radical de l'union de l'univers avec son Auteur. Jusqu'ici l'on a ou nié

l'un de ces deux termes, ou établi entre eux et leurs lois respectives un antagonisme éternel, oscillant ainsi d'un abyme à un autre abyme, sans fin et sans repos.

Car, s'il n'existe qu'un seul être, qu'on l'appelle Dieu, qu'on l'appelle Nature, il est de soi, il est nécessaire, et conséquemment tout en lui est nécessaire au même degré; la liberté n'est qu'un vain mot, un mot vide de sens, et la morale dès lors aussi; conséquemment encore, tout, en cet être soumis à une nécessité absolue, est bon par cela même qu'il est. Le mal, impossible et contradictoire, n'est qu'une chimère, une illusion, et, dans la société humaine, pure illusion elle-même, aucun acte qui ne soit justifié, qui ne soit légitime au même titre que tout autre.

Si, admettant la réalité de deux termes co-existants, on refuse d'admettre entre eux un lien substantiel, une intime communication dépendante de leur nature respective, et que dès lors on les suppose, à raison de leur mode d'être réciproquement incommunicable, soumis à des lois opposées, n'en pouvant plus concevoir l'union que par un ordre de moyens en dehors de toute relation naturelle, on tombe immédiatement dans ces deux conséquences : Que la Création est

naturellement séparée du Créateur, l'effet *naturellement* séparé de sa cause; que pour opérer l'union dont le caractère vient d'être défini, il faut que la créature combatte perpétuellement ses propres lois, s'en affranchisse, c'est-à-dire, cesse d'être.

Tel est le chaos au fond duquel l'humanité s'est jusqu'ici débattue douloureusement. Elle n'y restera pas ensevelie, elle s'élèvera vers la lumière par des efforts que tu aideras, ô toi qu'Ormuzd a fait le dispensateur de la science. Quand verrai-je, auguste Amschaspand, luire l'aurore de ce jour désiré, de ce jour magnifique!

XLIX

LE MÊME AU MÊME.

Les mêmes causes, ô puissant Génie, qui ont favorisé le développement de la science et lui ont créé une place si haute dans la société présente, ont amené la décadence des arts de la pensée et de l'Art en général. Car l'Art vit de l'esprit; le matérialisme est sa mort. Otez les croyances, la religion, le sentiment moral, tout ce qui, en lutte avec les sens, les appétits, les convoitises, s'élève au-dessus de l'être corporel, que reste-t-il de l'homme, qu'une sorte de cadavre? Le Vrai, le Bien, le Beau, essentiellement unis, identiques en soi, ne sont que trois aspects d'une même chose.

Lorsqu'en des temps déjà reculés, la foi s'affoi-

blit chez les nations qui avoient devancé les autres dans les voies du progrès social, les arts de la plastique et du dessin hésitèrent d'abord, puis s'altérèrent visiblement, puis se corrompirent au point de n'être plus qu'une espèce de moquerie de l'Art même. Et nul effort n'a pu les relever, parce que rien ne sauroit suppléer ce je ne sais quoi d'intime et de profond, qui, dans les sociétés croyantes, est le principe générateur des œuvres grandes et durables. L'inspiration réelle s'éteignit, on tomba dans l'imitation soit de l'art antique qui ne correspondoit à aucune idée, aucune foi existante, soit d'une nature triviale, en ce sens du moins que, matérialisée et, pour ainsi dire, toute terrestre, nulle part n'y rayonnoit le Beau infini, suprême, essentiel, ni la vie supérieure de l'âme.

Les peuples s'expriment dans leurs monuments. Or, les seuls qui soient aujourd'hui en harmonie avec leur fin, qui aient un caractère reconnoissable et vrai sont les monuments de l'industrie, dont le but est l'utile; et même on peut remarquer qu'à cette époque où domine le culte de la matière, dès que l'utile, prenant un caractère abstrait, se résume dans son type général, son signe universel, l'argent ou le crédit, le monument

qui le symbolise revêt la forme d'un temple, mais d'un temple mort, pour parler ainsi ; masse vide et muette, sanctuaire déserté, où se réfugient les brutes immondes, quand le Dieu qui l'habitoit est parti. Les temples, au contraire, qu'une insouciante génération élève maintenant pour y accomplir les rites sacrés des anciens jours, se sont empreints d'un caractère profane, quelquefois même sensuel, par un contraste où se manifeste l'immense révolution qui s'est opérée dans les idées et dans les mœurs. La sculpture, la peinture, la musique, n'ont pas davantage échappé aux conséquences de cette révolution qui détruit tout, pour que tout renaisse sous de nouvelles conditions de vie. Impuissantes à reproduire l'élément spirituel de l'humanité, le sentiment pieux, la pensée religieuse, leur vol s'est abaissé, comme, au temps de la migration, celui des oiseaux las de leur voyage à travers les hautes régions de l'air. Lorsqu'elles ne croupissent pas dans une sorte de torpeur, de nullité profonde, ou elles flattent les penchants d'un siècle qui ne connoît d'autre réalité que le corps, qui demande au corps les seuls biens auxquels il aspire et croie, ou elles expriment exclusivement les vagues et bizarres fantaisies de l'artiste.

Les lettres ont subi le même destin. Sous la double influence du matérialisme des doctrines et de l'affoiblissement du principe moral, non seulement oublié passagèrement, comme dans l'effervescence d'une jeunesse ardente, mais dogmatiquement nié, on les voit, privées de la sève divine, se dessécher au souffle aride qui a glacé les âmes. Ainsi que la science et avec elle, descendu au sein de la nature, mais de la nature séparée de la puissance intelligente qui la remplit de soi, si d'abord l'Art y a puisé des inspirations grandes encore, dernier souffle de l'Esprit invisible épandu en elle, bientôt, uniquement frappé de la forme extérieure et morte, il s'est persuadé qu'elle étoit tout, et son travail n'a été désormais qu'une sorte de brutale imitation du travail sourd des aveugles énergies qui président à la formation et à la décomposition des corps. Le type immatériel, l'idéal exemplaire, terme éternel des aspirations de la pensée et de l'amour, s'est voilé. Plus de poésie dès lors, et comme elle est l'homme même en ce qui l'élève au-dessus de la création inférieure, et qu'il ne sauroit sans souffrir altérer, mutiler son être, il cherche avec inquiétude ce qu'il sent lui manquer, mais il le cherche toujours plus bas, se dépravant ainsi par cette

recherche même, jusqu'à perdre entièrement l'instinct natif du Beau. Après l'avoir placé dans la forme pure, vide de l'esprit qui l'animoit, étonné de n'avoir qu'un rebutant simulacre, pareil au masque pris sur le cadavre, on la tourmente, on en détruit les proportions et l'harmonie, on la soumet à tous les caprices d'un goût arbitraire et maladif, et par l'étrange, on arrive au laid, devenu sinon l'élément unique, du moins un but légitime de l'art, et enfin l'objet d'une espèce de culte.

D'une autre part, l'absence du sentiment moral tarit la source des nobles, des hautes inspirations, pétrifie le cœur, en flétrit les fleurs délicates, et tue la passion même. Car la passion vit de combats, elle n'est que la lutte perpétuelle entre la conscience et les désirs qu'elle commande de réprimer, entre le devoir et la convoitise. Les mêmes causes donc qui ont poussé l'art à la reproduction du laid, le poussent à la reproduction du vice. Le vice, en effet, et le laid se correspondent, s'appellent l'un l'autre par une affinité semblable à celle qui unit le Bien et le Beau. Enivré des vapeurs qu'exhale le cloaque de la corruption publique et privée, on en remue les immondices, on s'y plonge avec une sauvage volupté. A cette

nouvelle poésie, il faut une langue nouvelle; elle coûte peu, on la trouve toute faite dans les repaires du crime, dans les antres infects de la prostitution. Alors, des enfantements monstrueux, des choses sans nom, et un tressaillement, un transport fiévreux de joie enthousiaste, d'applaudissement presque universel. La société s'est reconnue dans cette image.

Nul spectacle plus triste et plus effrayant que cette dégradation de la pensée, cette complaisance dans le mal abject, ce goût de la fange, qu'on observe chez les peuples qu'a envahis le matérialisme. Au sein de leurs richesses, à travers le fastueux linceul jeté sur ce corps en dissolution, on voit déjà les vers qui le rongent.

Les mœurs générales influent d'une autre manière encore sur les lettres ainsi abaissées, souillées. Elles deviennent un trafic, et le plus vil de tous. Les chants du poëte, les leçons du drame, les enseignements de la religion, de la philosophié, de l'histoire, tout cela, marchandise qu'on fabrique selon les besoins de la consommation et le goût mobile des consommateurs. Un seul but, l'argent. La vanité même, si avide de cette creuse pâture qu'on nomme gloire, s'éteint dans la cupidité, dans ses âpres désirs qui dominent tous les

autres : et l'argent, d'ailleurs, n'est-il pas la mesure de la gloire même? Tant vaut l'œuvre, tant vaut l'auteur, au prix courant de la place. On commerce en gros, en détail. Pour multiplier le gain, le riche fabricant achète les produits du fabricant moins accrédité, de l'ouvrier obscur et pauvre que la faim lui livre, et les revend sous sa marque, avec bénéfice, au public trompé, et bien digne de l'être. L'avarice infâme exploite à la fois la misère et l'imbécillité.

Le croirois-tu, saint Amschaspand? Croirois-tu qu'au-dessous de ces honteuses dégradations il en est une plus honteuse, plus profonde encore? De vénales consciences font métier de servir, pour un salaire réglé, tous les pouvoirs à mesure qu'ils passent, leurs vues, leurs systèmes si opposés, si contradictoires qu'ils puissent être, leurs affections, leurs haines, leurs passions de toutes sortes, leurs actes les plus odieux, leurs manœuvres les plus immorales, leurs plus criminelles trahisons. Le vrai, le bien, le juste, qu'est-ce que cela? Ce que le maître qui paye, veut que ce soit, son caprice du moment, son intérêt variable. On lui prostitue la parole; on ment pour un peu d'or à sa propre pensée, à ses sentiments, à ses convictions; on profane sans remords, en soi première-

ment, devant tous ensuite, ce qu'il y a de plus saint sur la terre et dans les cieux mêmes, le verbe divin.

Que prévoir de l'avenir qui germe au fond de cette boue? Que peut-il être? Se relève-t-on de si bas? Est-il pour les peuples que dévore une pareille corruption, quelque espoir de vie, une guérison possible? J'hésite à répondre.

L

ASCHESCHING [1] A DAHMAN [2].

Le mal est grand, Dahman; il n'est pas sans remède. Quand la vie se retire, ce n'est que pour un temps; elle revient comme le flot sur la grève asséchée, car la source n'en tarit jamais.

Tu verras croître encore le désordre qui t'alarme. Toute chose a un cycle qu'elle doit parcourir, une durée nécessaire mesurée par l'énergie de sa cause. Cette cause épuisée, une autre à son tour agit en sens contraire, et le progrès s'accomplit en vertu de cette loi de balancement alternatif et d'oscillation éternelle.

Rien ne commence que parce que tout finit,

[1] Qui donne la science et la lumière.
[2] Qui bénit le peuple.

rien ne naît que parce que tout meurt. La condition, pour l'humanité, d'un nouvel état plus parfait, est la destruction préalable de l'état précédent et de ce qui le constituoit. Les générations qui assistent à cette destruction féconde, n'apercevant d'abord que la destruction même, se troublent, s'attristent, et sentant le vide se faire autour d'elles, désespèrent de l'avenir. L'avenir est là cependant, il est là tout près, mais invisible, mais caché sous le voile impénétrable qui recouvre, à son origine, le sacré mystère de la vie. Encore quelques instants, et le tombeau engloutit sa proie, et dans les ruines du vieux corps dissous, éclôt le germe dont le développement marque une des phases de la transformation ascendante, de l'évolution sans terme assignable du genre humain.

LI

ZARETCH[1] A TARMAD[2].

Je sais que tu te plains, Tarmad, de la décadence de l'orgueil, si étranger aux hommes d'aujourd'hui, qui n'en sont pourtant pas plus humbles. On pourroit dire en leur faveur que, s'ils manquent d'une certaine hauteur de caractère, d'une certaine fierté qui a sa racine dans l'estime de soi, c'est qu'ils se connoissent, chose toujours louable, et se rendent justice, phénomène rare, et partant curieux pour le moins. D'ailleurs, tu l'as remarqué toi-même, la vanité chez eux s'est accrue à proportion que l'orgueil baissoit et le bon sens aussi. Or, bien que l'orgueil ait son mé-

[1] Qui gâte le bien.
[2] Esprit d'orgueil.

rite, la vanité, je t'en demande pardon, me plaît davantage ; elle est plus gaie, plus drôle, et pour moi, vois-tu, le rire par-dessus tout.

Tu ne ris guères toi; j'en suis fâché, cela te désennuieroit. Et que veux-tu donc faire de cette bouffonne espèce, à moins que d'en rire, et à quoi est-elle bonne qu'à cela? Allons, relâche un peu les muscles de ta face, déride ton front sévère, détends tes lèvres contractées, point de fausse honte ; une fois en ta vie amuse-toi, et des tiens encore, double et triple plaisir.

Je dis des tiens, et ne t'en choque pas. On a des enfants de plus d'une sorte, et, légitime ou non, cette pauvre vanité dont tu rougis n'en est pas moins ta fille, et ses enfants à elle, par conséquent, te touchent d'assez près. Grand-papa, embrasse tes petits-fils. Parmi eux, il en est de bien divertissants, foi de Dew.

Je te présente d'abord les Révélateurs. Avancez, jeunes gens. Est-ce que ton cœur ne se remue pas à la vue de cette tendre progéniture, de ces physionomies innocentes où la simplicité s'allie, avec tant de grâce, à l'imperturbable et superbe confiance qui vient de toi? Ah! Tarmad, Tarmad, ne répudie pas ta gloire. Souviens-toi donc que le monde, dans les âges passés, compte à peine quel-

ques rares fondateurs de religions, et qu'en voilà dans ta famille, grouillant tous ensemble, des douzaines, des centaines, je défie presque de les compter.

C'est un peu ce qui leur nuit. Quel que soit, en fait de religion, l'agrément de la variété et la commodité du choix, les hommes ne laissent pas de s'étonner de cette profusion de dogmes et de cultes, de cette longue procession où chacun, sa bannière en main, appelle à soi les peuples ébahis de ce luxe de symboles.

Jusqu'ici, disent les uns, vous vous êtes figuré, dans votre naïveté par trop grande, avoir un Dieu, et vous n'aviez qu'une moitié de Dieu, pauvres sots, un Dieu mâle. En voici un complet, un Dieu mâle et femelle. Si vous n'êtes pas contents, trouvez mieux.

Eh! ce n'est pas difficile, répondent d'autres aussitôt. Belle invention, vraiment, que votre Dieu bi-sexuel, bizarre hermaphrodite, avec lequel vous avez cru fort ridiculement faire votre cour aux dames. Hommes, défiez-vous de ces flatteurs de l'amour-propre féminin. D'ailleurs, mâle ou femelle, ou femelle et mâle à la fois, que vous importe ce Dieu si différent de vous, si loin de vous? Vous n'en demeurerez pas moins une très-

piètre créature. Ainsi nul profit. Non, chers amis, ce n'est pas cela. La vérité découverte enfin, découverte par nous, c'est que vous-mêmes vous êtes Dieu, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous, si ce n'est aussi tout le reste.

Ici, Tarmad, je dois t'avouer que tes plaintes, ta colère, ont bien quelque fondement. Car, au lieu de l'accueil qu'eût rencontré chez des gens qui auroient un peu le sentiment d'eux-mêmes, cette splendide révélation, elle a provoqué un éclat de fou rire.

A quoi cela tient-il donc? me demandois-je. Il est pourtant agréable d'être Dieu. Cette insouciance et ce mépris m'étoient un problème incompréhensible, et j'y rêvois inutilement, lorsque le hasard me fournit la solution dont je désespérois.

Ce n'étoient pas, Tarmad, les difficultés de la théorie qui les arrêtoient, mais ils croyoient l'expérience faite, et faite sans succès, comme je le vis en ouvrant un de leurs vieux bouquins. J'y lus, en effet, cette épitaphe :

> Cy-gist Jean de Lagny, qui s'en fit trop accroire;
> Il pensoit être dieu, et mourut de la foire.

Conviens que ce n'est pas encourageant. Avec

une ombre de réflexion, ils se seroient aperçus cependant que le sort pitoyable de Jean de Lagny ne faisoit rien, absolument rien à l'affaire. La révélation même les en avertissoit, car elle ne nie, en aucune façon, ni la mort, ni le genre de mort de Jean de Lagny; mais, dans une sorte de billet de faire part adressé aux intelligences d'élite, elle leur annonce qu'il est né de nouveau, qu'il revit, et mourra, et revivra encore, éternellement bercé ainsi de la vie au trépas, du trépas à la vie, par un mouvement d'escarpolette, le plus doux, le plus divin qui se puisse imaginer.

S'il en est pour qui tout est Dieu et Dieu est tout, il y en a pour qui, par compensation, il n'est rien; et des uns aux autres, la distance est moins grande qu'elle ne le paroît d'abord. Il s'agit entre eux uniquement de savoir si c'est Dieu qui est l'Univers, ou bien l'Univers qui est Dieu. Le genre humain hésite, mais on espère qu'il se décidera. Je le souhaite vivement et pour Dieu, et pour l'Univers. L'incertitude doit leur être pénible.

En fait de révélations, voilà, Tarmad, ce que je connois de mieux jusqu'ici. Le reste, pur fretin, têtards avortés, qui, sans miracle, n'arriveront jamais à l'âge de grenouille. Je ne blâme pourtant pas les révélateurs, au contraire. Les forces leur

ont manqué, non le zèle, et tous me sont chers, car tous, avec un concert admirable, tendent, plus ou moins directement, à délivrer les hommes et les femmes aussi, des durs liens que leur ont imposés les Izeds, sous le nom de morale et de devoirs. Plus de devoirs, glorieux Dew, plus de morale, ou une morale nouvelle, des devoirs nouveaux, faciles, doux même, heureusement choisis pour mettre à l'aise les penchants, si contrariés par nos rivaux, de cette bonne mère nature. La chair a eu beaucoup à souffrir autrefois : au tour maintenant de l'esprit. On proclame avec pompe la déchéance de celui-ci, justement châtié de sa domination arrogante; la réhabilitation de celle-là, dépouillée par mille artifices de ses droits, de son rang, et dont, après soixante siècles au moins de servitude inique, on a enfin retrouvé les titres, je n'ose dire où.

Deux choses gênoient prodigieusement la liberté du sexe le plus foible, le mariage, la famille, vieilleries indignes d'un âge éclairé, inventions folles, absurdes, qui rabaissoient l'humanité, l'obligeoient de rougir devant les animaux plus sages. On ne leur a pas laissé, tu le penses bien, un avantage si honteux pour l'homme. Venez, femelles, venez, petits : trop longtemps opprimés par l'égoïsme

individuel insidieusement caché sous les noms d'époux et de père, vous n'aurez désormais de père, d'époux, que tout le monde, que le genre humain solidaire; aucuns droits que les siens, aucuns devoirs qu'envers lui. Ravissante unité, sublime pêle-mêle! Rien de propre à chacun; personnes et biens, tout se fondra dans une indivisible communauté, au sein de laquelle si vous ne jouissez pas d'une félicité égale au moins à celle de la brute, vous ne pourrez, pour le coup, vous en prendre qu'à vous-mêmes.

Bien, dis-tu; mais les hommes sont routiniers, têtus, rétifs. Emmaillottés dans leurs idées, dans leurs coutumes héréditaires, voudront-ils, c'est ma crainte, de cette félicité-là? Ils tiennent terriblement à la propriété, à la paternité, au mariage et à la famille.

Je n'en disconviens pas, l'habitude est puissante. Cependant les révélateurs, fondés sur leur propre expérience, se flattent de les déniaiser. Le cas d'ailleurs a été prévu. Si le préjugé l'emportoit, s'ils s'aheurtoient à refuser des bienfaits d'une importance si capitale et si généreusement offerts, on useroit d'une tendre et salutaire contrainte; on conduiroit les scrupuleux, les incertains, les opiniâtres, au pied d'un haut et beau gibet hu-

manitaire, et là, Tarmad, avec cet accent qu'inspire l'amour cosmopolite, la sainte ardeur de la charité universelle envers le prochain, on leur diroit fraternellement et pathétiquement : Soyez heureux, ou soyez pendus.

Maintenant, rassemble ces dogmes, ces préceptes, ces symboles, et sache que le tout ensemble, y compris le gibet, est ce qu'on nomme l'Idéal! Oh! que j'aime l'Idéal! vive à jamais, vive l'Idéal! A genoux, Peuples, devant l'Idéal!

Quelques-uns, gens pratiques, positifs, proposent, afin de ne pas croupir éternellement dans la théorie, de bâtir, sous leur direction, aux frais des fidèles, ou de l'État, si on le préfère, ils ne tiennent pas à ces minuties, des cités dont le modèle, ancien quant au fond, rappelle, trait pour trait, cette illustre abbaye, sur la porte duquel le grand législateur avoit écrit sa règle entière, aussi brève que profonde : *Fais ce que voudras.*

D'autres, spécialement touchés des obstacles qu'opposent des lois surannées à la libre expansion de certains penchants, bien naturels pourtant, le vol, par exemple, le meurtre, et se sentant appelés à les affranchir de cette entrave, ont créé la doctrine accommodante et compatissante des impulsions irrésistibles. Malheureusement la foule a

résisté à cette impulsion-là, soumise encore à celle généralement connue sous la vulgaire dénomination, le trivial sobriquet de conscience. C'est triste, en vérité.

Pour moi, je me console par tout ce qu'a de gai le spectacle, inimaginable à qui ne l'a vu, de ces multitudes de révélateurs et de révélations plus grotesques l'une que l'autre; laissant aux graves Darvands le soin d'apprécier ce mouvement remarquable de l'esprit humain, pour parler l'argot de cette race-ci. Ils y verront peut-être une annonce de l'ère où, selon des prophéties auxquelles ils aiment à croire, notre religion à nous se substituera à l'odieuse religion d'Ormuzd. Je ne leur conseillerois cependant pas de se livrer trop hâtivement à des espérances, qui, bien que justifiables à beaucoup d'égards, pourroient avoir un côté trompeur. Qu'ils se souviennent de Jean de Lagny.

LII

SAPANDOMAD[1] A ARDIBEHESCHT[2].

Je vous ai plusieurs fois, saint Amschaspand, confié mes douleurs ; souffrez que je vous confie également ce qui me console.

Dans les jugements qu'on porte de l'homme, presque jamais on ne tient compte des différences profondes qu'offre sa nature complexe, et qui le séparent, quoique toujours un, en deux êtres semblables et divers. Soit qu'on l'accuse ou qu'on le justifie, soit qu'on l'abaisse ou qu'on le relève, on néglige, on oublie, constamment presque, l'un de ces deux êtres, la femme.

Cependant elle mérite une attention particu-

[1] Sainte soumise. Génie de la terre.
[2] Pureté excellente.

lière, lorsqu'étudiant l'humanité on essaye d'en découvrir les lois, d'en apprécier l'état, d'en comprendre les destins, sur lesquels elle exerce une influence plus grande de beaucoup que n'affecte de le penser l'aveugle orgueil de l'homme. Fier du partage qu'Ormuzd lui a fait, la force du corps, celle de la pensée, la puissance du génie, de la raison, et l'ascendant qu'elle donne, il se croit supérieur à sa compagne, parce qu'il est autre, parce qu'aux qualités qui sont les siennes est attachée la domination, apparente du moins. Je dis apparente, car en réalité, il obéit plus qu'il ne commande. L'insinuation, la douceur, la grâce, l'attrait de la beauté, le charme de la foiblesse même, triomphent le plus souvent de ce superbe dominateur. La femme règne de fait, et en cédant, elle gouverne encore.

Que seroit sans elle la vie humaine? Une lutte désespérée, un sanglant combat de l'homme contre la nature et de l'homme contre l'homme. Elle lui verse un philtre qui endort ses maux, elle amollit sa dureté farouche, modère ses rudes passions, calme ses colères, lui fait du travail et de la souffrance même, par sa tendresse compatissante, son dévouement inépuisable, par la continuelle effusion d'un amour qui renaît de lui-même et ne

tarit jamais, comme une sorte de joie ineffable.

Jeune fille naïve et pure, quoi de plus ravissant que la femme? Mère entourée de ses enfants, quoi de plus auguste, de plus saint?

Il y a dans son cœur des délicatesses si exquises, et tout ensemble si spontanées, qu'elle les ignore elle-même. La source en est voilée, mystérieuse. Elles s'exhalent d'elle comme le parfum de la fleur pudique que ses suaves effluves décèlent vaguement et que l'œil ne voit pas.

Point de mal qu'elle ne sache guérir, soulager du moins, au fond duquel elle ne parvienne à déposer une espérance. Quand la tempête amoncèle les nuages, et les chasse, et les mêle, et les déchire en vastes lambeaux, quelquefois un rayon de soleil, traversant ce chaos, rassérène le ciel sombre. La femme est ce rayon consolateur et doux, quand la tempête aussi agite l'homme et le tourmente.

Une native commisération, une sympathie irrésistible l'attire vers ce qui souffre. Toutes les misères inséparables de la condition humaine, ou qu'engendrent les vices de la société, semblent avoir été commises à ses soins. Elle est vraiment la providence de l'infirme, du pauvre, de l'innombrable tribu des abandonnés. Suivez-la dans

l'obscur réduit où s'abrite l'indigent, près de la couche du malade, du grabat sur lequel gémit le vieillard resté seul après de longues années de labeur ; rien ne l'éloigne, rien ne la rebute. Plus forte alors que l'homme, cette frêle créature, élevée par l'amour au-dessus des sens, repliée dans son âme, ne vit plus que là. Elle remplit une mission céleste, elle apporte avec soi quelque chose de Dieu, des secours pour tous les besoins, des baumes pour toutes les plaies, des paroles qui enchantent toutes les douleurs.

Et je n'ai rappelé encore que ses moindres bienfaits. Plus sûr que le raisonnement, un infaillible instinct, la préserve des erreurs fatales auxquelles l'homme se laisse entraîner par l'orgueil de l'esprit et de la science. Tandis que, sondant toutes les voies, sa curiosité insatiable l'emporte, à travers je ne sais quel crépuscule trompeur, en des régions peuplées de fantômes ; tandis que sa vaine et débile raison ébranle aveuglément les bases de l'ordre et de l'intelligence même ; la femme, éclairée d'une lumière et plus intime et plus immédiate, les défend contre lui, conserve dans l'humanité les croyances par lesquelles elle subsiste, les vérités nécessaires, les grandes lois de la vie intellectuelle et morale.

Elle en est, au milieu de la confusion des idées et des révolutions des systèmes, la gardienne pieuse et incorruptible. Souvent l'homme, à cause de cela même, l'accuse de foiblesse, de préjugé, de superstition; et il ne sait pas qu'au fond l'objet de sa superstition, c'est Dieu caché sous les symboles qui le révèlent obscurément, que son préjugé c'est le vrai immuable embrassé par le cœur, que sa foiblesse c'est la force innée, la puissance souveraine de la nature même. Plus j'y réfléchis, plus je demeure, immortel Amschaspand, convaincue que les vérités, les lois dont je parlois tout à l'heure, non seulement perdroient leur autorité sur la terre, mais qu'altérée par mille conceptions fausses, la notion même s'en éteindroit, si, doublement mère, la femme, dès le berceau n'initioit l'enfant à ces sacrés mystères, si elle ne déposoit en lui l'impérissable germe de la foi qui le sauvera, ne le nourrissoit de ce lait divin.

Contemplez sur ses genoux cette naissante petite créature, balbutiant, les mains jointes, dans la candide pureté de son âme, sa première prière, s'éveillant par l'amour à la vie qui se dilate sans fin en celui qui est la vie même; est-il un spectacle plus touchant, plus doux?

Que les hommes enivrés des dons qu'Ormuzd leur a départis, s'élèvent tant qu'ils voudront dans l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, toujours sera-t-il que les semences primordiales du Vrai et du Bien, les sentiments profonds qui décident de l'existence entière, il les doivent à la femme, que c'est elle qui les fait ce qu'ils sont. Oh ! si elle connoissoit l'importance suprême, la grandeur merveilleuse, j'ai presque dit redoutable, de ses fonctions, elle n'envieroit pas, certes, les avantages, quels qu'ils soient, réservés à l'homme.

Et je me réjouis d'avoir à lui rendre cette justice ; quoi qu'on ait fait pour la détourner de sa fin véritable, pour l'égarer hors de la règle par l'appât d'une fausse liberté, d'une indépendance qui ne seroit que le plus dur, le plus dégradant esclavage, elle a repoussé avec dégoût les suggestions des tentateurs. Vainement ont-ils essayé de la séduire par la vanité, par l'entraînement des sens, par le funeste attrait de toutes les joies mauvaises, elle a senti que, sous le nom menteur d'affranchissement, c'étoit la servitude qu'on lui proposoit et la flétrissure, l'abandon volontaire de tout ce qui, dans ce monde, lui crée une place si haute et un pouvoir si grand. Elle a voulu rester ce qu'Ormuzd l'a faite, ce que l'humanité a de

plus ravissant et de plus saint, la vierge, l'épouse, la mère.

Et parce qu'elle a su résister aux conseils corrupteurs, se préserver des honteuses souillures que s'efforçoient de lui imprimer des mains sacriléges, ses destinées seront belles dans l'avenir qui s'approche. En inspirant de bonne heure à l'enfant les religieux sentiments qui doivent animer l'homme, l'esprit de sacrifice, de dévouement, d'amour, le courage contre soi, le mépris des choses matérielles, du corps et de ses convoitises, en le préparant aux devoirs qu'il aura bientôt à remplir, c'est elle qui enfantera cet avenir que presse un instinct mystérieux; il sera, lui aussi, le fruit de ses entrailles.

LIII

BAHMAN[1] A SCHAHRIVER[2].

Quelque soin, Schahriver, que nous apportions à l'étude de l'homme, nous ne pouvons, après tout, l'observer qu'à notre point de vue, et notre mission seroit dès lors imparfaitement remplie, si l'homme lui-même ne nous aidoit, en quelque sorte, à rendre compte de lui. Pour achever de le connoître, il faut savoir comment il juge son propre état, les sociétés dont il est membre, le monde où il vit; il faut l'entendre révéler ce qui se passe en son âme, ce qu'elle renferme de plus secret, ses douleurs, ses joies, ses espérances, ses craintes; il faut enfin saisir sa pensée, ses senti-

[1] Génie de la bonté du cœur.
[2] Roi d'équité.

ments internes, dans sa parole même et dans l'accent de sa parole. Je n'ai pas d'autre objet, en mettant sous tes yeux ces feuilles recueillies au hasard un jour qu'errant, rêveur et triste, au milieu d'une vaste cité, je les vis emportées par le vent à travers les barreaux d'un étroit soupirail, percé dans les murs d'une prison silencieuse et sombre.

I

Va, et dis-leur ce que tes yeux ont vu.

Ils ne m'écouteront pas, Seigneur.

Qu'importe qu'ils t'écoutent? Les bons t'écouteront, et ta parole, empreinte invisiblement dans les autres, leur apparoîtra toute vivante quand le feu de ma colère les pénétrera.

Seigneur, vous le savez, je suis vieux et je n'ai plus de voix. Laissez votre serviteur reposer un peu avant qu'il s'en aille. Encore quelques instants, et il ne sera plus.

Et c'est pour cela qu'il n'en faut pas perdre;

c'est parce que le jour baisse qu'il faut se hâter. Ne cherche point le repos où il n'est pas : le repos viendra en son temps. Souviens-toi de ceux qui, en se couchant dans la tombe, ont mis leur épée sous leur tête : l'épée, c'est le chevet des forts.

J'irai, Seigneur, où vous voudrez que j'aille ; ce que vous ordonnerez, je l'accomplirai ; je combattrai pour votre justice tant qu'un souffle me restera.

Va donc, et ne crains rien. Je serai près de toi dans ma force ; je mettrai sur tes lèvres ce que tu devras annoncer.

La terre est recouverte d'une vapeur de crimes : j'enverrai la tempête pour la balayer.

Les hommes d'iniquité se réjouissent dans leurs œuvres ; ils croient leur puissance affermie à jamais. J'ai commandé à un petit ver d'en piquer la racine : demain l'arbre sera séché jusqu'au sommet.

Mon jour approche, il est là tout près.

Parle aux tyrans ; verse mes menaces dans leur oreille ; attache à leur âme la froide peur ; qu'elle soit leur premier supplice.

Ils se sont dit que je n'étois pas : ils apprendront si je suis !

Parle aux oppresseurs; enveloppe-les des plaintes, des gémissements, des cris de leurs victimes; qu'ils les entendent dans leur sommeil, et les entendent encore dans leur veille; qu'ils les voient errer autour d'eux comme de pâles fantômes, comme des ombres livides; que partout les suive l'effrayante vision; que ni le jour ni la nuit elle ne s'éloigne d'eux; qu'à l'heure du crépuscule, lorsqu'ils s'en vont à leurs fêtes impies, ils sentent sur leur chair l'attouchement de ces spectres, et qu'elle frissonne d'horreur.

Parle aux opprimés; dis-leur que mon œil est ouvert sur eux, que la voix de leurs souffrances a monté jusqu'à moi, que je la changerai en voix d'allégresse.

Dis leur que, livrés aux hommes méchants, aux hommes d'égoïsme et de haine, ils triompheront d'eux par la justice et par l'amour.

S'il se pouvoit que le mal détruisît l'univers, il renaîtroit d'une seule larme du juste.

Parle à tous ceux qui pleurent, à tous ceux qui

désirent selon le bien, qui, dans leurs prières, m'adressent ce vœu pur : Que votre règne arrive !

Il arrivera, je l'ai promis, je l'ai juré par moi-même.

Fils de l'avenir, cueillez des palmes, préparez des cantiques pour célébrer sa venue. Déjà les petits enfants sourient dans leur berceau, car ils l'ont aperçu dans leurs songes prophétiques.

Et Satan, au sein des ténèbres, tressaille d'une muette terreur; à l'Orient mystérieux, là d'où s'épanche la vie, il a découvert un signe menaçant, quelque chose de splendide et de formidable, comme l'ombre de ma main.

II

Le soleil s'étoit levé brillant; sa lumière ruisseloit sur les pentes des monts, perçoit les ombres noires des forêts, scintilloit, réfléchie par l'humide poussière qui recouvroit les fils légers, le réseau impalpable et mobile étendu sur les prés, les champs; de fraîches odeurs, comme l'haleine



des génies de la terre, embaumoient l'air calme; des voix mystérieuses, épandues au loin, murmuroient des sons inconnus que l'oreille saisissoit à peine, dernier écho des songes de la nuit.

Vous êtes grand, Seigneur, dans vos œuvres!

Et je vis sortir de chaumières dispersées çà et là sur les coteaux, dans les vallons, des hommes âgés et d'autres plus jeunes, pâles, amaigris, courbés sous des instruments de labourage. Ils marchoient lentement, comme s'ils eussent traîné je ne sais quel poids interne. Quelquefois s'arrêtant, leur regard contemploit toutes ces divines magnificences.

Et ils étoient tristes.

Gonflés d'une sève féconde, les arbres leur disoient : Voyez ces fleurs, bientôt elles se changeront en fruits qui mûriront pour vous.

Et ils étoient tristes.

La vigne disoit : J'élabore en secret dans mes rameaux un suc fortifiant qui vous ranimera, qui réchauffera vos membres glacés, quand l'hiver sera venu.

Et ils étoient tristes.

Les prairies disoient : Nous avons préparé un banquet pour vos brebis, vos taureaux, vos génisses; amenez-les, ils vous rendront, en cent manières diverses, ce que nous leur aurons donné.

Et ils étoient tristes.

Et les guérets aussi disoient : Vos greniers sont-ils prêts? Le jour, la nuit, nous travaillons pour les remplir. N'ayez aucun souci ni pour vous, ni pour vos femmes et vos petits enfants. Dieu nous a chargés de pourvoir abondamment à leurs besoins.

Et ils étoient tristes.

La Nature entière leur crioit :

Je suis votre mère; venez, venez tous vous abreuver à ma mamelle intarissable.

Et ils étoient tristes, et leur poitrine s'élevoit et s'abaissoit, et de grosses larmes tomboient de leurs yeux.

Que veut dire cela, Seigneur? et qu'y a-t-il donc au fond du cœur de l'homme?

Ils sont tristes, parce que les fruits ne mûriront

point pour eux; parce que le suc de la vigne ne les réchauffera point en hiver; parce qu'ils n'auront de part ni à la toison de leurs brebis, ni au lait de leurs génisses, ni à la chair de leurs taureaux; parce que d'autres moissonneront les guérets où ils ont semé avec sueur et fatigue; que déjà ils entendent leurs petits enfants tout en pleurs dire, J'ai faim, et voient le cœur de celles qui leur donnèrent la vie se briser; parce qu'une race violente, sans amour, sans pitié, s'est placée entre eux et la commune Mère, et qu'elle ne souffre point que leurs lèvres s'approchent de sa mamelle intarissable.

Et votre justice, Seigneur!

Elle aura son jour, n'en doute point; et ce sera un jour saint dans le Ciel, et le jour d'une grande joie sur la terre.

III

Mon Dieu, ayez pitié du pauvre prolétaire!

Quand je naquis, mon père n'étoit plus. Un

jour, le spectre décharné qu'on appelle misère entra dans sa demeure : il lutta contre lui corps à corps, il lutta longtemps, mais enfin ses forces s'épuisèrent. Alors descendit l'Ange qui délivre, et, se penchant sur son chevet : Tu as, dit-il, accompli ta rude tâche en ce monde; maintenant passe à une meilleure vie.

Ma mère l'ensevelit de ses mains, puis elle resta seule. Seule, non; le spectre étoit toujours là.

Son terme venu, elle m'enfanta avec de grandes douleurs en pleurant. Elle pleuroit, ma mère, car elle manquoit de langes pour envelopper son premier-né.

Après, elle pleura bien plus encore, voyant que son lait tarissoit faute de nourriture, et que la chaleur de son sein et sa foible haleine ne réchauffoient qu'à demi les pâles membres de l'enfant.

A force d'amour, en me donnant de sa vie, elle conserva la mienne. Travaillant le jour, la nuit, sans feu l'hiver, et l'été sous la tuile brûlante, son souci, durant ces longues heures, étoit de me

préserver de tout ce qu'elle souffroit pour moi, et sa joie de me sourire.

Cependant je croissois. Elle redoubla d'efforts pour qu'un peu d'instruction m'aplanît les sentiers où j'aurois à marcher plus tard. Oh! comme son cœur battoit, lorsqu'après l'école, elle voyoit l'enfant revenir content et gai, comme on l'est à cet âge, vêtu de sa petite blouse serrée d'une ceinture de cuir, un berret sur sa blonde chevelure, son carton suspendu à l'épaule par un bout de filet!

Puis vint le temps de l'apprentissage. Je me réjouissois dans la pensée que bientôt je rendrois à celle de qui j'avois tout reçu, quelque chose de ce que sa tendresse inépuisable m'avoit donné. Je me voyois, dans mes rêves, lui apportant le fruit de mon premier travail, et lui disant : Mère, à moi le labeur maintenant, et à vous le repos.

Hélas! elle avoit épuisé en peu d'années sa vie entière. Celui qui, du ciel, s'étoit fait le soutien, le consolateur de la pauvre veuve, la rappeloit à lui. Son déclin fut rapide. Elle s'éteignit enfin dans mes bras. Près de passer, ses lèvres muettes me sourioient encore, et son regard mourant me bénit une dernière fois.

Lorsqu'on la descendit dans la fosse, et que la terre en tombant rendit un son toujours, toujours plus sourd, mon Dieu, mon Dieu, vous seul savez ce qui se passa en moi.

Désormais seul en ce monde, j'y étois comme n'y étant pas, me nourrissant de mes souvenirs, de vagues rêveries et d'espérances tristes.

Un jour une lueur plus douce m'apparut au milieu de ces ombres. Sur ma route solitaire, la Providence guida une jeune fille orpheline comme moi. La rosée du printemps est moins pure que n'étoit son cœur. Après un premier regard, nos yeux se baissèrent, et notre silence seul parla. Nos âmes se penchant l'une vers l'autre s'unirent en ce moment pour jamais.

Non, le Ciel, dans ses plus saintes joies, n'a rien au-dessus des heures ravissantes qui s'écouloient dans nos entretiens. Je lui disois : Nul ne s'intéresse ni à toi, ni à moi ; le monde est pour nous un désert. Pauvre petite tourterelle des bois, j'irai chercher ta nourriture, et te bâtirai un nid où tu reposeras à l'abri du froid et de l'orage.

Elle répondoit : Et moi, occupée d'autres soins pendant ton absence, je te délasserai, au retour,

de tes fatigues par mes caresses : mais, ô mon bien-aimé, reviens vite !

Je me consumois dans mes désirs ; elle, plus sage, réprimoit mon ardeur, disant : Il faut songer à ceux qui viendront ; faisons-nous d'abord quelque épargne.

Le terme de cette longue attente approchoit, lorsque voilà le travail qui manque. On retranche sur le salaire, on retranche encore : prends cela, ou meurs de faim.

Nous n'avons que nos bras, mais nos bras sont à nous ! Ainsi répondent les prolétaires. Ils se concertent pour vivre : on les jette en prison.

Justice des hommes, comme tu trembleras dans ta peur, quand se lèvera la justice de Dieu !

Le reste est un rêve funèbre.

Après des semaines de secret, je la revis deux fois, trois peut-être, à travers les grilles du cachot. La dernière fois ses yeux creusés brilloient d'un feu étrange, ses genoux fléchissoient, elle se soutenoit à peine.

Puis, je ne la revis plus.

O ma mère! O ma bien-aimée! Est-ce vous que j'aperçois là-haut dans cette lumière? Qui m'appelle? Est-ce vous? Ne me quittez pas, oh! ne me quittez pas! Je sens mes liens qui se brisent : un moment, un moment encore, et nous serons réunis.

Mon Dieu, ayez pitié du pauvre prolétaire!

IV

Dans une salle vaste et sombre, autour d'une table recouverte d'un tapis vert parsemé de taches noires, des hommes étoient assis à quelque distance d'un autre qui paroissoit être leur chef.

Ses joues d'un jaune terreux reflétoient une lumière livide, qui rendoit plus sinistre encore l'oblique regard de ses yeux fauves. Son front pelé fuyoit en arrière : on eût dit une tête de vautour.

Et le Vautour disoit : Comment ferons-nous? Il n'est pas aisé de les atteindre, car il n'y a rien au fond; mais ils inquiètent nos maîtres, et nos

maîtres nous ont dit : Que faut-il de plus? Le reste vous regarde.

Un des autres répondit : N'est-ce que cela? Eh bien, nous mentirons.

J'y pensois, dit le Vautour. Et puis j'ai mon coq d'Inde, qui glousse et se courrouce si pathétiquement.

Cependant, si l'on ne nous croit pas? La foi en nous est bien usée, et ce qu'ils appellent conscience se roidit davantage de jour en jour contre notre parole.

Que trois seulement nous croient, dit le premier, et cela suffira.

Oui, reprit le Vautour, mais voudront-ils croire? Avant d'aller plus loin, il faut s'en assurer. Faisons-les venir.

Ils vinrent bientôt. Celui qui marchoit devant étoit comme masqué, et lorsqu'il parloit, sa voix sans accent, sans inflexion, ressembloit au son clair et mort d'un instrument de métal.

Le Vautour leur dit : Ceci est de confiance. Chacun de vous sait ce qu'il désire, et vous savez ce que je peux. Croirez-vous?

Nous croirons tout, dit la voix de métal, et, de plus, impartialement, je ferai croire douze autres.

Bien! dit le Vautour. Point de rouge au front, mais plus bas : comptez-y.

V

C'étoit un soir d'automne : une tiède brise venoit du couchant, souffle léger des mers endormies. Le soleil flottoit à l'horizon dans un océan de vapeurs diaphanes. Des nuages d'un bleu sombre, fleurs aériennes, étaloient sur leurs bords des corolles de mille formes, teintes de couleurs sans nombre dont les nuances mélangées se perdoient dans un fluide d'or. Le goëland effleuroit de son aile les flots calmes, et, sur la grève, l'hirondelle marine poussoit son cri plaintif, seul bruit qu'on entendît avec celui de la vague expirante au pied des rochers. Au-dessus la masse noire de la prison projetoit au loin son ombre gigantesque.

Et peu à peu l'air devenoit comme une eau qui

se trouble, et le crépuscule étendoit son voile toujours plus obscur sur le faîte du mont.

Une voix sortoit des entrailles de l'onde et s'élevoit vague, immense, semblable aux soupirs de l'Esprit de l'abyme; et des hauteurs du roc solitaire, une autre voix se mêlant à cette voix, s'en alloit à travers la nuit mourir sur la plage déserte.

Et celle-ci disoit :

Ils ont enchaîné le corps, mais l'âme se rit d'eux, elle est libre!

Parce que je t'aimois, ô ma patrie, parce que je te voulois grande, heureuse, ceux qui te trahissent m'ont jeté dans ce cachot.

Ils ont enchaîné le corps, mais l'âme se rit d'eux, elle est libre!

Elle est libre et se rit d'eux, vils esclaves de leur bassesse même, serfs infâmes de la peur, à jamais ensevelis dans leur lâcheté et murés dans leurs crimes.

Ce qu'ils ont là en leur puissance, qu'est-ce? Rien. Aujourd'hui un peu de chair, demain une poignée de cendres.

Leurs verrous arrêtent-ils ma pensée, mon

amour? M'empêchent-ils d'être au milieu de vous, frères? et votro vie n'est-ce pas ma vie?

Quand vous souffrez, je souffre avec vous; quand vous luttez, je lutte avec vous : il y a comme un souffle invisible qui passe de vous en moi, de moi en vous. Qu'ils le saisissent s'ils peuvent!

Ils ont enchaîné le corps, mais l'âme se rit d'eux, elle est libre!

La voix se tut quelques instants, ensuite elle reprit :

Comme au dehors tout se tait, tout repose! Au milieu de ce silence, quelque chose en passant effleure l'ouïe attentive : est-ce un son, ou le rêve d'un son?

Tandis que la terre, les eaux et les airs assoupis se peuplent de songes, que la vie se ranime au sein du sommeil, dans ses mols embrassements, mes souvenirs à moi se réveillent et m'emportent dans les temps qui furent et ne seront plus jamais.

Que le soleil étoit beau et la nature riante!

Qu'elle étoit vive et douce, et pure la joie de l'enfant assis près de la haie d'églantiers et d'épine odorante, prêtant l'oreille au vague murmure des feuilles agitées, des jeunes rameaux qui plient et se relèvent, ou s'égarant dans le taillis épais, déchiré par les ronces, ou poursuivant, la main à demi avancée, tremblant et respirant à peine, l'insecte au long corsage, aux ailes transparentes, sur les joncs des bords de l'étang !

Nul regret dans le passé, nul souci dans l'avenir : de limpides horizons semés parfois de légers nuages, que bientôt chassoient des brises parfumées.

Te souvient-il, ma sœur, de nos courses du matin sur l'herbe baignée de rosée, et de nos jeux dans les bois, et des nids auxquels, presque en larmes, tu me défendois de toucher, à cause de la pauvre mère?

Et les jours et les ans couloient, et retirée en elle-même, émue de tristesses et de joies inconnues, l'âme étendoit ses ailes mystérieuses sur une vie nouvelle près d'éclore.

Et après les rêves enchantés, les ardeurs, les tendresses, les enivrements du jeune âge, vinrent

les sévères devoirs de l'homme, le grand, le saint combat où tomber c'est vaincre, où mourir c'est revivre.

Et ils sont tombés, et ils ont vaincu ceux que je vis frappés de la balle, ou percés à terre par l'épée du lâche.

Et ils sont tombés et ils ont vaincu ceux encore qui, en murmurant d'une voix éteinte le nom de la patrie, expirèrent, après de longues tortures, sur la paille des cachots.

Troupe glorieuse des forts, vous êtes là près de moi, et vous me dites : Entends-tu, frère, les vieux martyrs qui d'en haut nous appellent ? Couronnés de splendeur, ils s'en vont, messagers divins, de sphère en sphère, chantant le cantique de l'avenir.

Une vertu émane d'eux, pénètre au cœur du peuple, et ses battements deviennent plus pressés, et la terre et les cieux tressaillent, et les mondes, palpitants au sein de l'immensité, se disent l'un à l'autre : Une grande justice va se faire ; avez-vous senti passer le souffle de Dieu ?

La voix se tut de nouveau, comme perdue dans

le vague de l'espaçe. Puis tout à coup, vibrant avec force :

Ils ont enchaîné le corps, mais l'âme se rit d'eux, elle est libre !

VI

Seigneur, vos décrets sont impénétrables. Qui a descendu dans les profondeurs de votre justice et dans les abymes de votre science ?

Votre sagesse a des secrets cachés au fond de l'éternelle lumière qui vous illumine intérieurement, et les plus élevées de vos créatures ressemblent au petit oiseau qui voltige sur les bords de l'Océan immense.

Toutefois, Seigneur, dans votre bonté, dans votre condescendance de père, permettez que votre serviteur vous supplie de dissiper un doute qui l'obsède, et d'apaiser le trouble de son cœur.

Après des jours sombres et de violents orages, la terre reverdissoit, les arbres se couvroient de fleurs, l'espérance germoit dans tous les sillons. On n'entendoit que des voix qui disoient : Vous

qui souffrez, essuyez vos pleurs, la source en va tarir enfin. Ne sommes-nous pas frères ? Nul, au temps de la moisson, ne s'en ira le soir les mains vides et l'âme triste.

La patrie grande et forte relèvera sa tête humiliée ; la loi régnera souverainement dans sa majesté inviolable, et la liberté fleurira sur les derniers débris d'institutions iniques.

Seigneur, n'est-ce pas là ce qu'on disoit ?

Mais vous aviez d'autres desseins.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Seigneur, voilà ce qui me trouble et ce qui

trouble aussi beaucoup d'autres. Les peuples se regardent avec étonnement, et ils se demandent où donc est votre justice, où votre providence ?

Qu'ils se demandent plutôt s'ils étoient prêts, si le monde étoit prêt pour le bien qu'ils appellent et que je leur réserve.

Qu'est-ce que le droit ? Le savent-ils ? Savent-ils ce qu'est le devoir ? En ont-ils en eux la racine ? Ils veulent la liberté, et ne savent pas que la liberté c'est l'oubli de soi, le dévouement mutuel, que la liberté c'est l'amour ? Non, il leur falloit encore cette épreuve.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Fils du temps, tout te paroît long : va, et redis aux peuples ce que tu viens d'entendre.

VII

Quelques rayons de soleil, glissant à travers les vases de fleurs posés en dehors de l'étroite fenêtre, pénétroient dans la petite mansarde, et, reflétés par le papier d'une teinte jaune qui recouvroit les murs, veloutoient d'un rouge d'or les objets noyés dans une moelleuse lumière.

Une jeune fille, simple en ses vêtements, parée de ses seuls cheveux ondoyants comme les plantes suspendues aux parois des rochers, qui se soulèvent et retombent au souffle de la brise, suivoit avec l'aiguille les contours d'un dessin tracé sur une toile légère. Son visage étoit pâle, il y avoit, non de la tristesse, mais une sorte de rêverie mélancolique et vague dans ses yeux que voiloient de longs cils noirs, et sur son front d'une pureté céleste.

Quelquefois elle cessoit un moment son travail, sa tête virginale se relevoit comme un lys sur sa tige flexible, et ses regards, étrangers aux choses du dehors, se replioient en elle-même et contem-

ploient là tout un monde visible à elle seule.

Égarés au loin sur des perspectives indéfinissables, ils s'alloient perdre en des horizons perdus eux-mêmes dans l'indécise lueur de l'espace sans bornes. Une nature dont la nôtre n'est que l'ombre étaloit et ses riches couleurs et ses formes ravissantes, et de son sein fécond s'exhaloit, pure, suave, une haleine de vie qu'aspiroit avec volupté l'innombrable multitude des êtres.

Et l'air, animé par la voix de ces êtres, palpitoit : des mers, des lacs, des fleuves, des savanes, des rochers, des bois, sortoient toutes ensemble les mille et mille voix dont se formoit cette voix universelle, et s'unissant et se pénétrant, leur divine harmonie, propagée en tous sens dans les plaines éthérées, y dérouloit ses ondes immenses.

Et retirée en elle-même plus avant encore, la jeune fille entendoit au-dedans de son âme, dans ses secrètes profondeurs, des sons mystérieux et des paroles qui ne sont point de la langue des hommes. Alors, tout le reste se voiloit ; sa pensée saisissoit ce qui n'a point de forme apparente, son amour embrassoit une beauté invisible près de laquelle toutes les autres s'effacent, et mouroit et

renaissoit par un flux et reflux du feu qui consume la vie et qui la renouvelle, qui est la vie même dans son impérissable essence.

Et le temps s'évanouissoit avec les réalités fugitives dont il mesure la rapide durée, et plongée en celui de qui tout sort, vers qui tout revient, l'âme s'abreuvoit de lui dans le calme enivrant d'une ineffable extase.

VIII

Un jour Satan rassembla les siens et leur dit : Nous avons beau tenter les hommes de mille manières, les pousser sur la pente où l'on descend si vite, notre œuvre avance peu ; ce que nous gagnons d'un côté, nous le perdons de l'autre. D'où vient cela?

Chacune des puissances infernales, se vantant elle-même, accusoit les autres, de sorte que, la colère et la haine s'allumant, on n'entendit bientôt plus que des sons discordants, des cris aigus, le sifflement d'haleines embrasées, mêlé d'accents de fureur, de menaces et de blasphèmes. Un com-

bat horrible alloit s'engager dans les gouffres ténébreux, lorsque le Roi des légions tombées se dressant tout à coup, sa voix formidable et lugubre gronda comme un tonnerre souterrain.

Silence! dit-elle, et le silence se fit.

Ce que vous ne savez pas, reprit Satan, je le sais, moi. Nos efforts ont été en partie stériles, parce que, mal concertés, ils ont manqué d'ensemble. Chacun de vous, selon ses caprices, a semé ici et là, au hasard, sans calcul et sans prévoyance, et c'est pourquoi, au temps de la moisson, nous avons eu des épis et point de gerbes.

S'il continuoit d'en être ainsi, autant vaudroit céder l'empire. Croyez-vous que Satan s'y résolve? Non, éternellement non!

Je veux bâtir la cité du mal, j'en veux jeter les fondements sur cette terre que me dispute une Puissance rivale.

Pour cela, sans doute, il faut de l'audace; mais il faut aussi de la prudence. Ne précipitons rien. Établissons d'abord un centre d'où rayonne notre action, d'où elle s'étende de proche en proche et s'insinue, par mille voies diverses, jusqu'aux

extrémités de ce grand corps qu'ils appellent société. Soufflons dans ses entrailles le feu qui nous pénètre, et qu'il les dévore sourdement.

Des acclamations forcenées accueillirent ces paroles de Satan.

Et la terre prise d'un soudain frisson tressaillit; et le soleil se voiloit, et l'air s'obscurcissoit; des cimetières s'élevoient pesamment des vapeurs livides, grises et rousses, et l'on entendoit dans le lointain comme des glas funèbres.

Et dans le lieu le plus bas d'une vaste cité, dans une sorte de cloaque d'où s'exhaloit une odeur d'immondices, je vis une multitude que je ne saurois nommer. Ces figures horribles avoient les traits de l'homme, mais n'en avoient pas l'expression. Leurs fronts déprimés, leurs joues terreuses, quelquefois striées de rouge ou semées de plaques violettes, portoient l'empreinte hideuse du crime lâche et du vice brutal. On lisoit dans leurs yeux ardents ou vitrés, dans leurs obliques regards, tous les instincts de la bête de proie, la méchanceté basse, l'astuce, la ruse, quelque chose du serpent, et quelque chose aussi de la hyène.

Il y en avoit de toutes les sortes et de toutes

les apparences, depuis le mendiant couvert de haillons, jusqu'à celui qui étale sur des habits splendides les signes prostitués d'une gloire menteuse et d'un honneur infâme.

D'un siége élevé, l'un d'eux, environné de chefs subalternes endurcis aux fatigues de l'enfer, dictoit à la foule ses ordres. Il la divisa en deux bandes. L'une devoit se montrer au grand jour, l'autre se glisser invisible dans les lieux publics et jusque dans le secret, partout sacré, du foyer domestique; et il leur fut commandé d'agir de concert, de se soutenir et de s'aider mutuellement.

Je ne sais quoi de repoussant comme le sourire du mal plissoit les lèvres de celui qu'entouroient silencieuses toutes ces larves humaines.

A celles destinées à se cacher dans l'ombre, il dit :

Voici quels seront vos dieux : le mensonge, le parjure, l'hypocrisie, la corruption. Vous répandrez partout les soupçons, la défiance. Quelquefois aussi vous endormirez, pour la mieux conduire à vos fins, la simplicité crédule. Vous tromperez et vous trahirez. Vous fouillerez les cœurs pour y

découvrir les germes de vice qu'ils peuvent recéler, et, au prix convenu, vous fournirez à chacun sa pâture. Procédez avec art, attirez, engagez, voilant les conséquences, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de retour. Et les besoins aussi, les besoins extrêmes, vous seront un puissant moyen. Vous direz à la faim : Vends-moi celui-ci, celui-là, et, si elle hésite, vous montrerez au père la fosse béante qui attend sa femme, ses enfants, et vous ferez retentir leurs cris d'angoisse à son oreille. Vous tendrez vos piéges sous les pas de l'homme candide, vous lui suggérerez des choses auxquelles il ne songeoit en aucune façon, vous le pousserez en des voies périlleuses, et si vous échouez, comprenez bien ceci, vous créerez ce qui n'est pas. Allez. Et il leur jeta des pièces d'or, sur lesquelles ils se ruèrent avidement.

Aux autres il dit :

Vos dieux, à vous, seront la violence et la menace. Vous menacerez le foible, le pauvre, vous le désolerez de vos persécutions, vous lui ôterez le morceau de pain qu'il a trempé de ses sueurs, s'il ne se prête aveuglément à tout ce que vous voudrez de lui.

Qu'on obéisse avec la muette docilité de la bête de somme. Qu'on pense comme nous, ou qu'on ne pense point, ou qu'on porte la peine d'une pensée rebelle.

Je vous ai choisis pour une œuvre conforme à votre nature. Vous aurez vos fêtes, où il y aura des pleurs, des blessures, du sang, du sang qui coulera sans danger pour vous, sans qu'on vous résiste, car c'est là notre courage à nous.

Cela dit, tous se dispersèrent, et la grande cité fut comme un arbre au pied duquel on a versé un liquide poison qu'il absorbe par ses racines, et qui, montant avec la sève, flétrit ses fleurs, ses fruits, ses feuilles, et gangrène ses branches desséchées.

Et il me sembloit que j'étois livré à un rêve horrible, quand tout à coup un bruit confus me tira de ma stupeur. C'étoient des voix de colère mêlées de craquements, comme de membres brisés, des plaintes déchirantes et des rires sauvages, et je vis une foule de jeunes gens, d'enfants, meurtris, ensanglantés, qu'on pressoit et qu'on entassoit dans le cloaque d'où les bandes enivrées de l'esprit de Satan étoient sorties, et les portes bardées de fer s'ouvrirent et elles se refermèrent, et il se fit un affreux silence.

Et je fus transporté dans une salle obscure. Je reconnus celui qui commandoit en ce lieu ; il n'étoit pas seul : près de lui s'empressoient et se serroient des spectres noirs avec lesquels il se concertoit à voix base.

Et après un peu de temps, les spectres noirs se retirèrent. Je voulus les suivre, mais ils disparurent dans des passages sombres et tortueux où l'air corrompu m'étouffoit.

Comme je méditois ces choses en moi-même, affaissé de tristesse et transi d'effroi, voilà que cette même foule que j'avois vu traîner dans le cloaque reparoît à mes yeux, toujours investie des mêmes larves hideuses. Elles la poussoient, par une entrée étroite et basse, dans une sorte d'antre où j'aperçus des visages sinistres tels qu'on en voit sur l'échafaud autour du patient, et j'entendis des sons aigus et rauques, et des moqueries féroces, et d'exécrables imprécations, et je me sentis plongé dans une vapeur épaisse et d'une odeur fade semblable à celle qui s'exhale des tombes, et j'étois près de défaillir.

Et ceux qu'on avoit jetés là pâlissoient d'heure en heure, et s'affoiblissoient et se courboient. L'air

refusoit d'entrer dans leur poitrine haletante, et leurs os se choquoient comme des os de squelette, et l'on voyoit le matin, sans cortége, sans prières, emporter en silence quelque cercueil furtif.

Et de mon âme, remplie d'une indicible angoisse, ce cri s'échappa :

Seigneur, Satan auroit-il vaincu ?

Et une voix me dit : Regarde !

Et je levai les yeux, et je vis dans la lumière divine les martyrs qui sourioient.

IX

C'étoit le jour Saint-Sylvestre, le jour qui clôt cette série presque sans mélange de vaines pensées, d'espérances trompeuses, de soucis et de douleurs, qu'on appelle l'année.

Mon âme prise de tristesse cherchoit Dieu, pour se reposer en lui quelques instants et y puiser, avec un peu de calme, les forces nécessaires au travail de la vie.

Une église étoit là, j'y entrai ; et, comme je me recueillois en moi-même, tout à coup des paroles interrompues, brisées, frappèrent mon oreille. La voix qui jetoit cette espèce de cri ne sortoit pas de la poitrine, elle résonnoit entre les os du crâne, sèche et perçante, semblable au cri aigu d'un verrou qu'on pousse, ou de clefs qui se choquent dans la maison d'un geôlier.

Et mes regards se portant du côté d'où venoit la voix, j'aperçus un homme âgé, maigre, de petite taille, dont les cheveux plats retomboient à la hauteur de ses lèvres pincées et minces, le long de ses joues creuses, et les yeux, recouverts de je ne sais quoi de transparent, scintilloient comme ceux de l'Once.

Près de lui, à droite, étoit un esprit de lumière, à gauche une affreuse lémure.

L'esprit de lumière disoit : Sonde tes reins, compte, si tu peux, les iniquités amassées au fond de ta conscience, tant d'infâmes abus de ton pouvoir, d'innocents sacrifiés aux passions de ceux qui distribuent les faveurs, les richesses. Qu'as-tu fait de la loi ? Qu'a été pour toi la justice ? Un calcul d'intérêt, rien de plus. Tu as trafiqué des

souffrances et des pleurs, et de la vie du foible; pour monter, tu as mis le pied sur son cadavre.

As-tu cru céler tes prévarications à celui qui voit tout? Quand tu mentois solennellement, crois-tu que Dieu ne t'entendît pas? Crois-tu que son œil ne perçât pas le voile de ton hypocrisie détestable? Insensé! Le dernier de ses ministres te suivroit à l'odeur de crime qui s'exhale de toi, et tu as cru te cacher de lui dans la fange de ton âme!

La colère approche, la voilà tout près; jette entre elle et toi un repentir, s'il t'en reste.

Et le prévaricateur se tordoit dans sa secrète angoisse; il cherchoit en lui-même le repentir, et ne trouvoit que le remords, et à côté du remords, la peur.

La lémure, à son tour, murmuroit: Laisse dire ce rêveur qui ne comprend rien à la raison d'État. Quel pouvoir subsisteroit avec ces scrupules? Il est bon que quelques-uns meurent pour le salut de tous, et la grande morale tue la petite.

N'est-il pas écrit dans ton Livre: Obéissez aux puissances établies? Qui résiste aux puissances

établies, qui les inquiète, est donc coupable. Tu les punis de cela, le reste est de pure forme.

Est-ce que les autres ne font pas comme toi ? Veux-tu qu'ils te dépassent ? Veux-tu qu'ils te ravissent la récompense du zèle ?

Tu as servi, sers mieux encore ; il est trop tard pour reculer. Perdras-tu donc tes complaisances, tes veilles soucieuses, tes nuits troublées par cette voix interne qu'on n'étouffe jamais ? Renonceras-tu au fruit convoité à l'instant où tu vas l'atteindre ?

La lémure, se penchant à l'oreille de l'homme maigre et sec, ajouta quelques mots plus secrets que je ne pus saisir. L'homme maigre et sec sembloit les recueillir avec une avidité convulsive. Je ne sais alors ce qui se passa en lui ; mais je vis le front de l'ange de lumière s'obscurcir, ses yeux se détourner ; une tristesse pleine d'horreur se peignit sur sa face, et, comme il s'élevoit dans les airs, cette parole résonna sous les voûtes sombres :

Maudit pour l'éternité !

X

Il avoit allumé près du talus, au coin du bois, un feu de bruyères, et assis sur la mousse, le pauvre enfant, il réchauffoit ses mains à la flamme petillante.

La fumée, jaunie par de fauves rayons qui glissoient entre les nuages, montoit dans l'air pesant. Il la regardoit onduler comme un serpent qui gonfle et déroule ses anneaux, puis s'épandre en nappes brunes, puis s'évanouir dans l'épaisse atmosphère.

Plus de chants dans le buisson, plus d'insectes ailés étincelants d'or, d'émeraude, d'azur, promenant de fleur en fleur leurs amours aériens : partout le silence, un morne repos, partout une teinte uniforme et triste.

Les longues herbes flétries blanchissoient penchées sur leur tige : on eût dit le linceul de la Nature ensevelie.

Quelquefois un petit souffle, naissant et mou-

rant presque au même moment, rouloit sur la terre les feuilles sèches. Immobile et pensif, il prêtoit l'oreille à cette voix de l'hiver. Recueillie dans son âme, elle s'y perdoit comme se perdent le soir les soupirs de la solitude au fond des forêts.

Quelquefois aussi, bien haut dans les airs, une nuée d'oiseaux d'un autre climat passoit au-dessus de sa tête, poussant des cris semblables aux aboiements d'une meute. Son œil les suivoit à travers l'espace, et, dans ses vagues rêveries, il se sentoit entraîné comme eux en des régions lointaines, mystérieuses, par un secret instinct et une force inconnue.

Enfant, déjà tu aspires au terme : prends patience, Dieu t'y conduira.

XI

C'étoit au milieu de la nuit, d'une nuit sombre, pleine d'horreur, et je ne dormois pas, et je ne veillois pas non plus ; mon âme erroit en des ré-

gions que je ne saurois dépeindre, obscures, froides, tristes, où passoient et repassoient non des êtres, mais des fantômes d'êtres.

Soudain il me sembla qu'un souffle m'emportoit sur des pentes escarpées, entre des roches nues, semées çà et là comme les ruines d'un monde écroulé; et l'air devenoit moins épais, et je ne sais quelle pâle lueur éclairoit au-dessous une plaine couverte d'une grande multitude.

Elle alloit et venoit, agitée d'un mouvement confus, pareille à une mer dont les flots, que poussent et repoussent des vents opposés, se croisent en tous sens, et se brisant sur le rivage, y laissent une longue bande d'écume sale.

Et celui dont le souffle m'avoit porté là, me dit :

Ainsi deviennent les peuples en qui la vie d'en haut s'est éteinte, où chacun, courbé vers la terre, n'aspire qu'à ce qu'elle peut donner, n'a de règle que ses convoitises, de but que soi.

Vois cette poussière d'hommes : ce fut autrefois une nation. Qu'en reste-t-il?

Plus de lien, plus de croyances, plus de commune pensée, plus d'amour; tout est mort en elle,

excepté les appétits de la bête ; elle a tout perdu, jusqu'à l'instinct de ses destinées.

Cherche en elle quelque trace du sentiment d'elle-même, de dignité, d'honneur, d'élan généreux, de ce qui fait qu'on meurt pour mériter de vivre ; frappe sur sa poitrine, elle sonne creux.

Je l'ai livrée pour son châtiment au génie même de la bassesse, à la plus abjecte tyrannie qui ait jamais étouffé dans sa fange un peuple qui n'en est plus un.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Il y avoit dans la voix moins encore de reproche, que de douleur et de tristesse amère.

Après un court silence : Qu'y a-t-il là, dit-elle, qui soit de l'homme ? Regarde : cela se meut, mais les brutes aussi se meuvent, et les vers se meuvent.

Peuple naguère si grand, que tous les autres contemploient marchant sur les hauteurs, et, cou-

ronné de lumière, leur ouvrant la route de l'avenir, qu'es-tu devenu? Qu'as-tu fait de mes dons?

Ma main t'avoit béni, j'avois versé en toi une vertu puissante, je t'avois choisi pour accomplir mon œuvre.

Et maintenant!

Mais tu n'es pas descendu de toi-même; on t'a lié pendant ton sommeil, puis on t'a roulé sur la pente.

Sans défiance et sans prévoyance, tu as bu à la coupe envenimée qu'on te présentoit: c'est pourquoi tu revivras.

Qui jamais prévalut contre moi?

J'ai déposé au fond du mal même le germe impérissable de biens qui se développent en leur temps, comme sur le lit des mers j'ai semé une moisson invisible de plantes, qui peu à peu montent du fond de l'abyme et s'épanouissent à sa surface.

XII

L'automne n'a point de plus belles journées.

La mer scintilloit au soleil; chaque goutte d'eau reflétoit, comme une pointe de diamant, une lumière blanche et pure, que l'œil supportoit à peine. Du village déserté, hommes, femmes, enfants, arrivoient en foule sur les dunes, où, mêlé au thym, l'œillet sauvage, aux fleurs violettes, exhaloit son parfum de girofle.

Munis de paniers, de légers filets, de pelles et de longs bâtons armés d'un crochet de fer, ils attendoient que la marée laissât à découvert la vaste grève et ses rochers, pour recueillir le riche butin préparé par la Providence, le lançon argenté qui glisse dans le sable humide, les crabes voraces, et les homards aux larges pinces, et la crevette, et la moule nacrée, et les coquillages de toute sorte.

Vers le soir, à l'heure où le flux accourt comme un fleuve gonflé par les pluies, la troupe joyeuse regagnoit le village. Mais tous n'y revinrent pas.

Plongée dans les songes de son cœur, une jeune fille s'étoit oubliée sur un rocher lointain. Lorsqu'elle sortit de sa rêverie, le flot déjà serroit le rocher de ses nœuds mobiles, et montoit, et montoit toujours. Personne sur la grève, point de secours possible.

Que se passa-t-il alors dans l'âme de la vierge? Nul ne le sait, c'est resté un secret entre elle et Dieu.

Le lendemain on retrouva son corps. Elle avoit noué aux algues pendantes ses longs cheveux noirs, sans doute pour n'être pas emportée par la houle, pour reposer dans la terre bénite près des siens.

Une croix de bois marque dans le cimetière le lieu où elle dort. Souvent l'une de celles qui furent ses compagnes, agenouillée sur le gazon, prie pour elle, et, le cœur ému de souvenirs tristes, s'en va, le front baissé, en essuyant ses pleurs.

XIII

Il faisoit une chaleur pesante. Un homme aperçut, au bas d'un coteau, une vigne chargée de grappes, et cet homme avoit soif, et le désir lui vint de se désaltérer avec le fruit de la vigne.

Mais entre elle et lui s'étendoit un marais fan-

geux qu'il falloit traverser pour atteindre le coteau, et il ne pouvoit s'y résoudre.

Cependant la soif le pressant, il se dit : Peut-être que le marais n'est pas profond : qui empêche que je n'essaye, comme tant d'autres? Je ne salirai que ma chaussure, et le mal, après tout, ne sera pas grand.

Là-dessus, il entre dans le marais, son pied enfonce dans la bourbe infecte, bientôt il en a jusqu'au genou.

Il s'arrête, il hésite, il se demande s'il ne seroit pas mieux de retourner en arrière. Mais la vigne et ses grappes sont là devant lui, et il sent sa soif qui augmente.

Puisque j'ai tant fait, pourquoi, dit-il, reviendrois-je sur mes pas? Pourquoi perdrois-je ma peine? Un peu plus de fange, ou un peu moins, cela ne vaut guères désormais que j'y regarde. J'en serai quitte, d'ailleurs, pour me laver au premier ruisseau.

Cette pensée le décide; il avance, il avance encore, enfonçant toujours plus dans la boue; il en a jusqu'à la poitrine, puis jusqu'au col, puis jus-

qu'aux lèvres ; elle passe enfin par-dessus la tête. Étouffant et pantelant, un dernier effort le soulève et le porte au pied du coteau.

Tout couvert d'une vase noire qui découle de ses membres, il cueille le fruit tant convoité, il s'en gorge. Après quoi, mal à l'aise, honteux de lui-même, il se dépouille de ses vêtements, et cherche de tous côtés une eau limpide pour s'y nettoyer. Mais il a beau faire, l'odeur reste ; la vapeur du marais a pénétré sa chair et ses os, elle s'en exhale incessamment et forme autour de lui une atmosphère fétide. S'approche-t-il, on s'éloigne. Les hommes le fuient. Il s'est fait reptile, qu'il aille vivre parmi les reptiles.

XIV

Mon père, le travail est rude aujourd'hui ; le hoyau rebondit sur la terre desséchée ; le soleil darde des rayons de feu ; soulevée par le vent du midi, la poussière tourbillonne dans la plaine.

Mon fils, celui qui envoie les souffles brûlants,

envoie aussi les nuées humides. A chaque jour sa peine et son espérance, et après le travail, le repos.

Mon père, voyez ces pauvres plantes, comme elles languissent, comme leurs feuilles jaunies s'abaissent le long de la tige affaissée sur elle-même.

Elles se relèveront, mon fils; pas un brin d'herbe n'est oublié; il y a toujours pour lui dans les trésors célestes des pluies fécondes et de fraîches rosées.

Mon père, les oiseaux se taisent dans le feuillage; la caille, immobile au creux du sillon, ne rappelle même plus sa compagne; la génisse cherche l'ombre, et le taureau, les jambes repliées sous son corps pesant, le col tendu, dilate ses larges naseaux pour aspirer l'air qui lui manque.

Dieu, mon fils, rendra aux oiseaux leur voix, aux taureaux et aux génisses leurs forces épuisées par cette chaleur ardente. Déjà glisse sur les mers la brise qui les ranimera.

Mon père, asseyons-nous sur la fougère au bord de l'étang, près de ce vieux chêne dont les bran-

ches pendantes effleurent doucement la surface des eaux. Comme elles sont calmes et transparentes! Comme les poissons s'y jouent gaiement! Les uns poursuivent leur pâture ailée, pauvres moucherons qui viennent d'éclore; les autres, levant la tête, semblent, de leur bouche entr'ouverte, donner à l'air un mol baiser.

Mon fils, celui qui a tout fait, a répandu partout ses dons inépuisables, et la vie, et la joie de la vie. Le mal n'est qu'apparent, le côté obscur de l'amour, une face du bien, son ombre.

Cependant, mon père, vous souffrez. Que de labeur, que de fatigue, afin de pourvoir à nos besoins! N'êtes-vous pas pauvre? Ma mère n'est-elle pas pauvre? Ce sont vos sueurs qui m'ont nourri; et fûtes-vous un seul jour assuré du lendemain?

Qu'importe le lendemain, mon fils? Demain est à Dieu; confions-nous en lui. Qui se lève le matin ne sait pas s'il atteindra le soir. Pourquoi donc se troubler, s'inquiéter d'un temps qui ne viendra point peut-être? Nous passons ici-bas comme l'hirondelle, cherchant chaque jour la vie de chaque jour, et comme elle, quand l'hiver approche, une

force mystérieuse nous attire en de plus doux climats.

Qu'est-ce que ceci, mon père? On diroit un mort serré dans son linceul, ou un enfant enveloppé de ses langes?

Mon fils, c'étoit un ver rampant, ce sera bientôt une fleur vivante, une forme aérienne, qui, diaprée des plus vives couleurs, montera vers les cieux.

XV

Oh! qui me rendra ma vallée natale et mes rochers, et les grands pins semés sur leurs pentes, et les prés verdoyants où, dans une eau limpide cachée sous l'herbe en fleurs, mes pieds se mouilloient à la fonte des neiges!

Entre la terre et moi, pauvre enfant de la montagne, ils ont mis une épaisse muraille et des barreaux de fer.

Quand je parus devant eux, ils me dirent : De quoi vis-tu?

De mon travail, mais tous à présent le refusent, et je n'ai plus qu'à mourir de faim.

Tu meurs de faim ! Délit. Et ta demeure? As-tu une demeure?

Toutes les portes m'étant fermées faute d'argent, le soir venu je cherche un abri là où me conduit la Providence.

Tu n'as point de demeure ! Délit. La loi est expresse, la prison.

Imposteurs, qui vous dites les disciples du Fils de l'homme, de celui qui, traversant ce monde, pauvre et abandonné, n'y eut pas une pierre pour reposer sa tête, voyez au-dessus de vous son image s'animer, sa bouche s'ouvrir, avec une sainte colère, pour vous maudire et maudire vos lois.

Est-ce que l'air et le soleil ne sont pas à tous? Est-ce que Dieu a bâti des geôles pour aucunes de ses créatures?

Pâtres de mon pays, réjouissez-vous dans vos humbles cabanes. L'indigence là n'est pas un crime, et le passant y trouve toujours un peu de lait et de pain noir pour apaiser sa faim, et des feuilles sèches pour reposer dessus.

Qu'ils s'écouloient heureux au milieu de vous, mes frères, les jours de ma jeunesse! Comme mes pensers flottoient mollement dans le vague de l'âme assoupie, lorsqu'assis sur la pelouse, au pied d'une roche vêtue de mousse verte, j'aspirois l'odeur enivrante de nos plantes parfumées, et prêtois l'oreille au doux chant de la grive, ou au bruit du torrent qui rouloit et se brisoit sur les cailloux au fond du ravin!

Comme ces souvenirs se pressent en moi! Je vois les nuages légers fuir sur les flancs des monts, se plier et replier en milles formes bizarres, puis monter vers leur crête et l'entourer d'un noir diadème.

Qu'est-ce là-haut que ce point perceptible à peine? C'est l'aigle qui déploie dans l'immensité son vol puissant et calme. Il est libre lui!

Et le chamois aussi est libre sur ses rocs solitaires, et l'ours est libre dans sa caverne, et l'oiseau dans les bois, et l'insecte dans l'herbe.

Oh! que ne suis-je l'insecte dans l'herbe, l'oiseau dans les bois, l'ours dans sa caverne, le chamois sur ses rocs solitaires!

Pas une seule créature qui n'aille et vienne

comme il lui plaît, et ne respire sous le ciel un air que nul ne lui mesure.

Il n'en est pas ainsi du pauvre, le pauvre est proscrit, il est le paria de la Création.

Qui me l'eût dit, ô mon Dieu, que je pleurerois d'être homme!

XVI

Au fond d'une petite anse, sous une falaise creusée à sa base par les flots, entre des rochers où pendoient de longues algues d'un vert glauque, deux hommes, l'un jeune, l'autre âgé, mais robuste encore, appuyés contre une barque de pêcheur, attendoient la marée qui montoit lentement, à peine effleurée par une brise mourante. Se gonflant près du bord, la lame glissoit mollement sur le sable, avec un murmure foible et doux.

Quelque temps après, on voyoit la barque s'éloigner du rivage et s'avancer vers la haute mer, la proue relevée, laissant derrière elle un ruban d'écume blanche.

Le vieillard, près du gouvernail, regardoit les voiles qui tantôt s'enfloient, tantôt s'affaissoient, comme des ailes fatiguées. Son regard alors sembloit chercher un signe à l'horizon et dans les nuées stagnantes. Puis, retombant dans ses pensées, on lisoit sur son front bruni toute une vie de labeur et de combat soutenu sans fléchir jamais.

Le reflux creusoit dans la mer calme des vallons où se jouoit la pétrelle, gracieusement balancée sur les ondes luisantes et plombées. Du haut des airs la mauve s'y plongeoit comme une flèche, et sur la pointe noire d'un rocher, le lourd cormoran reposoit immobile.

Le moindre accident, un léger souffle, un jet de lumière, varioit l'aspect de ces scènes changeantes. Le jeune homme, replié en soi, les voyoit comme on voit en songe. Son âme ondoyoit et flottoit au bruit du sillage, semblable au son monotone et foible dont la nourrice endort l'enfant.

Soudain, sortant de sa rêverie, ses yeux s'animent, l'air retentit de sa voix sonore :

Au laboureur les champs, au chasseur les bois, au pêcheur la mer et ses flots, et ses récifs et ses orages !

Le ciel au-dessus de sa tête, l'abyme sous ses pieds, il est libre, il n'a de maître que soi.

Comme elle obéit à sa main, comme elle s'élance sur les plaines mobiles, la frêle barque qu'animent les souffles de l'air !

Il lutte contre les vagues et les soumet, il lutte contre les vents et les dompte. Qui est fort, qui est grand comme lui ?

Où sont les bornes de ses domaines ? Quelqu'un les trouva-t-il jamais? Partout où s'épanche l'Océan, Dieu lui a dit : Va, ceci est à toi.

Ses filets recueillent au fond des eaux une moisson vivante. Il a des troupeaux innombrables qui s'engraissent pour lui dans les pâturages que recouvrent les mers.

Des fleurs violettes, bleues, jaunes, pourprées, éclosent en leur sein, et, pour charmer ses regards, les nuages leur offrent de vastes plages, de beaux lacs azurés, de larges fleuves, et des montagnes, et des vallées, et des villes fantastiques, tantôt plongées dans l'ombre, tantôt illuminées de toutes les splendeurs du couchant.

Oh ! qu'elle m'est douce la vie du pêcheur ! Que

ses rudes combats et ses mâles joies me plaisent!

Cependant, ma mère, quand la nuit le grain tout à coup ébranle notre cabane, de quelles transes votre cœur est saisi! Comme vous vous relevez toute tremblante pour invoquer la Vierge divine qui protége les pauvres matelots!

A genoux devant son image, vos pleurs coulent pour votre fils poussé par le tourbillon dans les ténèbres, vers les écueils où l'on entend les plaintes des trépassés mêlées à la voix de la tempête.

XVII

Voici ce que j'ai dit, moi le Seigneur Dieu :

Malheur aux nations qui m'oublient, aux peuples qui rompent avec moi!

Parce que tu m'as banni de tes pensées et rejeté de ton cœur, que tu n'as voulu d'autre maître que toi-même;

Parce que tu t'es enveloppé dans ton orgueil

comme un roi de théâtre dans son manteau de pourpre;

Parce que tu as choisi les sens pour tes conseils, que tu as dit aux convoitises : Soyez ma loi; et à la matière : Sois mon bien;

Parce que tu as renoncé à tout ce qui te faisoit grand;

J'ai versé sur toi des ténèbres froides, pleines de vains fantômes; je t'ai envoyé l'esprit de vertige, et l'esprit de mensonge, et l'esprit de peur.

Je t'ai ôté l'intelligence et jusqu'au désir de la liberté.

Du cloaque où croupissent et fermentent les balayures de tes cités, les consciences corrompues, les âmes pourries, j'ai fait monter ce qu'il y a de plus vil, de plus abject, de plus immonde pour dominer sur toi.

Je t'ai abaissé au-dessous de ce que jamais on vit de plus bas. Je t'ai courbé sous le fouet et le bâton; je t'ai rendu enviable le sort même de la bête de somme, qu'on n'enferme point en des cachots, qu'on ménage, parce qu'elle a un prix.

Je t'ai jeté comme un jouet aux autres peuples,

je t'ai livré à leur insulte et à leur risée. En passant, ils te regardent avec dédain gisant à terre, et te poussent du pied. Réponds-moi, est-ce assez d'opprobre ?

Une fièvre ardente dévore tes entrailles, et, pour trouver la source où s'apaisera ta soif, tu t'en vas sous le soleil, pauvre insensé, fouillant et creusant le sable brûlant.

La faim dévore tes fils et tes filles ; on les a vues, pour vivre, ramasser dans la boue le pain de la prostitution.

Est-il une misère qui ne soit tienne? une douleur qui ne pèse sur ton corps, sur ton âme ? une honte que l'on t'ait épargnée?

Mon joug t'importunoit, tu l'as secoué, tu m'as renié pour père; te voilà tel que tu l'as voulu, sans autre règle que tes appétits, sans autre lumière que leurs ténèbres, sans autre force que celle de tes os et de tes muscles.

Tu t'es fait brute, on te traite comme la brute. Ceux qui ont dit : Faisons de lui notre proie, enfoncent dans ta chair leurs ongles aigus. Crie à tes prophètes; qu'ils te sauvent, s'ils peuvent.

Comprendras-tu enfin que la vie vient de moi, qu'elle est le souffle même de ma bouche ?

Ouvre les yeux, suscite en ton cœur une sincère repentance, et j'étendrai ma main, la main qui t'a frappé, et elle te relèvera, et tes oppresseurs à leur tour sentiront le poids de ma justice, et tu seras encore le peuple de mon choix, le peuple que tous les autres, dans l'attente de l'avenir mystérieux, regarderont avec espérance.

XVIII

A l'heure où l'Orient commence à se voiler, où tous les bruits s'éteignent, il suivoit lentement, le long des bleds jaunissants déjà, le sentier solitaire.

L'abeille avoit regagné sa ruche, l'oiseau son gîte nocturne; les feuilles immobiles dormoient sur leur tige, un silence triste et doux enveloppoit la terre assoupie.

Une seule voix, la voix lointaine de la cloche du hameau, onduloit dans l'air calme.

Elle disoit : Souvenez-vous des morts.

Et, comme fasciné par ses rêves, il lui sembloit que la voix des morts, foible et vague, se mêloit à cette voie aérienne.

Revenez-vous visiter les lieux où s'accomplit votre rapide voyage, y chercher les souvenirs de douleurs et de joies qui ont passé si vite?

Comme la fumée qui sort de nos toits de chaume et se dissipe soudain, ainsi vous vous êtes évanouis.

Vos tombes verdissent là-bas sous le vieux if du cimetière. Quand les souffles humides du couchant murmurent entre les hautes herbes, on diroit des esprits qui gémissent. Époux de la mort, est-ce vous qui tressaillez sur votre couche mystique?

Maintenant vous êtes en paix, plus de soucis, plus de larmes; maintenant luisent pour vous des astres plus beaux, un soleil plus radieux inonde de ses splendeurs des campagnes, des mers éthérées et des horizons infinis.

Oh! parlez-moi des mystères de ce monde que mes désirs pressentent, au sein duquel mon âme,

fatiguée des ombres de la terre, aspire à se plonger. Parlez-moi de celui qui l'a fait et le remplit de lui-même, et seul peut remplir le vide immense qu'il a creusé en moi.

Frères, après une attente consolée par la foi, votre heure est venue. La mienne aussi viendra, et d'autres, à leur tour, la journée de labeur finie, regagnant leur pauvre cabane, prêteront l'oreille à la voix qui dit : Souvenez-vous des morts.

LIV

ASTOUIAD[1] A EGHETESCH[2].

Notre vie est rude, Eghetesch ; elle a cependant aussi ses joies que nous seuls concevons, les joies du mal, fiévreuses, brûlantes, qui se projettent dans la nuit de notre être comme le reflet d'un incendie.

J'ai soigneusement examiné ce monde qu'Ahriman, alarmé par les vanteries de nos rivaux, a voulu que j'observasse de près. Il peut, certes, se tranquilliser. Si Ormuzd et les siens doivent vaincre, ce ne sera pas du moins ici, ou les choses changeront bien. Tout, dans l'universel sens-dessus-dessous, y branle, y craque. Rien de risible comme cette sotte machine que les Izeds, rendus de fatigue, travaillent vainement à rapetasser. Je laisse pour ce qu'elle est la nature physique ; assez

[1] Qui ne pense que le mal.
[2] Génie de la corruption du cœur.

peu nous importe celle-là. Ce qui nous intéresse, c'est la nature intelligente, c'est l'homme, cette œuvre de prédilection de la Puissance ennemie que notre destinée est de combattre sans relâche. Elle a fait de lui, dit-on, un être raisonnable, et je défie de rassembler en un même sujet plus d'ignorances et d'extravagances, de bêtise innée et de sottise acquise; un être libre, et, dans tous les ordres, nul esclavage aussi profond, nulle servitude aussi honteuse, aussi dégradante que la sienne; un être moral, et il ramasse, et il entasse incessamment au fond de son bouge turpitudes, vices, crimes, tout ce qu'abhorrent les Izeds, et s'étend avec volupté sur cette litière de son goût, de son choix, et ne dort bien que là, non moins étranger que nous aux devoirs fondés sur le stupide amour d'autrui, le dévouement, le sacrifice. Relégué en soi, n'aimant que soi, s'adorant lui-même dans ses convoitises, notre loi est sa loi, notre religion sa religion, nous avons le même Dieu et le même culte.

A force de brouiller ses idées, naturellement peu nettes, nous l'avons amené à douter de toutes choses, et douter de tout c'est nier tout. Le scepticisme a beau agiter ses flasques ailes dans le vide pour se soutenir au-dessus de la négation, il faut qu'il y tombe. La foi est éteinte sur la terre.

Les vieux dogmes, qu'aucun autre n'a remplacés, se décomposent au fond de la raison humaine, comme des cadavres dans les tombeaux.

Je me souviens d'avoir vu jadis cette créature burlesque à l'état qu'elle appelle sauvage. Les Amschaspands un peu confus disoient : Elle en sortira. Elle commence, à la vérité, assez pauvrement ; mais le progrès est dans sa nature. Laissez agir le temps, la brute d'aujourd'hui, graduellement transformée, deviendra semblable aux Izeds.

S'ils se reconnoissent dans leur portrait, je les en félicite.

Ce n'est pas que le progrès ne se soit accompli. L'homme s'est, en effet, déniaisé, civilisé, pour parler comme lui. Quittant sa vie première, il a fondé des sociétés, institué des lois, et nous ne saurions, certes, nous en plaindre. Car ces lois, la plupart du moins, ce sont les Dews qui les ont dictées, et ces sociétés c'est la nôtre qui leur a servi de modèle. La brute s'est faite Darvand au lieu d'Ized, et, à cela près, les Amschaspands prévoyoient juste. Qu'ils prévoient jusqu'au bout et prophétisent aussi savamment !

J'y compte bien, au reste, et que le progrès continuera. L'humanité, comme ils le disent dans leur jargon si drôle, est en marche et ne s'arrêtera pas. Partout elle obéit à nos inspirations,



partout, sur la route qu'elle parcourt, elle marque ses stations par des ruines, partout prévaut notre pouvoir, partout le mal se développe en des proportions colossales, grandit comme l'ombre d'Ahriman lorsqu'il se dresse entre Ormuzd et son œuvre. Une secrète force de destruction mine en tous lieux les bases de ce qui est. Rien n'y échappe, rien n'y résiste. Les peuples, se sentant défaillir, s'attristent, s'inquiètent. Du sein de leur corruption s'élève comme une vapeur empoisonnée qui les suffoque. Ils entendent dans les airs des voix sinistres, des bruits lugubres et menaçants. Au fond de l'avenir tintent des glas funèbres. Quelque chose se prépare qu'ils ignorent et qui les trouble, et qui les jette en d'immenses angoisses. Aliénés par la peur, ils s'agitent d'un mouvement aveugle. Leurs regards cherchent à l'horizon un signe rassurant, et l'horizon en deuil ne leur montre qu'une bande noire qui s'épaissit de moment en moment, et la terre prend l'aspect d'une fosse. O triomphe ! O joie ! Bientôt la race humaine viendra s'y engloutir ; elle se refermera sur elle, et Ahriman la scellera de son sceau, et le silence de la mort proclamera notre victoire finale.

LV

SCHAHRIVER[1] A BAHMAN[2].

Au-dessus des nuages qui recouvrent passagèrement la terre, que le ciel est beau, Bahman, dans sa sereine splendeur! Quand les vents, tout à l'heure, auront déchiré ce voile, quand apparoîtra de nouveau l'astre radieux d'où la lumière épanche jusqu'au fond de l'espace illimité ses vastes ondes, d'où la vie déborde par torrents, comme tout se ranimera soudain, comme les germes endormis s'éveilleront! Quel travail merveilleux! quel développement inépuisable! quelle infinie variété de formes! quelle richesse de couleurs! quelle abondance de suaves effluves!

[1] Roi équitable.
[2] Génie de la bonté du cœur.

Les grandes et magnifiques destinées réservées aux hommes maintenant délaissés en apparence, en apparence livrés aux Daroudjs, ne sont séparées d'eux que par un voile moins épais que le plus léger nuage. Les esprits du mal croient cet être qu'ils oppriment à jamais enseveli dans leurs ténèbres, dépouillé à jamais des dons qu'en le créant lui prodigua la Puissance suprême et la suprême Bonté. Ils ne savent pas que leur action, liée aux desseins d'Ormuzd, et dirigée encore par lui, ne détruit en réalité que les obstacles au bien qui doit naître, que les parties usées des organes de la vie.

Les religions du passé meurent, mais la religion de l'avenir germe dans leurs ruines, et n'attend pour éclore qu'un rayon d'en haut.

Le lien moral se relâche, se brise; mais, au sein même du désordre momentané et de l'égoïsme général, il s'en forme un plus profond, plus fort.

Les vieilles sociétés périssent, mais les éléments de la société future s'élaborent et s'attirent en secret par une divine affinité.

C'est le corps partout qui s'en va, l'esprit reste avec sa vertu éternellement inaltérable et ses énergies immortelles.

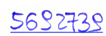
Ce que les Darvands, abusés par leurs affreux désirs, prennent pour une fosse, est le berceau d'un monde.

Qu'importe le temps? Qu'importe le labeur, la fatigue, la peine? Qu'importent les souffrances, pourvu qu'elles soient fécondes?

Elles le seront. Je vois, je vois déjà, les générations présentes à l'immuable pensée d'Ormuzd en cueillir le fruit, et, pleines d'une joie sainte, célébrer dans leurs hymnes la défaite d'Ahriman et le triomphe du Bien.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



ERRATA.

Page 11, ligne du titre, Ardibchescht, *lisez* Ardibeheschit.
— 37, — 3, relatifs qu'elle, *lisez* relatifs, qu'elle.
— 53, — 15, l'œi, *lisez* l'œil.
— — 19, Ashmogh, *lisez* Aschmogh.
— 57, — 23, inspirations, *lisez* aspirations.
— 116, — 12, le révèlent, *lisez* le révèle.
— 118, — 22, qu'illuminent, *lisez* qu'illumine.
— 175, — du titre, Dahman, *lisez* Bahman.
— 177, — Ardibchescht, *lisez* Ardibeheschit.
— 183, — 11, est arrivée, *lisez* venue.
— 185, — 4, Darwands, *lisez* Darvands.
— 195, — 4, inadmissible, *lisez* inamissible.
— 225, — 1, sens, *lisez* sucs.
— 227, — 23, gestes. De sorte que, *lisez* gestes; de sorte que.
— 239, — 5, l'heureux, *lisez* l'humide.
— 262, — 10, coupable, *lisez* complice.
— 329, — 13, presse, *lisez* pressent.
— 362, — 8, maison, *lisez* main.
— 386, — 4, voie, *lisez* voix.

CATALOGUE

DES PUBLICATIONS POPULAIRES,

POLITIQUES, PHILOSOPHIQUES,

HISTORIQUES, INDUSTRIELLES ET SCIENTIFIQUES

DE **PAGNERRE**, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 14 BIS.

Deuxième Tirage.

DICTIONNAIRE POLITIQUE,

Encyclopédie

DU LANGAGE ET DE LA SCIENCE POLITIQUES,

PAR

LES NOTABILITÉS DE LA PRESSE ET DU PARLEMENT,

AVEC UNE INTRODUCTION,

Par M. GARNIER-PAGÈS, Député.

Conditions de la Souscription.

LE DICTIONNAIRE POLITIQUE, imprimé avec luxe, caractères entièrement neufs, sur très-beau papier vélin, formera *un seul volume* format grand in-8° jésus à deux colonnes de 1,000 pages.

Il est publié par livraison de 24 pages, 48 colonnes, renfermée dans une couverture imprimée.

Il paraît deux livraisons par mois.

Il aura quarante livraisons qui contiendront la matièr de plus d, quinze volumes in-8 ordinaires.

La première livraison a paru le 8 septembre 1839.

PRIX : chaque livraison, 50 cent.

PAR LA POSTE, 65 cent.

Les 20 premières livraisons, brochées en un beau volume in-8, sont en vente depuis le mois d'août 1840.

PRIX : 40 FRANCS.

M. CORMENIN.

DROIT ADMINISTRATIF,

5° Édition, revue et augmentée.

ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION.

2 FORTS VOLUMES IN-8° GRAND-RAISIN, 16 FR. 50 C.

ÉTAT DE LA QUESTION. In-32. 50 c.

LE MAITRE D'ÉCOLE. 16 pages in-32 vélin, avec deux jolies vignettes. 5 fr. le cent. L'ex. : 5 c.

PORTRAIT DE M. CORMENIN, lithographié par JULIEN. In-4°. 50 c.

TIMON.

QUESTIONS SCANDALEUSES D'UN JACOBIN, au sujet d'une Dotation. 17e édition. In-32. « 50 c.

Sous Presse.

4 volumes in-32 jésus-vélin, qui contiendront : — 1° tous les pamphlets sur la **LISTE CIVILE, L'APANAGE** et **LA DOTATION**. 2 vol. — 2° les 4 pamphlets sur la **DÉFENSE DE L'ÉVÊQUE DE CLERMONT** et divers articles sur les *Appels comme d'abus*. 1 vol. — 3° **LES DIALOGUES DE MAITRE PIERRE**. 1 vol.

ÉTUDES SUR LES ORATEURS PARLEMENTAIRES,

NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE,

Imprimée avec luxe en un volume in-8° sur papier jésus vélin,

ILLUSTRÉE PAR

26 Portraits gravés sur acier,

Dessinés et gravés par les plus habiles artistes.

L'ouvrage paraîtra en 26 livraisons. Chaque livraison se composera de 16 pages de texte et d'un portrait.

50 centimes la livraison.

J. BENTHAM.

CATÉCHISME DE LA RÉFORME ÉLECTORALE, précédé d'une lettre à TIMON sur l'état actuel de la démocratie en Angleterre; par M. ELIAS REGNAULT. 1 vol. in-32, orné du portrait de Bentham. 1 fr. 25 c.

SOPHISMES PARLEMENTAIRES, traduits de l'anglais et précédés d'une lettre à M. GARNIER-PAGÈS, sur l'*Esprit de nos Assemblées délibérantes*, par M. ELIAS REGNAULT. 1 beau vol. in-8. 5 fr. » c.

Sous Presse.

TACTIQUES DES ASSEMBLÉES DÉLIBÉRANTES, 1 volume in-8.

M. V. SCHŒLCHER.

ABOLITION DE L'ESCLAVAGE, examen critique du préjugé contre la couleur des Africains et des sangs mêlés. 1 vol. in-32 jésus vélin. 1 fr. 25 c.

M. ALTAROCHE.

CONTES, DIALOGUES ET MÉLANGES DÉMOCRATIQUES. 2e édit. 1 joli vol. in-32, jésus vélin. 1 fr. 25 c.

CHANSONS POLITIQUES (nouvelles). 2e édition. 1 joli vol. in-32, jésus vélin. 1 fr. 25 c.

Sous Presse.

Un nouveau volume de **CONTES DÉMOCRATIQUES.**

M. CHAPUYS-MONTLAVILLE.

ÉTUDE SUR TIMON. In-32. 5e édit. « 25 c.

MAZAGRAN, journées des 3, 4, 5 et 6 février. 1 vol. in-32. 5e édit. « 50 c.

SIEYÈS.

QU'EST-CE QUE LE TIERS ÉTAT. Brochure publiée en 1789, par SIEYÈS, précédée d'une introduction par M. CHAPUYS-MONTLAVILLE, député. 1 vol. in-32, jésus, orné du portrait de Sieyès. 1 fr. 25 c.

M. AUG. LUCHET.

RÉCIT DE L'INAUGURATION DE LA STATUE DE GUTENBERG et des fêtes données à Strasbourg les 24, 25 et 26 juin 1840; par AUG. LUCHET, délégué par la Société des gens de lettres aux fêtes de l'Inauguration; orné, d'une jolie vignette représentant la statue de GUTENBERG. 1 vol. in-32. 1 fr. 25 c.

JUSTES FRAYEURS D'UN HABITANT DE LA BANLIEUE à propos des fortifications de Paris. 1 vol. in-32. 50 c.

M. LAMENNAIS.

LE LIVRE DU PEUPLE. 1 joli volume in-32, sur jésus-vélin. 6ᵉ édition augmentée, 200 pages. 1 fr. 25 c.
Le même, nouvelle édition de luxe. 1 vol. in-8. 2 fr. 50 c.
PAROLES D'UN CROYANT. Nouvelle et très-jolie édition 1 vol in-32. 75 c.
AFFAIRE DE ROME. 5ᵉ édition. 2 vol. in-32, jésus-vélin. 2 fr. 50 c.
POLITIQUE A L'USAGE DU PEUPLE. 4ᵉ édition. 2 volumes in-32 jésus-vélin. 2 fr. 50 c.
DE L'ESCLAVAGE MODERNE (décembre 1839). 1 volume in-32. 5ᵉ édition. « 75 c.
LE PAYS ET LE GOUVERNEMENT (octobre 1840). 1 vol. in-32. « 75 c.
QUESTIONS POLITIQUES ET PHILOSOPHIQUES. 2 vol. in-32. 2 fr. 50 c.
PAROLES D'UN CROYANT. In-8. 2 fr. 50 c.
SERVITUDE VOLONTAIRE. In-8. 1 fr. 50 c.

Sous Presse pour paraître le 15 novembre :

ESQUISSES D'UNE PHILOSOPHIE.

3 beaux et forts volumes in-8°. Prix : 22 fr. 50 c.

P.-L. COURIER.

PAMPHLETS politiques et littéraires, avec la Notice de A. Carrel. 2 vol. in-32, jésus vélin. 2 fr. 50 c.

J.-B. SAY.

PETIT VOLUME contenant quelques aperçus des hommes et de la société. 5ᵉ édition. 1 vol. 2 fr. » c.

GÉNÉRAL PÉPÉ.

L'ITALIE POLITIQUE, avec une introduction, par M. Ch. Didier. 1 vol. in-32. 2 fr. » c.

M. CABET.

HISTOIRE POPULAIRE

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE,

de 1789 à 1830,

Précédée d'une Introduction, contenant le

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES FRANÇAIS,

Depuis leur origine jusqu'aux États-Généraux.

Nouvelle souscription publiée en 36 livraisons de 4 feuilles ou 64 pages chacune. — Il paraît une livraison tous les samedis à partir du 3 octobre.

Prix : 50 cent. la livraison.

L'ouvrage forme 4 beaux volumes in 8 de plus de 500 pages, imprimés avec soin sur très-beau papier.

4 FR. 50 C. LE VOL. — 18 FR. L'OUVRAGE COMPLET.

RÉVOLUTION DE 1830 ET SITUATION PRÉSENTE, expliquées et éclairées par les révolutions de 1789, 1792, 1799 et 1804, et par la restauration. 2 vol. in-12. 1 fr. 20 c.
Même édition, 1 beau vol. in-8°, papier fin. 5 fr. » c.
PROCÈS DE M. CABET, DIRECTEUR DU POPULAIRE; — discours à la Chambre des députés, débats et condamnation à la Cour d'assises, 2 broch. in-8. » 50 c.
PROCÈS DU PATRIOTE DE LA COTE-D'OR. In-8. » 25 c.

MISS MARTINEAU.

VOYAGE AUX ETATS-UNIS, ou *Tableau de la Société Américaine*, comprenant : institutions politiques, gouvernement, administration, budget, douanes, propriété, esclavage, commerce, industrie, manufacture, salaire, voies de communications, mœurs, habitudes, religion, etc., etc.; par miss Martineau ; traduit de l'anglais par M. *Benjamin Laroche*. 2 forts vol. in-8. 5 fr. » c.

BIOGRAPHIE DES DÉPUTÉS, session de 1831. 1 vol. in-8. 2 fr. 50 c.
NEMESIS; par BARTHÉLEMY. 2 beaux et forts vol. in-32 3 fr. » c.
LE LIVRE DU COMPAGNONNAGE; par AGRICOL PERDIGUIER, dit *Avignonais-la-Vertu*. 1 vol. in-18. 1 fr. 25 c.

COLLECTION
DE PROCÈS POLITIQUES,
DEPUIS LA RÉVOLUTION DE 1830.

15 volumes in-8° . . . . 30 fr.

Les procès suivants se vendent séparément :

PROCÈS DES ACCUSÉS D'AVRIL devant la Cour des Pairs. — **PROCÈS DU REFORMATEUR** devant la Chambre des Députés. — **PROCES DES DEFENSEURS DES ACCUSES D'AVRIL** devant la Chambre des Pairs. 40 fr.

Cette publication est la seule qui présente la réunion complète de tous les actes, documents et faits relatifs au procès d'avril. Elle forme 5 beaux volumes in-8.

PROCES FIESCHI devant la Cour des Pairs. 3 beaux vol. in-8, avec un plan de la Chambre des Pairs. 6 fr. » c.
PROCES DES ACCUSÉS DU COMPLOT DE NEUILLY devant la Cour d'assises. 1 vol. in-8. 1 fr. 50 c.
PROCES DES 19 PATRIOTES (ou des Artilleurs). In-8. 2 fr. 50 c.
PROCES DES QUINZE (1832). 1 vol. in-8. 2 fr. » c.
PROCES ET PRISON.—Impression de Sainte-Pélagie, par H. DAVID DE THIAIS In-8. 1 fr. » c.
PROCES DU DROIT D'ASSOCIATION (ou de la *Société des Amis du Peuple*), In-8. 75 c.
POURSUITES contre M. Cabet (1834). 50 c.
PROCES DU NATIONAL devant la Chambre des Pairs. 40 c.

C'est le procès dans lequel Carrel a si énergiquement qualifié le jugement du Maréchal Ney.

PROCES DU PROPAGATEUR DU PAS-DE-CALAIS. 25 c.
2ᵉ, 3ᵉ **PROCES** du *Propagateur du Pas-de-Calais*. 25 c.
PROCES DU PATRIOTE DE LA COTE-D'OR. 25 c.
81ᵉ, 82ᵉ **PROCES** de la *Tribune*, condamnation à 22,000 fr. d'amende, 5 ans de prison. In-8. 10 c.
86ᵉ **PROCES** de la *Tribune*, condamnation à 24,000 fr. d'amende. In-8. 10 c.
LETTRE D'UN DEFENSEUR aux accusés d'avril, par M. SAINT-ROMME. 25 c.
PROCES DE M. DUPOTY, rédacteur du *Réformateur*. In-8. 20 c.
PROCES DE VIGNERTE, 20 pages in-8. 15 c.
RESUME DU PROCES DES 27. In-8. 15 c.
PROCES DU PATRIOTE DE L'ALLIER; discours d'Achille Roche et Trélat. In-12. 10 c.
PROCES DE DELENTE (ou des Crieurs publics). In-8. 10 c.
PROCES DE LA GLANEUSE. In-8. 5 c.
PROCES DE PROSPER. 50 c.
PROCES ET ACQUITTEMENT DU NATIONAL (affaire de l'ordonnance sur l'avancement), plaidoirie de Mᵉ *Michel (de Bourges)*. In-8. 50 c.
PROCES DE HUBER et de ses **COACCUSES.** 1 vol. in-8. 1 fr » c.
PROCES DE LAITY devant la Cour des Pairs; plaidoirie de Mᵉ *Michel*. 1 vol. in-8. 1 fr. » c.
PROCES DE M. GISQUET contre le *Messager*. 1 vol. in-8. 1 fr. 25 c.
PROCES DES ACCUSES DES 12 ET 13 MAI. *Première Catégorie*. 1 vol. in-8. 2 fr. 75 c.
Idem, Deuxième Catégorie, 50 c.
PROCÈS DE NAPOLEON-LOUIS BONAPARTE. 1 vol. in-8. 2 fr. 25 c.

PROCÈS DE Mᵐᵉ LAFARGE, Relation exacte et complète des affaires du vol de diamants et d'empoisonnement. 2ᵉ édition. 1 vol. in-8. 3 fr. » c.

BIBLIOTHÈQUE DES ARTS ET MÉTIERS,

Collection de Livres—Manuels,

À L'USAGE DES INDUSTRIELS, DES AGRICULTEURS, DES FABRICANTS ET DES OUVRIERS.

PLAN.

Le LIVRE de chaque profession est divisé en *six parties* :
Première partie. — Précis historique du métier ou de l'industrie dont traite le volume.
Deuxième partie. — Biographie des hommes qui s'y sont distingués.
Troisième partie. — Manuel complet, théorie, scientifique et pratique de cette industrie ou de ce métier.
Quatrième partie. — Législation qui s'y rapporte.
Cinquième partie. — Preceptes hygiéniques qui y sont applicables.
Sixième partie. — Catalogue des ouvrages qui en ont traité.

REDACTION.

PARTIES HISTORIQUE, BIOGRAPHIQUE et PROFESSIONNELLE ; par des écrivains spéciaux et par les hommes les plus compétents de chaque profession.

PARTIE HYGIÉNIQUE ; par les Docteurs Louis de la Berge, agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, Monneret, professeur d'hygiène de l'Association Polytechnique, et Sainte-Marie.

EXECUTION MATERIELLE.

La BIBLIOTHÈQUE DES ARTS ET MÉTIERS formera environ 100 volumes : un LIVRE pour chaque profession.

Imprimés en caractères neufs sur très-beau papier, ces livres sont accompagnés de planches et figures gravées avec soin.

Chaque volume, contenant de 200 à 400 pages, se vend séparément 1 *fr.* 50, 2 *fr.* ou 2 *fr.* 50 c.

LES VOLUMES SUIVANTS SONT EN VENTE.

Arts Agricoles.

Les six ouvrages qui suivent forment une Encyclopédie complète de la science agricole.

LIVRE DU CULTIVATEUR, *Guide complet de la Culture des champs*, contenant un Précis historique de l'agriculture ; une Biographie des plus célèbres agriculteurs ; un Traité complet, théorique et pratique, de la culture rurale, et un extrait de la Législation qui s'y rapporte, suivi de l'*Hygiène du Cultivateur*. 1 vol. de 330 pages, avec 25 figures d'instruments aratoires. 2 fr. » c.

LIVRE DU PROPRIÉTAIRE ET DE L'ÉLEVEUR D'ANIMAUX DOMESTIQUES, contenant un Précis historique et biographique, un Guide complet, théorique, scientifique et pratique, de l'élève, de l'éducation et de l'entretien de tous les animaux domestiques : le cheval, l'âne, le mulet, le bœuf, la vache, le veau, le mouton, le porc, le lapin, le chien, le chat, et tous les oiseaux de basse-cour ; un Traité de la Législation qui s'y rapporte, suivi de l'*Hygiène de l'Éleveur*. 1 vol. de 360 pages, avec 56 figures. 2 fr. 50 c.

LIVRE DU VIGNERON ET DU FABRICANT DE CIDRE, *poiré, cormé et autres vins de fruits*, contenant le Précis historique de la vigne et de son produit, du cidre, etc. ; un Précis biographique ; un Traité complet, théorique, scientifique et pratique, de la culture de la vigne, du pommier, poirier, cormier, cerisier, prunier, etc., et de la fabrication de leurs vins ; un Traité de la Législation qui s'y rapporte, suivi de l'*Hygiène du Vigneron*. 1 vol. de 250 pages avec 24 figures. 2 fr. » c.

LIVRE DU FORESTIER, *Guide complet de la culture et de l'exploitation des bois, et de la fabrication des charbons et des résines*, contenant un Précis historique de la science forestière ; une Biographie des hommes qui s'y sont distingués, un Traité complet de la culture et de l'exploitation des bois et de la législation qui s'y rapporte, suivi de l'*Hygiène du Forestier*. 1 vol. de 320 pages, avec 19 figures. 2 fr. » c.

LIVRE DU JARDINIER, *Guide complet de la culture des jardins fruitiers, potagers et d'agrément*, contenant un Précis historique et biographique ; un Traité complet de l'établissement, de la culture et de l'entretien des jardins d'utilité, fruitiers, potagers, ainsi que des jardins d'agrément, français et anglais ; une description de toutes les espèces variétés et sous-variétés d'arbres fruitiers, plantes potagères, arbres, arbustes, fleurs d'agrément, enfin l'indication des meilleurs moyens de conserver les fruits, suivi de l'*Hygiène du Jardinier*. 2 vol. de 600 pages, avec figures. 4 fr. » c.

LIVRE DE L'ÉCONOMIE ET DE L'ADMINISTRATION RURALES, *Guide complet du fermier et de la ménagère*, contenant un Traité sur le LAIT, la fabrication du BEURRE et toutes les espèces de FROMAGES ; des Notions étendues sur la conservation des *Laines, Poils, Crins, Plumes* et sur les préparations que ces matières doivent subir pour acquérir toute leur valeur ; sur la con-

servation des Viandes, par la *salage*, le *fumage* et la méthode d'*Appert*; sur le parti qoe le cultivateur peut tirer des animaux morts; sur les meilleurs moyens d'obtenir la *filasse* du Lin et du Chanvre; sur l'éducation des Abeilles; enfin, un Guide complet de l'entrepreneur et de l'administrateur de biens ruraux, accompagné de nombreux modèles d'actes et des règles de la Jurisprudence, suivi de préceptes hygiéniques. 1 vol. de 530 pages, avec 49 figures. 2 fr. 50 c.

Ces 6 volumes, qui ont déjà reçu les encouragements du ministre de l'agriculture, de plusieurs Sociétés agronomiques et Comices agricoles, sont dus à M. Mauny de Mornay, savant agriculteur, qui joint à une longue expérience de la pratique une connaissance approfondie de la Théorie. Ils forment une véritable encyclopédie agricole, riche de faits et d'observations, et mise à la portée de tous par la clarté de la rédaction comme par la modicité de son prix.

Encyclopédie Agricole,

Composée des 6 ouvrages précédents. 7 ouvrages in-18, grand-raisin, contenant la matière d'un gros volume in-8 ordinaire. Prix : 15 fr.

LIVRE DE L'ARPENTEUR-GÉOMÈTRE, *Guide de l'arpentage et du levé des plans,* contenant un Précis historique, des Notices biographiques, des principes généraux de géométrie et de trigonométrie, la description des instruments nécessaires au géomètre, le levé du plan sur le terrain et son tracé sur le papier, le rapport sur le terrain d'un plan tracé sur le papier, les méthodes les plus sûres pour copier un plan, le réduire ou l'augmenter, le lavis, le bornage, et la rédaction des procès-verbaux, la mesure des solides, etc.; par MM. Place et Foucard, *arpenteurs-géomètres,* suivi de l'*Hygiène de l'Arpenteur.* 1 vol. de plus de 250 pages, avec un très-grand nombre de figures. 2 fr. » c.

Arts du Bâtiment.

LIVRE DU TOISEUR-VÉRIFICATEUR, *Guide complet du Toisé de tous les ouvrages de bâtiment, suivant les anciennes et les nouvelles mesures,* contenant les meilleures méthodes pour le toisé des travaux de terrasses, maçonnerie, charpente, couverture, menuiserie, serrurerie, carrelage, plomberie et zinc, marbrerie, sculpture, stuc et pavé vénitien, poêlerie, fumisterie, peinture, vitrerie, tenture, dorure, pavage, grillage, treillage et vidange; par M. A. Digeon, *toiseur-vérificateur,* suivi de l'*Hygiène du Toiseur.* 1 vol. de 330 pages, avec 54 figures. 2 fr. » c.

LIVRE DE LA COMPTABILITÉ DU BATIMENT, *Guide complet de la mise à prix de tous les travaux de construction.* 2e partie du livre du Toiseur. 1 vol. 2 fr. » c.

Chaque volume se vend séparément.

Sous presse : Les LIVRES du *Menuisier*, du *Charpentier-Maçon*, du *Peintre*, du *Poêlier-Fumiste*, du *Serrurier*, etc.

Arts industriels.

LIVRE DU FABRICANT DE SUCRE ET DU RAFFINEUR, contenant un Précis historique sur le sucre; une Biographie des hommes qui ont aidé à la propagation ou au perfectionnement de cette industrie; un Traité complet de la fabrication des différentes variétés de ce sel; un Traité du raffinage, et de la fabrication du noir animal, enfin un extrait de la législation qui se rapporte au sucre; par M. Mauny de Mornay, suivi de l'*Hygiène du Fabricant et du Raffineur de sucre.* 1 vol. de 530 pages, avec 56 figures gravées de machines et d'appareils. 2 fr. 50 c.

LIVRE DU BRASSEUR, *Guide complet de la fabrication de la bière,* contenant un Précis historique sur la bière; un Traité complet, théorique, scientifique et pratique, de la fabrication de toutes les bières françaises et étrangères; des instructions pour faire la bière chez soi; un extrait de la législation sur la bière; par M. Deleschamps, chimiste-manufacturier, membre de la Société d'encouragement et de plusieurs Sociétés savantes françaises et étrangères; suivi de l'*Hygiène du Brasseur.* 1 vol. de 180 pages. 1 fr. 50 c.

LIVRE DES LOGEURS ET TRAITEURS, *Code complet des Aubergistes, Maîtres d'hôtel, Teneurs d'hôtel garni, Logeurs, Traiteurs, Restaurateurs, Marchands de vins,* etc., contenant l'historique des maisons où l'on donne à manger et à boire; la Législation, la Jurisprudence et les règles de police relatives à ces établissements dans leurs différents rapports avec l'autorité,

les voyageurs et les consommateurs; les Dispositions législatives et réglementaires sur les poids et mesures, suivis d'un Traité complet sur la *Législation des boissons,* droits de circulation, octrois et impôts de consommation. 1 vol. de 240 pages. 1 fr. 50 c.

LIVRE DU TAILLEUR, *Guide complet du tracé, de la coupe et de la façon des vêtements,* contenant un Précis historique de l'art du tailleur; une Biographie des hommes qui s'y sont distingués; un Traité complet, théorique, pratique, et d'après les règles géométriques, du tracé, de la coupe et de la confection de tous les vêtements civils et militaires; par M. Augustin Canevas, tailleur à Paris, suivi de l'*Hygiène du Tailleur.* 1 vol. avec 54 figures. 1 fr. 50 c.

LIVRE DU MEUNIER, DU NEGOCIANT EN GRAINS ET DU CONSTRUCTEUR DE MOULINS, contenant, etc; par M. Mauny de Mornay. 1 vol. de 330 pages avec un très-grand nombre de figures. 2 fr. 50 c.

SOUS PRESSE. — Livres du *Bijoutier-Joaillier*, du *Ferblantier-Lampiste*, du *Pharmacien*, des *Transports par terre et par eau*, du *Teinturier*, de l'*Oculiste*, etc.

AVANTAGES DE CES LIVRES SUR LES MANUELS.

Les ouvrages connus sous le nom de **MANUELS** ne traitent exclusivement que de la partie professionnelle de l'art. — Chacun de ces **LIVRES** est une *Encyclopédie complète* de toutes les connaissances nécessaires à l'ouvrier comme à celui qui l'occupe.

Les **MANUELS** manquent généralement de précision, de clarté, de méthode: ce ne sont, pour la plupart, que des assemblages de matériaux accumulés sans discernement, ou bien des compilations indigestes où la partie scientifique est souvent arriérée d'un quart de siècle. — Le concours des spécialités les plus compétentes et les plus distinguées, travaillant sur un plan discuté à l'avance, garantit à nos **LIVRES** une rédaction en rapport avec les progrès de la science, et parfaitement appropriée à chaque sujet.

Les **MANUELS** se vendent 2 fr. 50, 3 fr. et 3 fr. 50 le volume. — Nos **LIVRES**, imprimés avec plus de soin, sur plus beau papier et dans un format plus convenable, ne se vendent que: 1 fr. 50 c., 2 fr. et 2 fr. 50 c., c'est-à-dire un tiers meilleur marché.

Nota. Pour recevoir *franco* par la poste, il faut ajouter 50 c. au prix de chaque volume.

Almanachs.

LE TRIPLE LIÉGEOIS,

ou le Nouveau Matthieu Laensberg pour 1841.

CINQUIÈME ANNÉE.

LE TRIPLE LIÉGEOIS contient 100,000 *lettres de plus* que les plus gros almanachs, il jouit d'une grande popularité. Imprimé sur du papier très-fort, quoique blanc, **LE TRIPLE LIÉGEOIS** est orné d'un grand nombre de jolies vignettes.

Prix: 6 **SOUS**; 100 exemplaires, 20 fr.; 250, 48 fr.; 500, 95 fr.; 1,000, 185 fr. 2,000, 360 fr. ou 18 centimes l'exemplaire.

LE NOUVEAU DOUBLE LIÉGEOIS, 5 sous; 15 fr. le cent.

LE DOUBLE FRANÇAIS, ou le Nouveau Nostradamus. 4 sous; 12 fr. le cent.

LE VILLAGEOIS, almanach de l'agricult et des campagnes. 5 sous; 10 f. le cent.

PETIT LIEGEOIS. 2 sous; 7 fr. le cent.

LE VÉRITABLE ALMANACH UNIVERSEL, très-gros volume, contenant 500 pages. 8 sous; 25 fr. le cent.

Tous ces Almanachs sont étrangers à la politique.

ALMANACH DÉMOCRATIQUE DE LA FRANCE,

POUR 1841,

Par les Rédacteurs du *Dictionnaire politique.*

1 vol. in-12 oblong avec de nombreuses vignettes.

Prix: 50 centimes.

Imp. Schneider et Langrand, 1, rue d'Erfurth.

Extrait du Catalogue de Pagnerre, éditeur.

BIBLIOTHÈQUE POLITIQUE ET PHILOSOPHIQUE.

Collection de volumes in-32 imprimés avec luxe sur papier grand jésus vélin.

ETAT DE LA QUESTION, par M. Cormenin. 50 c.
UN MOT sur le Pamphlet de police intitulé : *la Liste civile dévoilée ;* par le même. 25 c.
CONCLUSUM (même question), par le même. 15 c.
DE LA CENTRALISATION, par le même. 1 vol. in-32. 1 fr. 25 c.
QUESTIONS SCANDALEUSES D'UN JACOBIN, par Timon. 16e édition. 50 c.
AVIS AUX CONTRIBUABLES, par le même. 2 vol. 75 c.
LE LIVRE DU PEUPLE, par M. F. Lamennais. 7e édition augmentée. 1 vol. 1 fr. 25 c.
LES PAROLES D'UN CROYANT, par le même. Très-jolie édit. 1 vol. 75 c.
AFFAIRES DE ROME, par le même. 3e édition. 2 vol. 2 fr. 50 c.
POLITIQUE A L'USAGE DU PEUPLE, par le même. 4e édit. augmentée. 2 vol. 2 fr. 50 c.
DE L'ESCLAVAGE moderne, par le même. 1 volume. 75 c.
QUESTIONS POLITIQUES ET PHILOSOPHIQUES, par le même. 2 vol. 2 fr. 50 c.
DE LA RELIGION, par le même. 1 vol. 1 fr. 25 c.
DU PASSÉ ET DE L'AVENIR DU PEUPLE, par le même. 1 fr. 25 c.
EXPOSITION RAISONNÉE de la doctrine philosophique de M. Lamennais, par E. A. Segretain. 1 vol. 1 fr. 25
NATIONALITÉ FRANÇAISE, par M. Charles Didier. 1 vol. 75 c.
ABOLITION DE L'ESCLAVAGE, par M. V. Schoelcher. 1 vol. 1 fr. 25 c.
DISCOURS DE M. DE LAMARTINE (27 Janvier 1843). 25 c.
MAZAGRAN, par M. Chapuys-Montlaville. 50
RÉFORME ÉLECTORALE,—LE PRINCIPE ET L'APPLICATION, par le même. 1 vol. 1 fr. 25
CONTES DÉMOCRATIQUES, par M. Altaroche. 3e édit. 1 vol. 1 fr. 25 c.
CHANSONS POLITIQUES, par le même. 2e édit. 1 vol. 1 fr. 25 c.
LA RÉFORME ET LA RÉVOLUTION, paraboles historiques, par le même. 1 vol. 1 fr. 25 c.
JUSTES FRAYEURS d'un habitant de la banlieue à propos des FORTIFICATIONS DE PARIS, par A. Luchet. 50 c.
INAUGURATION DE LA STATUE DE GUTENBERG, par M. A. Luchet. 1 vol. 1 fr. 25 c.
PAMPHLETS DE P.-L. COURIER, avec la Notice de A. Carrel. 2 vol. 2 fr. 50 c.
BIOGRAPHIE DES DÉPUTÉS, Chambre dissoute. 2 vol. 2 fr. 50 c.
QU'EST-CE QUE LE TIERS ETAT? par Sieyès. 1 vol. avec portrait. 1 fr. 25 c.
CATÉCHISME DE LA RÉFORME ÉLECTORALE, par J. Bentham, traduit par M. Elias Regnault. 1 vol. avec portrait. 1 fr. 25 c.
FRAGMENTS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, par L. Boerne. 1 v. in-32 avec portrait. 1 fr. 50 c.
L'ITALIE POLITIQUE, par le gén. Pepe, avec une Introduction par M. C. Didier. 1 vol. 2 fr.
ŒUVRES COMPLÈTES DE P.-J. DE BÉRANGER. 3 vol. ornés d'un portrait. 3 fr. 50 c.
DE LA RÉGENCE, par E. Duclerc. 1 v. 1 fr. 25

LIVRE DU COMPAGNONNAGE, par Agricol Perdiguier, dit *Avignonais la Vertu*, compagnon menuisier. 2 vol. in-32. 2 fr. 50
PÉREGRINATIONS EN ORIENT. Voyage historique, pittoresque et politique, fait pendant les années 1837, 38, 39 et 40, par M. Eusèbe de Salle. 2 vol. in-8. 15 fr.
HISTOIRE DE L'ESPRIT PUBLIC EN FRANCE, par M. Alexis Dumesnil. 1 vol. in-8. 5 fr.
REVOLUTION DE 1830, par M. Cabet. 2 vol. in-12. 1 fr. 75 c.
Le même. 1 vol. in-8. 6 fr.
LA POLOGNE. Précis historique, politique et militaire de sa révolution, par le général Roman Soltyk, membre de la diète. 2 vol. in-8 avec 4 cartes et 4 portraits. 16 fr.
ÉMIGRATION A LA GUYANNE ANGLAISE: par Félix Milleroux 1 vol. in-8, orné de 3 cartes. 2 fr. 25
ESSAI SUR LES MOYENS D'EXTIRPER LES PREJUGES DES BLANCS contre la couleur des Africains et des sang-mêlés, par S. Linstant, d'Haïti. 1 vol. in-8. 3 fr. 50
COLLECTION DE PROCÈS POLITIQUES, 1830 à 1841. 15 vol. in-8. 30 fr.
VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS, ou *Tableau de la Société américaine*, par miss Martineau, 2 forts volumes in-8. 5 fr.
PARIS RÉVOLUTIONNAIRE, par MM. Altaroche, Arago, Cavaignac, Cormenin F. Degeorge, Hauréau, Luchet, Marrast, Pyat, Raspail, Trélat. 4 vol. in-8. 12 fr.
ALMANACH POPULAIRE DE LA FRANCE, 1 vol. de 144 pages, orné de jolies vignet. 50 c.
LE CREDIT ET LA BANQUE, par M. Courcelle-Seneuil. 1 vol. in-8. 2 fr.
PROCES DE MADAME LAFARGE, relation très-complète. 1 gros vol. in-8. 4 fr. 25 c.
PROCES DE M. LAMENNAIS à l'occasion de l'écrit intitulé *le Pays et le Gouvernement*. 1 vol. in-8°. 1 fr.
DE LA COLONISATION DU NORD DE L'AFRIQUE; par M. Aristide Guilbert. 2e édition. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
VINGT JOURS DE SECRET, ou le Complot d'avril; par Armand Marrast. In-8. 75 c.

Tous ces ouvrages se trouvent, dans les départements,

Chez les Correspondants dépositaires du Comptoir central de la Librairie.

Paris. — Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

